



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

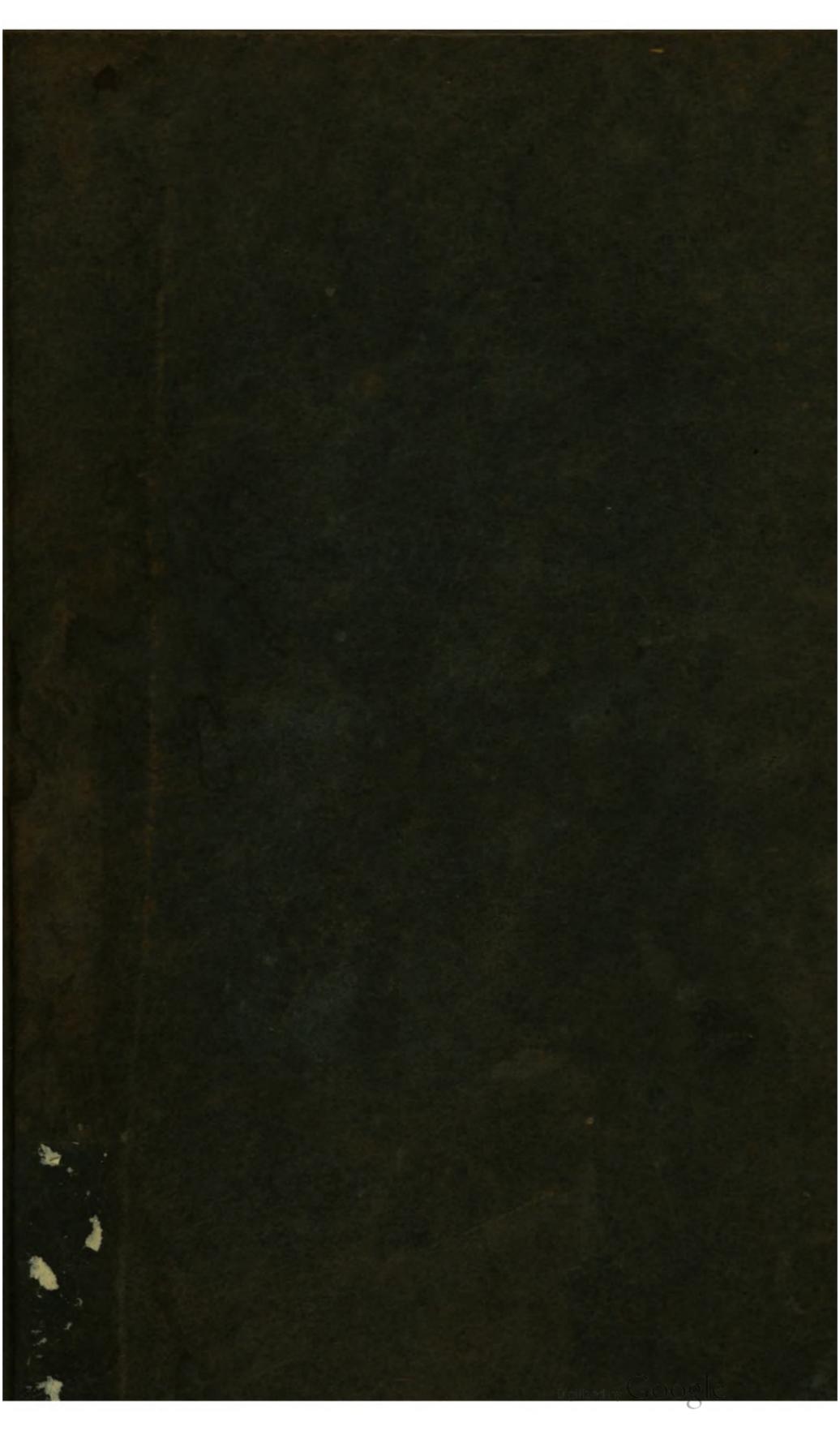
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

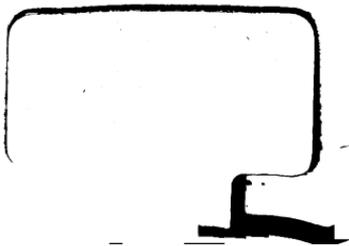
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







A Z 2 4 4



**HISTOIRE**  
**DE LA RÉGÉNÉRATION**  
**DE L'ÉGYPTE.**

1871

VOYAGES

. EN FRANCE

---

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,  
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

HISTOIRE  
DE  
**LA RÉGÉNÉRATION**  
DE L'ÉGYPTE.

LETTRES

ÉCRITES DU KAIRE

A. M. LE COMTE ALEXANDRE DE LABORDE,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,

PAR JULES <sup>o</sup>PLANAT,

ANCIEN OFFICIER DE L'ARTILLERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE,  
ET CHEF D'ÉTAT-MAJOR AU SERVICE DU PACHA D'ÉGYPTE.

---

PARIS.

AZ 244

PUBLIÉ PAR J. BARBEZAT, LIBRAIRE,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

GENÈVE,

MÊME MAISON.

1830



## NOTICE

•  
SUR

### **M. JULES PLANAT.**

---

M. Jules Planat, auteur de ces lettres, avait une vocation particulière pour la carrière des armes. La valeur des troupes françaises, les talens militaires qui distinguaient leurs chefs, et les récits presque fabuleux de nos trophées, frappèrent son imagination et lui inspirèrent, dans un âge encore tendre, un violent désir de partager les périls et la gloire d'une armée considérée à juste titre comme la première de l'univers.

Élève de l'école de La Fère, il s'attacha avec ardeur à acquérir les connaissances que réclamait l'arme qu'il avait choisie (l'artillerie et le génie), et il ne tarda pas à obtenir le grade d'officier.

Les revers qui, plus tard, vinrent changer les destinées de la France, n'ébran-

lèrent pas son courage; ils ne firent même qu'augmenter sa fermeté et sa persévérance; aussi ne fût-ce qu'après avoir assisté aux funérailles de Waterloo, qu'il demanda et obtint son licenciement.

Dès lors ne jugeant plus ses services utiles à son pays, par suite du nouvel ordre de choses, et ne voulant point cependant rester dans la retraite, il songea à porter chez les Égyptiens les connaissances militaires qu'il avait acquises.

Cette idée se fortifia dans son esprit, à cause du caractère connu de Méhémet-Ali, dont toutes les actions annonçaient des vues sages, élevées et l'intention bien prononcée de faire participer son peuple aux progrès des lumières et de la civilisation qui se manifestaient chez presque toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde.

Il avait remarqué que ce besoin de civilisation s'était fait sentir chez les Turcs, dès le commencement de ce siècle; que les plus éclairés d'entre eux prévoyaient que l'étude des sciences et des lettres, et sur-

tout une organisation plus régulière de leurs troupes, était le seul moyen de préserver l'empire ottoman d'une ruine totale, et il en avait conclu que, dans un pays de despotisme militaire, c'était par l'armée que la régénération politique devait commencer.

C'est dans cette vue qu'il avait pris part à cette œuvre, qui tendait à rendre l'Égypte, pays si favorisé du ciel, à son ancien état de splendeur et de prospérité.

Cependant, après un séjour de cinq années au Kaire, en qualité de chef d'état-major, il sentit le besoin de respirer quelque temps l'air natal et d'acquérir de nouvelles lumières, de nouvelles connaissances qu'il aurait pu reporter avec fruit dans sa patrie adoptive. Mais à peine de retour en France, une mort prématurée l'enleva, dans la fleur de l'âge, à sa famille et aux nombreux amis que ses qualités personnelles lui avaient faits.

Les lettres que l'on publie aujourd'hui offrent des détails et des aperçus intéressans sur les mœurs, le caractère et l'his-

toire des Égyptiens; sur l'établissement de leur gouvernement, l'organisation de leur armée et les guerres qu'ils ont eu à soutenir. Il est piquant de lire les bulletins d'Ibrahim et le journal de ses opérations, en même temps qu'on lit les rapports des philhellènes, et de comparer les impressions que ces événemens produisent sur les deux peuples: tous ces détails, présentés avec beaucoup de vérité, ont un attrait qu'augmentent encore les événemens de la dernière guerre entre la Russie et la Porte. Enfin, après avoir lu ces lettres, on sera convaincu qu'elles ont été écrites par un homme de bien, animé du noble désir de porter chez un peuple encore barbare les bienfaits d'une civilisation à laquelle la France avait dû ses triomphes et sa prospérité.

# DE LA RÉGÉNÉRATION DE L'ÉGYPTE.

---

## LETTRE PREMIÈRE.

---

Institutions de Sélim III. — Projets de Mohamed-Aly.  
— Guerre en Edjaz contre les Wahabis'. — Ibrahim-  
Pacha. — Expédition de Sennar. — Ismaïl-Pacha. —  
Le Deftardar-Bey. — Mort d'Ismaïl.

Au Caire , le 22 août 1826.

AINSI que je vous l'avais promis en quittant la France , j'ai profité de mon séjour ici pour recueillir les faits les plus importans sur la révolution qui s'opère en Égypte et sur les événemens qui l'ont précédée et préparée. Mais avant d'entrer en matière , je veux vous donner l'analyse d'un petit ouvrage écrit en français par Sayd Mustapha , ingénieur de Constantinople. Il vous rappellera ce que le sultan Sélim III fit en faveur de la civilisation. Les institutions qui honorèrent son règne s'élevèrent malheureusement à une époque où l'empire nourrissait l'a-

(1) Ou *Wahabis*.

narchie dans son sein ; où , affaibli et discrédité par des guerres désastreuses , par l'indépendance du pacha de Janina , et par la révolte de Paswan-Ouglou , qui dictait des conditions sous les murs du sérail , l'opposition qui résistait aux vues libérales de Sélim prévalut à la fin et causa sa déposition et sa mort. Mais les germes de ces idées furent conservés , et servirent de base à la révolution qui se manifesta ; c'est ce qui me fait penser que le règne de ce prince doit être lié aux événemens du jour.

La brochure de Sayd étant en partie consacrée à faire connaître sa vie et sa science , on peut en conclure que son but a été de se mettre en scène. Mais cet homme dont les demi-connaissances faisaient un savant en Turquie , est peut-être bien excusable d'un peu d'amour-propre , d'autant plus qu'il n'a eu d'autre impulsion que sa volonté de s'instruire , et d'autres élémens que des auteurs écrits dans des langues étrangères , comme Wolff , Bezout , Bélidor , etc.

Après sa propre histoire , il commence par raisonner sur les progrès de l'art militaire chez les anciens et les modernes. Ceux-ci virent le besoin de se surpasser en stratagèmes et en tactique , contre lesquels la force du corps et même le courage n'étaient plus considérés dans

les masses. Un homme faible en valait un robuste, et le plus timide abbatait de loin le plus courageux. Enfin le génie militaire ayant mis à profit toutes les connaissances mathématiques, fit manier, pour ainsi dire, le compas au milieu du feu et du sang.

Il en vint aux Ottomans : « Nos pères, dit-il, enflés de leurs conquêtes et de leur gloire passée, n'hésitent pas à croire que la seule force et l'impétueuse charge de leurs armées suffisent pour dissoudre tout corps formé par l'art et dirigé par l'adresse. Cette opinion, enracinée parmi eux, les laissa dans l'inaction et dans le mépris du travail. Ils blâmaient les moyens proposés pour sortir de cette léthargie; les mouvemens réglés d'un corps d'armée leur parurent des jeux d'enfans. La classe des idiots et des superstitieux profita de cet état de choses. Elle persuada les plus simples en leur déclarant que l'imitation les assimilait aux autres peuples, et que c'était un délit. Elle arma ceux-ci contre les esprits élevés qui soupiraient après une réforme. Ainsi ces malheureux accréditèrent ce précepte chez la pluralité, que se servir d'armes égales pour sa défense était un crime pour un musulman. Cette fausse idée fut généralisée au point que les nations de l'empire l'adoptèrent

et qu'elle atténua la sagacité des auteurs les plus raisonnables. Enfin, en arrière de toutes les nations aguerries et disciplinées <sup>1</sup>, nous n'avions pour refuge que la valeur dénuée de tout art.

« On s'avisa peut-être de taxer de faiblesse un si grand empire, abondant en ressources, inépuisable en richesses physiques, lorsque notre auguste souverain Selim III monta sur le trône, mûrissant dans sa tête le projet de la régénération de l'empire qu'il allait gouverner. Quoique pénétré de bons principes qu'il ne tarda pas à dévoiler plus tard, les occupations d'une guerre ne lui permirent pas de débiter aussitôt qu'il le voulait.

« Après la paix, continue-t-il, on composa en langue turque et française les nouveaux réglemens de l'empire ottoman. La restauration des finances, par un nouveau système fiscal, eut lieu. La formation d'un corps de troupes réglées suivit de près; des casernes, des fonderies de canon furent bâties; des écoles pour la propagation des sciences furent ouvertes;

(1) Tous les peuples de l'empire ottoman étant essentiellement guerriers, il ne faut pas s'étonner que tout principe d'instruction et de civilisation doive se rapporter à ce qui constitue l'éducation militaire; on ne peut commencer que par là toute tentative. Ils ne comparent les autres peuples à eux que sous ce point de vue. Je vous le dis une fois pour toutes, afin que vous ne soyez pas surpris des premières directions données aux idées par les Européens.

des manufactures, des magasins, ainsi que divers établissemens utiles furent fondés à la fois. Toute branche qui embrassait la réforme générale ne fut pas négligée, etc.

« Ces belles institutions seraient mortes dans leur berceau, si elles n'eussent été soutenues par le caractère constant et inébranlable de notre souverain ; tant les meilleures innovations dans les États sont sujettes à des difficultés presque insurmontables ! Une foule de frondeurs, poussés tantôt par l'impéritie et tantôt par la malveillance ou l'intérêt, ne faisaient que murmurer, et engendrer des milliers d'obstacles propres à glacer, s'il eût été possible, l'ardeur du souverain et le zèle des employés qu'il avait choisis pour l'accomplissement de ses généreux desseins. Il n'en fut point ébranlé un seul instant. Sa carrière de régénérateur de l'empire une fois tracée, il la suivit avec la persévérance inébranlable des génies supérieurs. Son ardeur redoubla par les difficultés. L'établissement de Levend-Tziftilik était en vigueur ; il l'agrandit, et conçut le dessein d'en créer un nouveau vis-à-vis la pointe du sérail. Près des vestiges de l'ancienne Calcédon <sup>1</sup> se trouvait un vaste et ancien palais, séjour délicieux

(1) Dépendance de Scutari.

des sultans : c'est dans ce lieu qu'il établit lui-même le monument destiné à l'institution militaire. Un vaste hippodrome pour les exercices, et toutes les dépendances nécessaires, formèrent une ville régulière. On y vit naître une typographie enrichie des caractères de plusieurs langues, et des instrumens propres à graver les cartes géographiques. Cinq millions furent employés dans ces établissemens. Ces faits imposèrent silence à toute remontrance pusillanime. Le sultan montra qu'il était au-dessus des petites considérations de la médiocrité. C'est ainsi qu'il ferma la bouche à l'ignorance, et força toutes les classes à suivre son exemple, plutôt que de vouloir tenter l'impossible, c'est-à-dire de l'ébranler dans ses résolutions <sup>1</sup>. »

Le reste de l'ouvrage de Sayd est monté sur ce ton d'enthousiasme, et semé de réflexions qui dénotent un ami des lumières. Je me borne à en extraire les principaux faits.

La légion de Scutari fut, comme celle de Levend-Tzifilik, formée en bataillons et escadrons d'après des ordonnances fixes. Les soldats portaient des habits légers et étroits; les couleurs, les décorations, les grades ne furent plus des objets de mépris, mais un mobile d'encouragement.

(1) Citation littéralement rapportée.

Les troupes étaient exercées avec soin ; sans avoir obtenu une grande précision , elles étaient parvenues à exécuter avec célérité toutes les évolutions de ligne. Les enrôlemens furent nombreux.

Les officiers des deux établissemens assistaient aux leçons de mathématiques, et y faisaient l'application de leur art.

L'artillerie était sur un pied tel qu'elle pouvait servir les batteries de plusieurs corps d'armée. On lui affecta des compagnies de canonniers-fusiliers, destinées à soutenir les pièces et à leur fournir des servans au besoin. Elles pouvaient aussi manœuvrer en ligne.

Les enrôlemens ne suffisaient pas encore. Le sultan ordonna une conscription dans les provinces de l'Asie mineure <sup>1</sup>, qui fournit

(1) DISTRICTS.	HOMMES.
Nikdé.....	1,000
Césarée.....	1,000
Beg-Chakir.....	2,000
Angora.....	2,000
Kiutaia.....	1,000
Kastamouni.....	1,000
Bolou.....	1,000
Viran-Chakir.....	1,000
Akéhéhir.....	1,000
Aïdyn.....	1,000
	<hr/>
	12,000

Les Zaïms et Timariots passèrent à Levend-Tziftilik , les Vindekier à Scutari.

12,000 hommes. On leur donna des officiers formés.

La cavalerie de Scutari passait pour excellente, et secondait les manœuvres de l'infanterie et de l'artillerie.

Ces Asiatiques, auxquels on n'aurait jamais osé, dans des temps antérieurs, parler d'un changement fondamental, étaient ravis des théories dont ils reconnaissaient la force; tant la constance a de prise sur les hommes et sur les choses! Si le siècle entraînait à cette nécessité, on peut dire aussi que les circonstances avaient besoin d'être maîtrisées: Selim s'en rendit maître.

La cavalerie montait à 5,000 chevaux, et l'affluence des enrôlemens fit penser à fonder de nouveaux établissemens à l'extérieur. Les villes suivantes reçurent des casernes, savoir :

Seydi-Chakir. . . . .	1,500 h.
Develi de Kiathi. . . . .	1,500
Bolou. . . . .	2,000
Kigdé. . . . .	1,000
Angora. . . . .	1,000
Kastamouni.. . . .	1,500
	<hr/>
	8,500

Les soldats devaient y être instruits et relevés

ensuite. On devait aussi établir à Andrinople une école militaire très importante, comme centre d'une nouvelle division militaire.

On ne vit plus alors se répéter les moyens ordinaires des gouvernemens turcs pour réprimer les révolutions lointaines, couvrir une frontière et repousser une invasion. Ces moyens étaient d'armer les gouverneurs voisins du point menacé, et de leur ordonner de marcher, ce qui éternisait les haines et les discordes dans tous les corps de l'empire. Les armées des vaincus et des vainqueurs, faute de subsistances et de discipline, se répandaient dans les montagnes et dans les bois, et formaient des corps de brigands, connus sous le nom de Daylis, qu'on ne pouvait plus réduire. Un chef de ces brigands ayant sous lui quelques milliers d'hommes, s'ayisa d'occuper le village de Balli, et s'y fortifia pour pouvoir faire des courses dans le pays. Sélim défendit de procéder à la manière ordinaire; 2,000 hommes et de l'artillerie partirent de Constantinople et arrivèrent en présence de l'ennemi. Le combat fut court; les Daylis, forcés sur tous les points, furent passés à la baïonnette.

La marine se distingua aussi; on admirait la solidité de la construction des navires de Constantinople.

Enfin Levend-Tziftilik et Scutari furent les deux principaux centres militaires ; l'un pour la Romélie, l'autre pour l'Asie.

Ces faits, qui ont donné la mesure de ce qu'on pouvait entreprendre sur les Turcs, et qui ont probablement servi d'exemple au pacha d'Égypte et plus tard au sultan Mahamoud, devaient nécessairement précéder ce que j'ai à vous dire de l'Égypte.

La brillante et glorieuse expédition de l'armée française en Égypte ne fit que jeter une lueur passagère sur ce pays ; il retomba bientôt dans son obscurité première, sous l'influence du despotisme des mamelucks et du fanatisme religieux.

La gloire d'arracher cette belle contrée à la barbarie, était peut-être réservée à Mohamed-Aly, pacha d'Égypte ; mais avant d'avoir affermi sa domination, il eut long-temps à lutter contre les mamelucks, dont les prétentions sans cesse renaissantes et soutenues, tantôt par la violence, tantôt par l'intrigue, lui suscitérent de grands embarras et le mirent souvent en péril. Non moins adroit que ses adversaires, et soutenu par des serviteurs dévoués, il parvint enfin à anéantir cette race turbulente, et délivra pour jamais l'Égypte de ses oppresseurs.

Devenu tranquille possesseur de ce beau pays, il songea d'abord à tirer parti des richesses du sol, et tourna principalement ses vues vers le commerce. Cette disposition le mit en rapport direct et continuel avec les Européens; et doué d'un génie supérieur, il ne tarda pas à se familiariser avec les idées d'une civilisation inconnue dans le pays qu'il gouvernait.

Ce fut en 1815 qu'il conçut pour la première fois le projet de former des troupes à l'instar de celles d'Europe. A cette époque, le nom de Napoléon était dans toutes les bouches, et l'univers retentissait du récit des hauts faits de son armée. Cette gloire tourmentait le pacha d'Égypte; c'était pour lui les trophées de Miltiade. Son esprit embrassait encore d'autres vues d'ordre et d'économie politique, base d'un système de civilisation pour l'Égypte, que des siècles d'esclavage entretenaient dans une barbare ignorance. Cette tâche était difficile à remplir et présentait de nombreux obstacles. S'ils ne furent pas tous combattus avec un égal succès, il n'en faut pas moins rendre hommage aux intentions généreuses d'un prince qui, tenant les rênes faciles du pouvoir despotique, consentit à éclairer ses sujets, et chercha à les rendre dignes d'être comptés parmi les nations.

En attaquant les préjugés avec adresse et sans moyens violens, il arriva d'abord à de véritables progrès. L'agriculture, la canalisation, les arts mécaniques, les premières améliorations dans l'économie politique, rendirent le commerce de l'Égypte très important, et multiplièrent les revenus de l'État. Des manufactures, des filatures de coton, furent établies avec faste par des mains européennes. Elles donnèrent l'idée d'un système d'industrie qui malheureusement ne peut entrer dans le cercle des spéculations de l'Égypte, condamnée par les lois naturelles à se renfermer dans les ressources de sa riche agriculture. Enfin on voulait faire, ou prouver qu'on pouvait faire de tout.

Des guerres longues et dispendieuses ont souvent entravé la marche de cette régénération politique, et ralenti le mouvement donné.

La Porte ottomane, occupée de soins politiques qui ne lui permettaient pas d'opposer ses propres armées aux nombreux ennemis qui menaçaient l'empire, devait compter beaucoup sur les services du pacha d'Égypte, dont la réputation était déjà établie au loin. D'un autre côté, en le mettant aux prises avec les ennemis de la religion, elle l'occupait, le contenait dans un état de guerre et d'obération capable de la ras-

surer sur les projets d'indépendance qu'on pouvait supposer au pacha d'Égypte. On lui avait confié la guerre de l'Edjaz (pachalik de la Mèke) contre les Wahebis, Arabes d'un schisme hérétique, et qui n'admettent pas le prophète <sup>1</sup>. Cette population nombreuse et vaillante s'était rendue maîtresse des saints lieux, et menaçait tout l'islamisme de son invasion et de son schisme. On savait que le génie de Mohamed-Aly le porterait à d'autres entreprises, mais on n'avait peut-être pas prévu que pour l'exécution de ses desseins il se formerait une milice à la manière des chrétiens, dont l'effet serait de le rendre plus redoutable.

La guerre de l'Edjaz traînait en longueur. Les expéditions qu'il avait commandées en personne avaient coûté cher aux deux partis, qui n'en étaient pas plus avancés. Toussoun-Pacha, l'un des fils du vice-roi qui commandait alors l'armée égyptienne, avait été réduit à faire un traité de paix avec *Abdalla-Saoud*, prince

(1) Cette secte se forma sous le règne du sultan Mustapha III, c'est-à-dire vers l'an 1770; depuis lors, les armées du pacha de Damas ont toujours guerroyé avec ces Arabes, sans aucun succès. C'est seulement depuis seize ans que le vice-roi d'Égypte est chargé de les réduire et de conserver les saints lieux, dont son fils Ibrahim est nommé pacha. Le chef de cette secte, *Saoud*, a fondé une dynastie qui subsiste toujours, et le gouvernement est passé entre les mains de ses descendants.

des Wahebis ; mais ce traité ne remplissait pas les vues de la Porte , et l'on pouvait prévoir que cette paix n'était qu'un moyen de former de nouveaux préparatifs de guerre.

En juillet 1815, Mohamed-Aly proclama la nouvelle organisation de l'armée , à laquelle il donnait le nom adopté par Selim III, de *Nizam-Guérite* <sup>1</sup>. Il ordonna aux troupes d'Ismail-Pacha, son autre fils, de s'exercer et de s'organiser selon les réglemens français. Les soldats murmurèrent , lui donnant l'épithète de pacha des chrétiens. Bientôt les chefs de cette infanterie devinrent les chefs de la révolte , et il ne fut plus question que de se défaire du tyran. Sur l'avis de Abdim-Bey, le pacha sortit la nuit et s'enferma dans la citadelle du Kaire , laissant son palais assiégé par les rebelles , et défendu par quelques serviteurs. On sait quelle agitation régna dans la capitale à cette occasion , et que le pillage s'en suivit.

Les esprits se calmèrent peu à peu ; mais cette opposition se conserva dans l'armée , toujours prête à s'insurger. Toussoun-Pacha arriva à cette époque de l'Edjaz ; on envoya les Albanais <sup>2</sup> à

(1) Nouvelle organisation , ou tacticiens.

(2) Parmi les troupes turques portées à la rébellion et au désordre , on remarquait surtout les Albanais et les Arnautes , épouvantés des paisibles Égyptiens.

Mansoura (Basse-Egypte), et la capitale rede-  
vint tranquille.

Il n'était pas prudent de s'entêter alors à pour-  
suivre l'établissement du *Nizam* ; aussi le vice-  
roi se déterminait-il, en septembre 1816, à  
envoyer dans l'Edjaz une nouvelle armée sem-  
blable aux premières, c'est-à-dire de troupes ir-  
régulières, à la tête de laquelle il mit Ibrahim-Pa-  
cha, son fils adoptif. Il eut soin d'y incorporer  
les Albanais qui s'étaient révoltés, afin d'en pur-  
ger ses États<sup>1</sup>.

Ibrahim-Pacha ne laissa pas d'emmener avec  
lui un Français qui avait servi dans l'ancienne  
armée. Ce Français, nommé Vessières, lui rendit  
quelques services qui furent grandement ré-  
compensés. Néanmoins, cette guerre ne fut  
qu'une suite de pertes continuelles d'hommes  
et de matériel. Après le siège d'El-Raz, il ne  
restait plus que 4,000 Turcs et Albanais, 500 ca-  
valiers Maugrobins et 12 canons. On finit ce-  
pendant par prendre, en 1818, le fameux Ab-  
dalla-Saoud, chef des Wahebis, qui rapporta  
au pacha d'Égypte les bijoux pillés dans le  
temple de la Mèke. Il fut envoyé à Constanti-

(1) A cette époque mourut Toussoun-Pacha, de la peste que  
lui donna un esclave.

nople, où l'on fut impitoyable; il eut la tête pilée dans un mortier.

Il est à remarquer que, dans cette guerre, les Anglais, venant des Indes par le golfe Persique, débarquèrent 3,000 hommes à Elkatif, en les offrant comme secours à Ibrahim-Pacha, alors maître de Déraïé capitale et résidence des sectaires de Waheb. Il remercia et refusa les services de ces alliés dangereux. On voit ici la Grande-Bretagne soutenir les Turcs contre l'indépendance de l'Arabie, et plus tard soutenir l'indépendance des Grecs contre les Turcs, selon l'intérêt de sa politique ou les vues du parti dominant; proclamer ici des idées libérales comme principe social, et là tenir l'Indien sous le joug.

Enfin Ibrahim-Pacha revint au mois de décembre 1819, après avoir perdu une partie de ses conquêtes. On occupait Dgedda, la Mèke et Médine.

Il restait en Égypte beaucoup de troupes indisciplinées, Albanais et Turcs. Le vice-roi d'Égypte ne crut pouvoir rien faire de mieux que de les envoyer à la conquête du pays des noirs, ancien projet qu'il était temps de mettre à exécution. Le Dongola, le Sennar, le Cor-

dofan et le Darfour furent marqués sur la carte comme faisant partie du pachalik égyptien. Il espérait tirer de ces pays inconnus de riches contributions en or, ivoire, gomme, bois, esclaves, etc., et y établir un genre d'exploitation analogue. Il n'avait à combattre que des sauvages, très intrépides à la vérité, mais qui n'avaient point d'armes à feu.

En juin 1820, Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi, partit du Caire pour Sennar avec 3000 hommes d'infanterie et de cavalerie, tant Turcs que Bédouins, non réglées, 400 cavaliers d'élite commandés par Abdim Cachef, 10 pièces de canon et un mortier.

Ce corps éprouva une légère résistance à Berber, au-dessus de Dongola. Plus loin les Dar-Chaykiés (ou Dar-Kandgi) l'arrêtèrent. Ils présentèrent près de Corta un corps de cavalerie de 1,500 hommes armés de lances, de boucliers et de quelques fusils à mèche, et d'environ 3000 hommes à pied. L'affaire fut très sérieuse. On envoya d'abord les Bédouins, qui furent ramenés vigoureusement. L'infanterie turque qui s'engagea n'eut pas un meilleur succès. Cependant on saisit le moment où ces masses, écartées en désordre, couraient çà et là sans but combiné, pour lancer sur elles le brave Abdim Cachef et

ses 400 cavaliers d'élite, que l'on soutint avec les troupes qui s'étaient ralliées. Les Turcs reprennent l'avantage; les Dar-Chaykiés sont défaits et poursuivis, laissant sur le champ de bataille une grande quantité de morts, de chevaux et de dépouilles. Une seconde affaire avec les mêmes peuplades retranchées vers Mélik Zibert, mit fin aux hostilités, et livra l'entrée du Sennar, dont Ismail prit possession en tenant la communication par Dongola avec l'Égypte. L'armée pénétra ensuite dans le Fazogt, où l'on espérait trouver des mines d'or (11° degré). Plusieurs fois on en vint aux mains avec les nègres; mais cette excursion ne produisit aucun résultat.

Ibrahim-Pacha, frère d'Ismail, était arrivé d'Égypte pour partager les travaux de cette guerre; mais une maladie l'obligea à retourner sur ses pas.

Jusqu'à cette époque, M. Caillaud, voyageur français, suivit l'armée; au milieu de mille dangers, il put relever les points géographiques de ces contrées, et en composa une carte précieuse. Sa relation comme témoin des événements est pleine d'intérêt.

Six mois après l'arrivée de cette armée, le deftardar bey, gendre du pacha, arriva d'Égypte

à la tête d'une armée de 3000 hommes. Il commandait en second l'expédition. Il fut dirigé sur le Cordofan<sup>1</sup>, qu'il était destiné à soumettre, et rencontra à Bara l'ennemi, qui voulait couvrir Lebéyed, capitale du pays, située à six lieues en arrière. Sa cavalerie était couverte d'armures de fer ressemblant à celles des anciens Sarrasins. Un casque pointu sans visière et garni d'un réseau de fer tombant sur le cou, une chemise de mailles de fer étaient les armes défensives. Les armes offensives étaient une lance ; plusieurs javelots armés de crémaillères et une longue épée à deux tranchans, fort redoutable entre les mains de ces cavaliers<sup>2</sup>. Les chevaux étaient bardés de cuirasses de laine piquée, et d'un frontail en cuivre. L'infanterie, à peu près nue, portait un bouclier de rhinocéros, façonné en losange, derrière lequel elle attendait l'ennemi un genou en terre, et tenant le javelot dans la main droite. Une épaisse chevelure garnissait le cou et pouvait parer un coup tranchant. Ces braves sauvages défendirent leur liberté avec courage. Ils se jetèrent plusieurs fois sur les Turcs, mais la fusillade les écarta et les épouvanta. Ils mettaient le doigt dans leurs blessures, et ne pou-

(1) Les Congiari, dynastie régnante à Darfour, étaient alors en possession du Cordofan.

(2) Tout cet armement pesait près de 80 livres.

vaient concevoir qu'on pût les frapper sans qu'ils vissent l'arme qui les touchait. On trouva des femmes blessées sur le champ de bataille. Une pièce de canon turque fut prise un moment par cette cavalerie, et les canonniers égorgés. La pièce était marquée des coups de sabre dont ils l'avaient frappée pour la couper, tant ils étaient ignorans sur l'usage des armes à feu ; car ils auraient pu s'en servir contre les Turcs qui pliaient. Le deftardar bey entra vainqueur à Lebéyed ; les nègres qui ne se soumièrent pas, se sauvèrent dans les montagnes où ils sont à peu près inattaquables. Dès qu'il eut pris ses dispositions, on ne guerroya plus que par des partis, pour la rentrée des impôts qui furent réalisés en toile, or, gommés et esclaves<sup>1</sup>.

Les choses en étaient là, lorsque peu de temps après Ismail-Pacha fut massacré. Ce prince s'était rendu à Chemdi pour la rentrée des contributions. Laissant dans cette ville une partie de son escorte, il passa à Metamma, de l'autre côté du Nil, accompagné seulement de vingt personnes, parmi lesquelles se trouvait un médecin italien nommé Bozari. Le cheik de Me-

(1) *N. B.* La nourriture du pays est une graine appelée *doukhoun*, dont on fait du pain. Il faut y être bien habitué ; l'eau est rare et difficile à puiser. L'armée éprouva beaucoup de privations.

tamma, nommé Némer, qui s'était soumis à Ismail, et qui, pour prix de son obéissance, n'en avait reçu que des outrages, était connu depuis long-temps comme un chef de parti. Celui-ci ayant fait naître des obstacles aux demandes du pacha, en reçut un coup de pipe sur le visage; peut-être sans cette insulte le pacha n'eût couru aucun danger; mais Némer, dissimulant sa rage, se retira en silence et alla soulever toute la population, qui trama sur l'heure la perte de ce prince imprudent.

Il était logé avec ses gens dans une cabane couverte de chaume, qui n'avait qu'une seule issue. On y avait réuni vers le soir une grande quantité de paille et de joncs secs. Lorsque la nuit devint noire, la maison fut entourée sans bruit par une foule immense d'hommes et de femmes; les combustibles sont entassés devant la porte et autour des murs; la flamme pétille à l'instant, gagne le toit et bientôt ne présente plus qu'un vaste bûcher. Les malheureux Turcs essaient plusieurs fois de sortir au milieu des tourbillons de flammes et de fumée, et tuent quelques assaillans à coups de pistolets; mais repoussés partout, ils tombent étouffés ou brûlés. Le médecin pris dans une maison du village fut empalé. On lui avait cassé les dents, que les

femmes se pendirent au cou comme des talismans qui devaient les sauver de toute maladie. Un seul domestique échappa et rejoignit l'armée. Le prince fut trouvé dans le brasier les jambes et la moitié du corps brûlées. Telle fut la triste destinée d'un jeune général, fils du souverain, chéri de l'armée, et qui donnait de belles espérances.

A Chemdi, le cheik Mussaad se chargea de massacrer la suite du pacha qui y était restée. Ces deux chefs de partis firent beaucoup de mal aux armées égyptiennes.

Le deftardar bey, laissant à Halim bey le commandement du Cordofan, arriva à l'armée de Sennar, respirant la vengeance et promettant hautement vingt mille têtes aux manes d'Ismaïl. Jamais promesse de cette nature ne fut faite par un homme plus capable de l'exécuter : tout le monde assure que ses victimes dépassèrent ce nombre ; mais Némer, auquel le plus cruel supplice était préparé, n'a jamais été pris : on le croit réfugié en Abyssinie.

Ce fut donc au deftardar bey que le commandement des deux armées fut remis. Il conserva les mêmes lignes d'opération, le même système de gouvernement ; expédia en Égypte une grande quantité d'esclaves noirs pour la

formation des troupes, amassa des trésors, fut la terreur de ces peuples et de ses propres soldats, et resta dans ces possessions jusqu'au mois d'octobre 1824, qu'il fut relevé par les nouvelles troupes égyptiennes<sup>1</sup>.

Dans la rédaction de ces lettres, qui ne sont vraiment qu'un relevé de mon journal, vous trouverez beaucoup de sujets différens entre-

(1) Composition de l'armée de Sennar et Cordofan après la mort d'Ismail-Pacha.

	Infanter.	Cavalerie
<b>A SENNAR.</b>		
Saari Chismé, Turcs.....	400	»
Zekir-Aga, <i>id.</i> .....	40	»
Kogja-Achmet, <i>id.</i> .....	400	»
Osman-Aga, <i>id.</i> .....	400	»
Canonniers turcs.....	200	»
Cheik-Keichar, Bédouins.....	»	250
Cheik Mahamoud, <i>id.</i> .....	»	100
<b>A OUALET MADÉNE.</b>		
Adji-Abdou, Bédouins.....	150	»
Saad, <i>id.</i> .....	80	»
Bédouins du pacha.....	»	200
Mangrobains infanterie.....	300	»
Quatre cachefs de 40 hommes.....	»	160
<b>A CHEMDI.</b>		
Bédouins.....	»	1000
Maugrobains infanterie.....	200	»
Turcs infanterie.....	300	»
<b>A CORDOFAN (LEBEYÉ).</b>		
Turcs infanterie.....	400	»
Halim-Bey.....	»	400
Hassan-Bey Couproslé.....	»	400
Canonniers.....	150	»
Pièces d'artillerie, 11.		
	3020	2810
TOTAL.....	5830 combat.	

mêlés. Je ne pourrais remédier à cette incohérence sans intervertir l'ordre des dates, et d'ailleurs comme j'écris sans prétention et seulement pour les faits, je compte, Monsieur, sur toute votre indulgence.

Agréez, etc.

---

## LETTRE II.

---

Le Nizam. — M. Drovetti. — M. Sève. — Gonon et Jumel. — Fabriques. — École fondée par Osman Nurreddin. — Camps. — Ibrahim à la tête de l'armée. — Mohamed, bey.

Au Caire, le 3 septembre 1826.

L'EXPÉDITION du destardar bey avait pour ainsi dire purgé l'Égypte du reste des mécontents et d'une soldatesque toujours prête à s'insurger ; de sorte que le souverain de l'Égypte ne vit plus d'obstacles à son projet d'organiser le Nizam. Il consultait ordinairement dans ses projets politiques M. Drovetti, consul général de France, qui secondait avec ardeur ses nobles intentions. Le dessein d'appeler un jour les lois et les lumières sur les débris du trône de Sésostris, ne pouvait que plaire aux amis de l'humanité, aux hommes pénétrés de l'esprit du siècle <sup>1</sup>.

(1) Je voudrais n'avoir jamais eu d'obligations à M. Drovetti, je me chargerais ici de son éloge comme ayant donné un mouvement aux lumières et aux arts en Égypte, et de répondre ainsi à ceux qui en font le favori du vice-roi. Les colonies de négocians ont souvent rejeté sur les consuls les entraves et les malheurs du commerce ; mais à qui appartient-il de dicter au gouvernement local les conditions de ses marchés d'exportation ? Tout le monde

M. Sève , officier supérieur de l'ancienne armée française , fut présenté au pacha , qui lui annonça le choix qu'il avait fait de lui pour exécuter son projet. Il lui donna ses instructions , écouta aussi des observations et finit par lui dire : « Réussis , et quelle que soit ton ambition , ma « générosité ira au-delà. »

Sève partit pour le Sayd , avec un faible traitement et de grandes promesses. On réunit bientôt à Esnè les élémens d'une école militaire. Mohamed-Aly y envoya ses propres mamelucks et ceux des grands de l'état. Les fusils européens arrivèrent ; on fabriqua des tambours de bois , et l'on fut en mesure de commencer.

Esnè n'étant pas un lieu propre à l'établissement du Nizam , on le transporta à Assouan ( Syenne ) , limites de l'Égypte et de la Nubie.

sait que les productions de l'Égypte sont exploitées par le souverain même , et que le commerce est son monopole. Il y a 12 ans , le vice-roi donnait des grains au commerce européen , à crédit , et sans aucune garantie. Les négocians les ont vendus dans les ports d'Europe ; la plupart n'ont pas payé le pacha , et lui doivent encore par millions ces anciennes dettes , sans être beaucoup tourmentés. Il est probable que le nouveau système résulte de ces faits ; aussi aujourd'hui est-il assez difficile d'obtenir , même avec l'argent à la main , des marchandises égyptiennes : voilà ce qui cause la mauvaise humeur du commerce , les plaintes et les affaires litigieuses. Il est probable cependant que le gouvernement reviendra de ce faux principe lorsque nos chambres de commerce sauront réunir , sur des points aussi intéressans , des comptoirs qui présenteront de bonnes garanties et un crédit imposant.

Sève ne tarda pas à s'apercevoir que l'esprit des gens qu'il avait à instruire était plus difficile à manier qu'il ne l'avait pensé, et que ce corps destiné à des cadres d'officiers, devait être conduit avec toutes les ressources de la politique, de l'adresse et du courage. En effet, quel changement pour des hommes habitués au luxe et à la mollesse ; relégués tout à coup dans un coin du désert, forcés d'abandonner leurs chevaux et leur parure brillante, pour se charger d'un lourd fusil de munition et piétiner des heures entières dans le sable. Tout était supplice pour eux ; mais le plus grand était de se trouver sous la dépendance d'un chrétien, et il n'est point de moyens qu'ils n'imaginassent pour le dégoûter. Sève fut inébranlable. Il étudia le caractère de chacun ; tout à la fois doux, insinuant, sévère, il réglait sa conduite selon le besoin et selon les esprits. D'abord les mamelouks se fâchèrent ; ils l'appostrophaient en turc et jetaient leurs fusils. Un peu après ils en plaisantèrent et répétaient les jurons français dans leurs rangs, sans savoir ce qu'ils signifiaient. Cependant, bon gré mal gré, ils apprenaient l'école d'infanterie, savaient les commandemens par cœur, et Sève, avec la pratique de quelques mots turcs et arabes, finissait par s'entendre avec eux. Un

jour un peloton faisant feu, une balle siffla aux oreilles de Sève. Sans s'émouvoir il commande de nouveau la charge : « Vous êtes des maladroits, leur dit-il, apprêtez vos armes : feu. » Ils firent feu, mais on n'entendit aucune balle. Ce trait de sang-froid et le caractère militaire du français les désarmèrent ; ils se rapprochèrent de lui ; bientôt, les conversations, l'habitude des rapports firent oublier les préjugés ; ils ne virent plus en lui qu'un homme meilleur qu'eux ; enfin, plusieurs conçurent pour lui une véritable amitié. Il profita habilement de cette disposition, pour combattre les idées de ces hommes qui se plaignaient toujours de leur sort. Il riait souvent de leurs selles d'argent, qui portaient des soldats si peu précieux à l'État, puisqu'ils ignoraient en tout point l'art militaire. Il disait que leurs chevaux ne leur étaient si chers, que parce qu'ils pouvaient les dérober par une fuite rapide aux atteintes de l'ennemi ; et il citait tous les prodiges qu'avaient faits en Egypte une poignée de Français bien unis, contre des nués de mamelucks et des hordes indisciplinées. La persévérance du pacha contribua aussi puissamment à la réussite de cet établissement.

M. Dussap, médecin français, organisa,

comme le permettaient les lieux et les circonstances, un hôpital militaire. On bâtit aussi des casernes pour recevoir des recrues.

Les nègres pris par Ismaïl-Pacha et le def-tardar, dans le Sennar et le Cordofan, arrivèrent en foule à Assouan. Bientôt au nombre de 4,000, auquel se joignit un certain nombre d'arabes fellahs, enrôlés volontaires ou envoyés par les cachesfs, il fallut penser à former des bataillons dont les cadres étaient complets.

MM. Daumergue, Cadot, Caisson, furent les premiers employés à l'instruction de ces nouvelles troupes, sous la direction de M. Sève, et y coopérèrent avec zèle.

Pendant ce temps, M. Gonon, Français, organisait l'arsenal et des machines dans la citadelle du Kaire. Il était très protégé par le souverain. De ses mains sortirent la mécanique à forer et à tourner les canons, des fourneaux à réverbère, une fonderie, et d'autres travaux importants. <sup>1</sup> D'abord, comblé des présens de

(1) Ce fut à cette époque qu'éclata la célèbre révolte de Aly, pacha de Janina, déjà indépendant. Elle donna l'élan à la sanglante révolution de la Grèce, et aux guerres qui la suivirent. Alors le sultan reçut du pacha d'Égypte un subside de 2,000 bourses et 16 navires armés. Quelque temps après, il en reçut encore 500 chevaux et 500 hommes de troupes irrégulières. Cette observation, qui paraît ici hors de propos, vous rappellera que le Nizam égyptien a commencé bien avant les premiers éclats de l'insurrection grecque, et détruira sans doute l'opinion assez sou-

Mohamed-Aly, il finit assez mal avec lui pour s'entendre dire : « Gonon m'est très précieux, mais je ne le reprendrais pas pour tout mon pachalic. » Il quitta l'Égypte, et mourut en abordant à Livourne. Ce bon homme pêchait par l'éducation et le raisonnement.

Jumel, qui ne finit pas mieux, par les mêmes raisons, et qui mourut au Kaire, à peu près en disgrâce, introduisit en Égypte la culture du coton, qui porte aujourd'hui son nom, et dont il trouva la plante dans le jardin d'un turc appelé Mako. Cette importante culture a changé le système de commerce, et la statistique de l'Égypte. Elle donne d'immenses produits à l'État qui en a le monopole. Jumel établit à grands frais la superbe fabrique de Boulak, près du Kaire, à l'instar de ce que nous avons de plus beau en ce genre. On y file le coton par des mécaniques du nouveau modèle, dont les moteurs sont des manéges. Les toiles y sont tissées, blanchies, teintes ou imprimées <sup>1</sup>.

M. Brenne, anglais, établit à Radamont, dans la moyenne Égypte, une fabrique de sucre et de rhum, qui donna de bons produits.

vent exprimée, que l'on créait en Égypte des arsenaux militaires pour y forger des fers à la cause des Grecs.

(1) L'impression est due à M. Guyenet.

Des salpêtreries par évaporation au soleil furent installées à Hermopolis, au vieux Kaire, et à Bédrichen, sous la direction de M. Coste, ingénieur du pacha. Baffi, à qui elles sont dues, rétablit la poudrière des Français dans l'île de Roda, sur le Nil. Coste en fit le plan.

Une frégate fut lancée dans le port d'Alexandrie, et on la gréa en Angleterre.

Long-temps avant cette époque, Mohamed-Aly voulant former des hommes pour conduire les diverses branches de ses institutions, avait envoyé en Europe plusieurs sujets choisis, qui parcoururent l'Italie et la France, pour y puiser les connaissances nécessaires à l'exercice de leurs fonctions futures. Plusieurs réussirent, et parmi eux on distingua *Osman-Nureddin*, qui devint par la suite major-général de l'armée. Doué d'une conception facile, jointe à une avidité démesurée de s'instruire, il acquit des connaissances réelles; il apprit l'italien, le français, et un peu l'anglais. Familier avec nos auteurs, il en parlait avec goût et discernement. Enfin, après trois ans de séjour en Europe, il rapporta en Egypte une foule de matériaux précieux, qui jetèrent les fondemens d'une restauration générale. Il forma, en 1821, une école destinée à propager les premiers élémens des arts et des

sciences exactes. Des jeunes gens turcs et arabes, y furent appelés indistinctement ; et malgré mille obstacles suscités par la religion et par ceux qui regardaient cette nouveauté, comme une infraction aux lois, ou peut-être comme une condamnation de leur ignorance, il en sortit bientôt des élèves qui commencèrent le cadastre de la basse Égypte. Plus tard, cette école, transportée de Boulak à Caser-el-Ain, compta plus de six cents élèves, prit le nom de collège, et fournit des officiers aux écoles militaires qui se formèrent ensuite ; mais je reviendrai sur ces établissemens.

Les vues de celui qu'une erreur condamnable voulut qualifier de *satrape d'Égypte*, pouvaient dès lors servir de leçon à presque tous les souverains de l'Europe. Ceux qui connaissent bien les mœurs des Turcs, regarderont ces faits comme un effort de la nature, d'autant plus admirable, que le souverain philanthrope n'avait point vu, comme le czar, le tableau de la civilisation de l'Europe, n'avait cultivé, ni les arts, ni les sciences ; et aucune instruction ne le distinguait du vulgaire. Mais tout est remplacé, dans ce génie actif, par un instinct qui devine la vraie gloire, par un sentiment exquis du bon, et par une raison, si rare chez ces peuples, qui réduit à

leur juste valeur les dogmes et les misérables préjugés des Ottomans.

Assouan (Syenne) n'était pas une position bien favorable pour l'établissement d'un camp d'instruction. On y souffrait toute sorte de maux et de privations; les ophthalmies y étaient dangereuses, et la chaleur, dans l'été, s'élevait jusqu'à 44°. D'un autre côté, on ne pouvait transporter brusquement des nègres du sein de l'Afrique au climat tempéré du bassin inférieur de l'Égypte. C'est principalement pour cette cause que le vice-roi fit avancer le camp peu à peu, jusqu'au-delà du Caire, où il se trouve aujourd'hui définitivement établi<sup>1</sup>. Non-seulement il est à portée de toutes les ressources possibles, mais encore sur un point tout-à-fait militaire, devant couvrir le Caire et secourir la côte par les deux branches du Nil.

La première station des troupes, en quittant Assouan, fut encore Esnè; puis Achmim.

En 1823, elles étaient campées près des bourgs de Nekhéli et Abou-Tidgé, à six lieues au-dessus de Sciout.

Sève vivait tout-à-fait à la manière orientale. Il avait trois femmes esclaves d'Abyssinie, dont l'une l'avait déjà rendu père. De nombreux do-

(1) El Kangha, à quatre lieues nord du Caire, route de Syrie.

mestiques, de beaux chevaux, et une table ouverte à tout le monde lui conciliaient tous les esprits, et faisaient assez connaître qu'il dépensait tout son traitement, qui cependant avait été augmenté. Mohamed-Bey <sup>2</sup> lui fit sa première visite à Nekhéli.

Ibrahim-Pacha, fils adoptif de Mohamed-Aly, était à la tête de l'armée, mais il n'avait pas la prétention de s'entendre au commandement. Il étudiait comme les autres, faisait le maniement des armes, et apprenait la théorie des évolutions avec ses officiers supérieurs. Un jour Sève lui faisait faire l'exercice dans sa tente avec plusieurs officiers. Le Pacha se trouvait en tête, mais comme il était le plus petit, Sève le prit par la main et le conduisit à son rang de taille, c'est-à-dire à la queue. Il donnait en tout l'exemple du travail et de la discipline, dont il comprenait toute l'importance, lui qui avait commandé dans l'Edjaz des troupes irrégulières. Il encourageait l'armée, par son exemple, à se soumettre aux règles du service mi-

(1) Ministre de la guerre. Je me trouvais alors chez M. Sève, nouvellement arrivé de France; il me questionna sur la guerre d'Espagne, et sur les raisons politiques de la France pour la faire. Les Turcs ne comprennent pas qu'on puisse faire une guerre sans vouloir conquérir le pays qui en est le théâtre. Il avait l'air assez indifférent à ces nouvelles, et me parut un homme préoccupé et un peu mélancolique.

litaire, auxquelles les Orientaux ont tant de peine à s'habituer. La nuit il parcourait les postes, éveillait les colonels, les rendait responsables des fautes et montrait beaucoup de sévérité. Ibrahim est d'un caractère vif et bouillant; il revient facilement d'un excès de colère; sa bravoure et son opiniâtreté sont connues. Sa persévérance dans le danger s'accroît par les obstacles; il ne voit qu'un but et s'élance pour l'atteindre. Son physique n'a rien d'agréable; c'est celui d'un guerrier rude et robuste.

Mohamed-Bey, ministre de la guerre, partageait le commandement, et s'occupait de régler l'administration, non pas comme en France, on n'en était point là, mais par le secours des écrivains cophites qui établirent les bureaux du département de la guerre avec aussi peu de complication que pouvait l'exiger la nature des choses. On payait sans inspection et sans comptabilité de compagnie. La durée de l'habillement, des armes, n'était point fixée pour un temps limité, mais selon le besoin des corps. Les rations sortaient des magasins mêmes du pacha. Les hommes étaient plutôt comptés et reconnus au nombre, que signalés et immatriculés. Il eût été bien difficile de con-

naître l'entrée au service d'un soldat et les mutations qu'éprouvait sa position militaire. Mohamed-Bey est sans contredit l'homme du pacha. C'est celui d'entre ses officiers qui lui a rendu les services les plus importants. Politique fin, ministre juste et terrible, il réunit ces deux grandes qualités d'homme habile dans les hautes affaires et fécond en moyens d'exécution. Franchement dévoué à son maître, il a souvent mis son traitement particulier à la disposition du trésor. Mohamed-Bey a délivré le pacha et l'Égypte du reste des Mameluks; ces événements sont connus. Il fit décapiter un pacha conspirateur<sup>1</sup>; et son bras ferme et redouté soutint souvent le poids du sceptre. Il aime la franchise lorsqu'elle se montre à propos et pour le bien, et sait convenir de l'ignorance nationale. « Voyez ma barbe blanche, disait-il à ses officiers, si vénérée, si respectée; c'est celle d'une tête encroûtée de faux principes, et de ces préjugés qui ont toujours plongé la nation dans l'obscurité et dans la barbarie.

(1) Latif-Pacha, muni d'un firman de Constantinople pour le pachalic d'Égypte, avait profité de l'absence de Mohamed-Aly, alors en Edjaz, pour se faire un parti. L'adroit ministre feignit d'entrer dans ses vues, rendit son crime patent, et l'ayant surpris le fit exécuter.

Quand je vois les Russes, qui depuis un siècle sont arrivés à un haut degré de civilisation, privés de tous les moyens pour réussir, ayant tout à faire, tout à combattre, comment ne pas rougir de honte de nous trouver au-dessous des peuples les plus arriérés, bien que nous ayons de grands états, que nous puissions couvrir la Méditerranée de nos richesses, et que nous occupions les plus belles positions militaires et commerciales. » Il avait été caya-bey, ou ministre de l'intérieur; ce fut Mahamoud-Bey qui lui succéda dans cet emploi.

Osman-Nurreddin, alors effendi, était en rapport avec les Européens employés à l'instruction et achevait la traduction en turc des théories militaires françaises et des livres les plus nécessaires à cet art. La direction de l'école de Boulac et une partie de l'administration roulaient sur lui, mais il n'avait point d'attributions militaires. Son premier grade par la suite fut celui de major-général de l'armée. Ce fut le temps des officiers improvisés; la nécessité y forçait. Il fallait des hommes promptement en état de faire réussir cette opération et qui, soit par leur intérêt personnel, soit par leur influence, coopérassent avec vigueur à son main-

En effet quel que fût l'orgueil ou l'amour-propre de ces officiers, il n'en est guère qui ne reconnussent d'abord que leur grade n'était pas dû à leur mérite personnel ; on en vit aussi avec des prétentions folles et qui faisaient pitié.

---

**LETTRE III.**

---

Composition de l'armée naissante. — Les Européens.  
— Dispositions et préparatifs de campagne.

Au Caire, 26 septembre 1826.

L'ARMÉE se forma alors par régimens, de cinq bataillons chacun (dont un de dépôt), à 800 hommes par bataillon, ce qui donnait un effectif de 24,000 hommes. Les six régimens reçurent leurs numéros et leurs drapeaux. Il paraît qu'on leur donna cette force afin de concentrer le plus possible le commandement et de faire d'un seul régiment un petit corps d'armée, commandé par le colonel et pouvant suffire à garder des possessions lointaines. On y trouvait aussi l'économie des états-majors, qu'une sage politique avait cru devoir payer dans une proportion exorbitante.

L'organisation des bataillons était calquée sur celle de l'armée française, à cette seule exception que l'adjudant-sous-officier est ici un adjudant de gauche dont le grade est au-dessus de celui des capitaines; et que l'adjudant de

droite (adjudant-major) est d'un grade au-dessus de celui-là et suivant immédiatement le chef de bataillon. Les soldats étaient vêtus d'un pantalon et d'une veste de serge rouge, mal cousus et toujours *en loques*, liés par une ceinture de cuir piqué. Ils avaient l'armement français, mais en assez mauvais état, et des souliers dont ils ployaient le quartier à l'usage oriental. Les officiers n'avaient point encore d'uniforme déterminé.

Sève avait un bataillon de noirs dont on lui avait aussi remis le commandement; c'est une mesure inusitée et même très criante chez les Turcs; mais on désirait tâter ses dispositions à se faire musulman, et le conduire lui-même à prendre ce parti. On réussit plus tard.

Les troupes manœvraient assez bien et semblaient prendre goût au métier; les officiers servaient mal et sans bonne volonté.

Le premier jugement militaire eut lieu dans le mois de juillet. On fusilla quelques déserteurs dans les cas prévus par nos dispositions pénales. Quoiqu'on ne sût pas se rendre compte du texte et de l'esprit de la loi, on y souscrivit avec confiance : c'était déjà beaucoup.

Quant aux Européens ils n'ont jamais compté dans les emplois de l'armée. La religion y fut

toujours un obstacle ; de sorte qu'ils pouvaient se regarder comme de simples employés civils , chargés seulement de l'instruction , et dont l'avancement se réduisait à une augmentation de solde ; la dénomination de *talemgi* <sup>1</sup> leur restait toujours. Ils avaient 2,000 fr. par an en entrant au service , deux habits complets , un cheval et sa ration , et 60 fr. par mois d'indemnité de table , ou bien les vivres en nature. Ceux qui partirent ensuite pour l'armée eurent jusqu'à 8,000 fr. de traitement. Les chirurgiens qu'on employa reçurent d'abord 2,000 fr. comme les *talemgi*.

Deux ingénieurs napolitains étaient aussi employés. L'un d'eux , qui paraissait avoir de véritables connaissances , mourut de la peste. L'autre était un géographe nommé Chiandi , appelé depuis Cassim-Aga. Celui-ci , doué de ce ton persuasif qui réussit ordinairement chez les Orientaux , traça sa route de manière à ne pas heurter les mœurs des Turcs et à se ménager des soutiens puissans. Il acquit une certaine influence qu'il perdit ensuite. La présence de cet homme fut la source des coteries et des intrigues qui ont toujours divisé ceux des Européens dont la faiblesse allait jusqu'à faire

(1) Instructeur.

sérieusement de sa cause un parti; et le service s'en trouva souvent fort entravé.

Le vice-roi pensa à faire remplacer ses armées combattantes par des troupes du Nizam. Le premier régiment fut destiné à reléver celle du Cordofan et du Sennar. Le deuxième régiment celle de l'Edjaz. Armés et équipés à neuf, ils partirent pour leur destination.

---

## LETTRE IV.

---

**Expédition du 1<sup>er</sup> régiment au Sennar et au Cordofan.  
— Révolution de la haute Égypte. — Occupation du  
Sennar et du Cordofan.**

Au Caire, 1<sup>er</sup> octobre 1826.

Le 5 janvier 1824 commença le départ de ce régiment (fort de cinq bataillons de 800 hommes chaque). Il se rassembla à Assouan (Syenne), pour y attendre le colonel et réunir des vivres.

Le colonel Osman-Bey rejoignit le 26 février avec le cinquième bataillon.

Le 15 mars tout était préparé, et le premier bataillon avait reçu l'ordre de se mettre en marche pour le Sennar.

Quelques jours avant, quatorze barques chargées de poudre et de vivres, escortées par une compagnie de sapeurs et deux compagnies de ligne, avaient mis à la voile et précédaient la petite armée. Elles étaient déjà arrivées à Ouadi-Sebouhr, lorsque la révolution de la haute Égypte éclata dans le peuple, et faillit gagner l'armée. Tous les villages depuis Esné jusqu'à

Thèbes furent insurgés par un cheik qui se disait prophète et passait pour pacha. Plusieurs chefs de ces villages écrivirent au colonel Osman-Bey pour l'engager à retourner sur ses pas, et à porter remède à cette crise périlleuse. 30,000 paysans étaient réunis dans les environs d'Esnè, annonçant hautement la mort du pacha Mohamed-Aly, et grossissant leur masse à chaque pas.

Le colonel ayant donné le contre-ordre du départ, délibéra s'il retournerait sur ses pas ou s'il continuerait sa marche. Il se trouvait avoir la force armée la plus voisine du théâtre de la révolution ; cette considération le détermina à marcher aux rebelles. Il laissa le cinquième bataillon à Assouan et partit avec le régiment pour Esnè. Mais l'esprit de révolte s'était déjà emparé des troupes ; peu s'en fallut que ce régiment ne se débandât entièrement, et alors les suites de cette révolution eussent été incalculables. La nuit même de son arrivée à Esnè, 700 hommes désertèrent, savoir : 400 du premier bataillon, et 300 des autres. Il assembla le régiment, lui fit prêter serment de fidélité, fit arrêter les plus coupables de ceux encore présents, et dépêcha un adjudant au pacha pour prendre ses ordres.

La cavalerie cantonnée dans cette province sous les ordres du jeune Achmet-Pacha s'était compromise ; bloquée dans des villages où elle s'était enfermée, elle fut délivrée par les troupes régulières.

Le 20 mars, une insurrection se manifestait dans le cinquième bataillon laissé à Assouan ; une conspiration était tramée contre les officiers ; on devait les assassiner, s'emparer de leurs chevaux, et joindre les rebelles enseigne déployée. Ce projet fut découvert à temps et les fusils furent liés dans les faisceaux. Les soldats rassemblés aussitôt, sans armes, dénoncèrent les sous-officiers, et protestèrent de leur fidélité au gouvernement. Les coupables furent arrêtés et emprisonnés, jusqu'à nouvel ordre.

Le 25, on apprit que les trois compagnies qui escortaient le convoi venaient de s'insurger, s'étaient emparées de sept barques, et redescendaient le Nil pour se joindre aux révoltés.

Le cinquième bataillon, ayant prêté serment, marcha sur le convoi pour faire rentrer les rebelles dans le devoir<sup>1</sup>. Les ayant rencontrés au-dessus de l'île de Phylé, on envoya deux sergens en parlementaires pour les engager à abandonner ce parti téméraire, leur promettant le

(1) M. Caisson, instructeur français, conseilla cette manœuvre.

pardon de S. A. ; mais ceux-ci répondirent que le Pacha était mort , et qu'ils tireraient sur ceux qui viendraient les attaquer. Une fusillade s'engagea alors ; plusieurs fois les rebelles sortant de leurs barques attaquèrent vivement le bataillon ; trois barques étaient en flammes , plusieurs s'en allaient au fil de l'eau vers la première cataracte. Après trois heures d'un combat opiniâtre , le feu cessa , 200 des rebelles ayant péri , et 40 ayant été pris sur un bateau échoué. Le bataillon eut 1 officier et 10 hommes tués , et 15 blessés. Il rejoignit ensuite le régiment à Esnè.

En avril , les troubles étaient à leur comble. Les ordres du Pacha arrivèrent. Deux bataillons détachés du camp de Béné-Aly , attaquèrent les rebelles ; 25 bourses étaient promises à qui apporterait la tête du chef de la révolte. Il disparut ; mais les révoltés s'obstinèrent dans leur résistance ; 7,000 , assure-t-on , furent massacrés par les troupes régulières ; la cavalerie amena des prisonniers , acheva de dissoudre les rassemblemens , et le peuple rentra dans l'obéissance. Comme le Pacha avait ordonné de fusiller tout militaire qui aurait trempé dans des complots , 45 furent exécutés sur le bord du Nil.

C'est ainsi que se termina cette guerre civile, conduite par des paysans sans aucune expérience; elle aurait pu avoir une influence fâcheuse sur les nouvelles troupes, en les accoutumant à raisonner sur leur position, et à connaître le secret de leurs forces.

Le 10 juin, le régiment se remit en marche pour le Sennar, par la rive orientale du Nil.

Le 12 août il était à Dongola, et le 16 septembre au confluent du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, c'est-à-dire à Cartoum, n'ayant eu qu'une escarmouche avec une tribu d'arabes qui avait dévalisé des gellaps<sup>1</sup>.

Cartoum, situé à l'extrémité de l'angle dont les côtés sont formés par les deux fleuves, est à six jours de Sennar et à cinq d'Oualad-Madéné, les deux principales villes du royaume. Son heureuse position, la fertilité du sol et ses moyens naturels de défense, décidèrent Osman-Bey à en faire son quartier-général. Elle devint l'entrepôt du commerce, le dépôt des troupes, hôpitaux, etc., et en peu de temps attira le commerce de l'Abyssinie. On la décora de quelques quartiers, et la population s'accrut considérablement. Trois bataillons y restèrent avec le colonel, et les deux autres furent envoyés

(1) Marchands du Sennar.

dans le Cordofan pour occuper cette province et observer la frontière de Darfour, royaume convoité par le souverain égyptien , mais assez puissant pour arrêter un conquérant.

L'armée du deftardar ayant été ainsi relevée sur tous les points , rentra en Égypte , d'où les Albanais partirent pour l'île de Candie.

---

**LETTRE V.**

---

Expédition du 2<sup>m</sup>e régiment dans l'Éjaz (Mèke).

Au Caire, le 19 octobre 1826.

CE régiment partit en février 1824, se rendit à Cossaïr par le désert, et s'embarqua de là pour Dgedda. Un certain Achmet-Pacha gouvernait ces possessions de l'Égypte, et avait sous ses ordres les restes de l'armée d'Ibrahim. Les Wahébis avaient repris l'offensive; leurs rassemblemens étaient nombreux, et leurs positions formidables; ils occupaient les gorges des montagnes qui bordent et défendent leur pays.

Achmet, pacha de Dgedda, dut dès lors concerter les opérations de la guerre avec Mohamed-Bey, colonel du 2<sup>m</sup>e régiment, et fournir le nécessaire aux troupes. Il recevait pour ces frais une somme annuelle, à la charge par lui, et sous sa responsabilité, de procurer à l'armée en marche ou campée les vivres et les transports. Ainsi, sans préjuger de la délicatesse du lieutenant de Mohamed-Aly, ses délégués pouvaient calculer à leur profit des économies

capables de faire manquer l'expédition , et d'exposer les troupes à toute espèce de besoins et de dangers.

400 hommes de cavalerie turque et quelques pièces d'artillerie furent réunis aux troupes réglées. Le pacha Achmet s'étant mis à leur tête , partit de Dgedda emportant pour quarante jours de vivres. Il paraît que le plan de campagne était simplement de pénétrer dans les montagnes des Wahébis , en se dirigeant par la Mèke vers la chaîne de Taïfa ; de faire rentrer dans l'ordre tout le pays ; de frapper des impôts ; de se maintenir à un certain rayon de la Mèke pour assurer la tranquillité dans les alentours de la ville sainte ; de détruire l'ennemi qui pourrait s'y présenter, et qui paraissait d'ailleurs vouloir attirer les Égyptiens dans l'intérieur, en les épuisant par de longues marches. Il n'était pas facile, du reste, de concilier cette entreprise avec les moyens de subsistance d'un corps de 5,000 hommes , les transports d'eau , de bagages, etc. ; mais les Turcs ne pensent pas très mûrement aux mesures à prendre pour l'avenir. M. Daumergue , capitaine français qui accompagnait cette expédition , avait beaucoup de peine à leur faire entendre que sans la plus grande prévoyance l'armée périrait misérablement dans les déserts.

L'énorme bagage qui suivait, bagage superflu, mais dont les Orientaux ne peuvent se séparer, devait donner à penser aux Européens<sup>1</sup> associés à cette expédition ; mais il ne leur était pas toujours possible de faire goûter un bon avis.

C'était de Dgedda, dépôt général, que l'on communiquait avec l'Égypte par Cossair ou par Suez. Le bled pour la subsistance de l'armée venait d'Égypte. Les nomades du pays passaient avec le pacha des marchés pour différentes denrées et lui louaient leurs chameaux. Ils servirent souvent comme cavalerie auxiliaire dans les guerres précédentes, mais on ne se fiait à eux que jusqu'à un certain point.

Je ne puis me promettre de vous donner sur la suite de cette campagne des notions bien suivies. Il est très difficile d'entretenir une correspondance fidèle avec ce pays, et de savoir l'exacte vérité ; les Turcs n'en parlent qu'avec une réserve extraordinaire ; ils craignent que la moindre confiance ne les compromette. Ce qu'on a lieu d'attendre des Européens qui s'y trouvent, sera d'un grand intérêt pour la géographie et pour l'histoire.

(1). MM. Daumergue, Vigoureux, Guélini, Gand, médecin, Gubernatis, en 1826.

---

**LETTRE VI.**

---

Révolte d'Abdalla, pacha de Saint-Jean-d'Acre. — Il soutient un siège contre tous les pachas de Syrie. — Intervention du pacha d'Égypte.

Au Caire, le 2 novembre 1826.

PENDANT que Mohamed-Aly organisait son armée en Égypte, la Syrie fut le théâtre d'une guerre civile. Comme elle se termina par la médiation de Mohamed-Aly, j'ai pensé que ces faits pourraient vous intéresser.

Au mois de mai 1822, Abdalla, pacha de Saint-Jean-d'Acre, homme assez présomptueux pour se croire en état de jouer le conquérant, résolut de s'emparer du pachalic de Damas et de forcer la Porte à lui délivrer des firmans pour ce gouvernement. S'il n'imposa pas au divan de Constantinople, il réussit cependant à mettre dans son parti les simples montagnards du Liban, autrefois libres, mais dont les princes se sont vendus aux pachas d'Acre. D'ailleurs ces provinces, habitées par les Druses, placées entre les deux partis, se trouvaient dans la fâcheuse position d'opter pour l'un ou

pour l'autre. L'émir Béchir, leur souverain, devait pencher pour Abdalla, sous l'influence duquel il gouvernait. Abdalla finit par le décider en lui montrant la pointe de l'épée, et en lui déroulant un faux firman du sultan, aux termes duquel il était appelé au gouvernement de Damas. Il nomma d'avancé un de ses favoris pacha de Damas, et, à la tête de son armée, il se dirigea sur cette ville, où Derviche-Pacha faisait ses dispositions de défense. Mais la défiance ne tarda pas à s'emparer de l'esprit des troupes; Derviche-Pacha ne négligeait rien pour démasquer le rebelle. Chacun craignit bientôt de s'être compromis; enfin l'imposture fut publiée, et les troupes se dispersèrent presque totalement. L'émir Béchir, craignant pour sa tête, se réfugia à Bayrut; d'où il partit pour l'Égypte avec sa famille, favorisé dans sa fuite par les soins d'un médecin français nommé Aubin.

Abdalla, furieux, se retira dans Saint-Jean-d'Acre; s'y renferma avec 800 Matualis qui lui étaient restés fidèles, et quelques soldats et canonniers turcs.

La Porte, informée de ces désordres, ordonna à Derviche, pacha de Damas, à Mustapha, pacha d'Alep, à Phesi-Pacha, à Ibrahim-Pacha et à . . . . . Pacha, de marcher sur



Acre, de forcer le traître, et d'envoyer sa tête au sérail.

Sur ces entrefaites 400 Arabes de la tribu des Haouaris eurent une querelle avec des soldats de Derviche-Pacha, au sujet d'une jument de race qu'on leur avait enlevée. Ils quittèrent son parti refusant toute espèce de réparation ; et, pleins de ressentiment, se jetèrent dans Saint-Jean-d'Acre.

L'armée réunie des cinq pachas, forte de 9,000 hommes, arriva devant la place, qu'elle investit du côté de terre, et prit position à demi-portée de canon des glacis, sur le point le plus faible. Abdalla méprisait les assaillans ; il se disait invincible dans une forteresse qui a résisté aux armes de Napoléon et à une vaillante armée. Il ne se trompait pas.

L'artillerie de la place ayant été disposée pour contrebattre celle des assiégeans, les canonniers hésitaient à tirer sur leurs frères. Abdalla se saisit de la mèche et mit le feu au premier canon pointé. Le siège alors commença.

Les travaux des pachas allaient fort lentement. Personne, dans cette armée, ne s'entendait aux opérations d'un siège ; on ne savait où prendre des matériaux. Les boulets passaient par-dessus la ville, ou ruinaient les édi-

fices, sans endommager l'artillerie ni les remparts de la place. Les batteries jouaient deux fois par jour, et on tirait la bombe à dix heures du soir.

On raconte que le pacha d'Acre répondait aux bombes de l'ennemi par cinq fusées volantes, allusion à l'inutilité des efforts des cinq pachas, et qu'il riait de bon cœur de leur inexpérience. Pendant dix mois que dura ce siège, ou plutôt ce blocus, on ne put faire brèche sur aucun point. Pas un des assiégés ne fut blessé. La ville était régulièrement approvisionnée par mer, par les Grecs et les Européens que l'appât d'un gros gain avaient attirés.

Cependant cet état de révolte ne pouvait durer. C'était un grand scandale de voir un petit pacha insurgé dans son château, sans pouvoir être réduit par son maître, qui se fait appeler le plus puissant souverain de la terre et le distributeur des couronnes du monde. Mohamed-Aly intervint dans cette affaire; on négocia; enfin il obtint la grace d'Abdalla et la restitution de son gouvernement, sous la condition qu'il serait payé à la Porte 60,000 bourses d'amende, que le malheureux peuple syrien ajouta à ses énormes impôts. L'émir Béchir, qui avait passé ce temps à Rosette, sous la pro-

tection du souverain d'Égypte, regagna aussi Dair el Camar, sa capitale, et tout fut oublié. Abdalla, depuis cette époque, s'absente peu de Saint-Jean-d'Acre, et ne perd jamais de vue ses ponts-levis <sup>1</sup>.

(1) Cet Abdalla est célèbre par l'art de lever des impôts et de *frapper les avanies*. Aussi la partie de la Syrie qui lui obéit est assez à plaindre : il envoie aux particuliers, rayas ou turcs, des denrées du domaine, qu'il faut payer de suite, comme blé, savon, etc., cotés à des prix exorbitans. C'est une grande menace lorsqu'il dit à un sujet, dont il a à se plaindre : « Prends garde que je ne t'envoie du savon. » Aussi les savons du pacha d'Acre sont l'épouvantail de la Syrie.

---

**LETTRE VII.**

---

Grandes manœuvres. — M. Sève embrasse l'islamisme.  
— Exécution du major Aly-Effendi.

Au Caire, le 16 novembre 1826.

REVENONS au camp de Mohamed-Aly. En décembre 1823, il était, comme on sait, à Bénéaly<sup>1</sup>. Avant le départ des deux premiers régimens on avait exécuté pour la première fois de grandes manœuvres, auxquelles les consuls de France et d'Angleterre avaient été invités; M. Sève les composa et Ibrahim-Pacha les fit exécuter à la satisfaction générale. Le vice-roi jouissait intérieurement d'étaler cette étonnante nouveauté aux yeux des étrangers. Les louanges qu'il reçut d'eux durent combler son amour-propre et l'aveuglèrent peut-être sur ce qu'il entreprit plus tard. Quant aux projets absurdes qui travaillèrent depuis les Turco-Égyptiens à la vue de ces milices, comme celui d'aller faire la guerre aux puissances européennes, on ne doit point les attribuer au souverain qui voit mieux que ses sujets en toutes choses;

(1) Moyenne Égypte.

mais ces prétentions ridicules existent positivement dans la généralité.

Le moment était venu où M. Sève devait céder aux amorces de la fortune. Le titre de bey lui était promis avec le commandement d'un régiment. S'il se fût retiré alors, il avait assez fait, et son avenir était bien assuré. Mais des passions ambitieuses l'entraînèrent; il embrassa l'islamisme, et fut circoncis en juin 1824.

Qui pourrait approuver une telle détermination dans un homme libre! Elle est contraire à tout raisonnement humain. Considérons, cependant, quels ont été les agens qui ont le plus coopéré à cette œuvre.

Sève ne peut plus rentrer dans sa patrie. Il y a tout perdu, état et avenir. Son espoir est dans l'étranger, comme celui de tant d'autres. De là cette réflexion : « Je dois errer et mourir loin des miens. » Ici pâlit l'orgueil national.

L'Égypte qui l'accueillit bien, qui lui offrit une existence de son goût, est pour lui une seconde patrie. Déjà il obtient la considération publique, il devient créateur, une armée se forme sous sa main; mais dès qu'elle est formée, les emplois des chefs l'éclipsent, la prépondérance lui échappe, ceux qu'il a instruits commandent à leur tour, ils ne le souffriront

plus dans leurs rangs ; l'envie des Européens lui fera des ennemis. Il reste isolé comme un instrument usé, et retombe dans la classe du vulgaire. Une récompense pécuniaire est le prix de la reconnaissance du souverain, et le rôle de Sève est achevé.

Ses juges les plus sévères conviendront qu'à trente-six ans, l'ambition se développe chez l'homme avec tous ses ressorts.

Il n'a qu'un mot à dire, et il est prince ; s'il ne le dit pas, il n'est plus qu'un proscrit errant, exposé à toutes les chances du malheur ou condamné à vivre obscur.

Sève partageait l'opinion de beaucoup de gens qui ne font point consister les principes religieux dans les pratiques du culte quel qu'il soit, mais dans la croyance d'un Dieu juste et bon et d'une vie future, trouvant dans l'islamisme, à part toutefois le prophète, ce même Dieu créateur, régulateur de l'univers, et il a pensé que le reste des pratiques de ce culte n'avaient pas plus d'importance que celles des autres. Ainsi, s'il changea de pratique religieuse, il crut qu'il ne changeait pas de Dieu, et qu'ayant à choisir, il valait mieux devenir prince, en portant un bonnet de mousseline, que mendiant en portant un bonnet de feutre.

Ces scrupules levés, il en restait d'autres qui n'étaient point d'une importance médiocre, et qui auraient arrêté beaucoup de gens ayant déjà fait le sacrifice des pratiques religieuses : c'est la condition à laquelle s'attache tout musulman, de ne plus s'appartenir, mais d'être l'esclave de Dieu ou du prophète Mahomet, c'est-à-dire du sultan, c'est-à-dire de tous les chefs dépositaires de l'ombre d'un pouvoir. Là ces pouvoirs sont réunis. Celui qui fait la loi, tient aussi la puissance exécutive ; et de là l'arbitraire. Le droit des gens et les droits civils ne sont, quand ils existent habituellement, qu'une tolérance machinale qui cesse au moindre nuage. La tête d'un musulman peut tomber sans qu'il soit même prévenu qu'on le mène au supplice. Ses biens ne sont pas solidement assurés à ses héritiers, et de son vivant il peut être obligé de les sacrifier. Un Turc ne peut plus changer de foi, le sabre le poursuit et l'atteint. En un mot, c'est se vouer à un despotisme absolu, sans garantie publique, sans sûreté individuelle.

Ajoutons à cela qu'un renégat n'est jamais estimé comme un vrai croyant par les musulmans. Ils pensent que celui qui a changé de foi peut encore changer. J'ai vu ici des renégats

extrêmement avilis et des chrétiens jouissant auprès des Turcs d'une véritable considération.

On n'induirait pas de là que le gouvernement égyptien se soit signalé par tous les abus de ce pouvoir ; au contraire , sa tolérance est de longue durée , ses rapports sont doux et polis , sa puissance solide ; on n'a donc parlé ici que du mode de gouvernement des Turcs en général.

Sève reçut le nom de *Soliman-Bey* , et prit le commandement du sixième régiment.

A cette époque le pacha avait fait demander à Alexandrie le lieutenant colonel du deuxième régiment parti pour le Sennar. Il s'appelait Aly ; c'était un jeune homme fort capable , s'étant instruit de lui-même et possédant quelques talents distingués. Il fut accusé d'avoir tenu des propos qui donnèrent de l'ombrage au gouvernement. Ses ennemis profitèrent de cette disposition des chefs pour assurer qu'il avait trempé dans la révolution de la haute Égypte. Il n'en fallut pas davantage. Il se rendit à Alexandrie comme un homme fort de sa conscience , et fut fusillé devant l'armée , bivouaquée au camp de César.



---

**LETTRE VIII.**

---

Départ pour la Morée. — Camp de Kangha.

Au Caire, 10 décembre 1826.

IL y avait déjà quelque temps que le grand-seigneur sollicitait des secours de l'Égypte contre les Grecs. L'empire du sultan régnant n'était plus l'empire des Mahomet II et des Amurat. Le vice-roi n'avait plus d'excuses à alléguer; il ne pouvait plus reculer devant de pareilles instances sans devenir suspect; car tout le monde savait que l'Égypte avait 24,000 hommes de troupes réglées. D'après tous les sacrifices que fit Mohamed-Aly à l'occasion de cette guerre, dite de religion, il est douteux qu'il n'y mît pas du zèle national. Il se détermina donc à préparer une expédition pour la Morée, qu'il était chargé de soumettre. Les 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> régimens, forts de 16,000 hommes, quatre compagnies de sapeurs, et environ 700 chevaux, commandés par Hassan-Bey, furent envoyés à Alexandrie pour être embarqués. Une artillerie de siège et une artillerie de campagne furent aussi préparées. Ibra-

him-Pacha reçut le commandement en chef; et, en juillet 1824, la flotte égyptienne et plus de 100 transports de toutes nations<sup>1</sup>, reçurent l'armée et l'attirail de campagne, et mirent à la voile à la vue de toute la population d'Alexandrie groupée sur les terrasses. La flotte était commandée par Ismaïl-Gibelactar, grand-amiral. Les nolissemens des transports présentaient un bénéfice considérable aux capitaines marchands; c'est ce qui fit qu'ils risquèrent de se compromettre; car les consuls, d'un commun accord, leur déclarèrent que ceux qui passaient des contrats avec le gouvernement turc n'avaient plus droit à leur protection, et qu'ils marchaient à leurs risques et périls. Ces contrats étaient conçus de telle sorte que les 17,000 soldats embarqués à leurs bords étaient considérés comme des passagers, comme des particuliers qui se rendaient en Morée pour leurs affaires, et non comme des milices organisées pour entrer en campagne. Beaucoup de ces bâtimens s'écartèrent de la ligne; car les navires de guerre qui tenaient la tête du convoi ne s'inquiétaient pas de ceux qui marchaient mal. L'un de ces derniers retourna à Damiette avec ses mâts brisés;

(1) Excepté de la nation française.

un autre alla à Chypre, d'autres tombèrent entre les mains des Grecs.

J'espère pouvoir, par la suite, vous envoyer le récit officiel des opérations de cette armée ; il ne sera pas sans intérêt pour vous de le comparer avec les relations publiées par les Grecs et par les journaux européens<sup>1</sup>.

Après le départ d'Ibrahim-Pacha, on forma au camp de Bénéaly, avec des dépôts laissés par les 5<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> régimens, et de nombreuses recrues, les 7<sup>me</sup>, 8<sup>me</sup> et 9<sup>me</sup> régimens de ligne.

Mohamed-Bey, ministre de la guerre, commandait ces troupes, et son nouveau favori, Cassim, qui se mêlait un peu de tout, parvint à être à la tête de l'instruction. Il régla les choses à sa manière, interpréta la théorie ; et comme il savait captiver la confiance, on était persuadé que ses corrections étaient une preuve de sa supériorité sur M. Sève. Il en tira parti tant qu'il put. Le camp vint enfin s'établir aux portes du Caire, d'abord au sud devant Attar-el-Nebi ; ensuite dans la plaine de Matérié, première position de Kléber à la glorieuse journée d'Héliopolis. Les familles des soldats les avaient suivis, et formaient une ligne de baraques pa-

(1) Voir à la fin de ces lettres.

rallèle à la troupe, et à 150 pas en arrière.

Il y avait aussi deux compagnies de sapeurs organisées, qui étaient destinées à former le noyau de l'artillerie. Athem-Eff. les commandait. C'est un homme éclairé, sans préjugés, sortant de l'école des ingénieurs de Constantinople ; son caractère est doux et liant ; l'étude lui fait acquérir de jour en jour cette fermeté, cette confiance en soi-même, qui feront espérer de lui l'organisation de cette arme ; il parle le français et comprend bien nos auteurs.

Il tombait sous le sens que le voisinage immédiat de la capitale était un grand défaut pour un camp d'instruction ; les plaisirs de la ville détournaient de leur devoir soldats et officiers, et les dérangaient continuellement ; c'est ce qui fit que le camp fut transporté près du bourg de Kangha, à 4 heures nord du Caire, et autant du Nil, barrant la route de Syrie. Le front fait face au désert de Gessen (isthme de Suez), laissant Kangha à un mille en arrière de son centre. Il est assis sur un sable assez ferme et environné d'une plaine immense, au bord du désert. L'artillerie se plaça à 200 mètres du centre des lignes.

L'état-major s'établit entre le village et le camp, sur un terrain autrefois cultivé et parse-

mé de petits arbres. On creusa des puits derrière les lignes et l'on fit monter l'eau par les moyens hydrauliques en usage. A une demi-lieue sur la gauche du camp, et sur le bord des terres cultivées, était un grand bâtiment de forme carrée, au milieu duquel s'étendait une vaste cour. Il dépendait du village d'Abouzabel. On le transforma provisoirement en hôpital, malgré le mauvais état des planchers et des murs.

Tous ces emplacements furent combinés de manière à être à l'abri des inondations. Le sol est plat, bordé de dunes de sables, l'air y est vif et sain ; une armée de 500,000 hommes pourrait y manœuvrer à l'aise. Seulement dans les grands vents du midi (le kamsin) l'atmosphère se charge d'une poussière brûlante dont on souffre plus qu'en aucun lieu de l'Égypte. Je vous envoie le plan du camp d'El-Kangha et des environs, levé par mes élèves sous ma direction.

---

**LETTRE IX.**

---

**Le général Boyer. — Le général Livron. — Disposition des esprits. — Les Castes turque et arabe. — Fondations d'hôpitaux. — Écoles.**

Au Caire , le 1<sup>er</sup> janvier 1827.

M. T .... négociant d'Alexandrie avait été envoyé en France pour engager un général et quelques officiers, qui devaient coopérer à l'instruction de l'armée, et proposer les bases d'un système définitif d'administration. Le choix tomba sur le général Pierre Boyer, qui ayant fait la campagne d'Égypte, devait avoir déjà une connaissance acquise du pays, et par cela même devenir plus utile que qui que ce fût aux vues du souverain d'Égypte. Il passa un contrat de cinq ans aux termes duquel il s'engageait, pendant ce temps, à organiser les troupes égyptiennes. Ses émolumens étaient fixés à 50,000 fr. par an et 10,000 fr. de frais divers, total 60,000 fr. par an. Il arriva en Égypte en novembre 1824. Les officiers qu'il conduisait étaient :

Le colonel Gaudin ,

MM. de Tarlé frères,  
Ledieu,  
Jameville-Pujol,  
Duvignault, chirurgien.

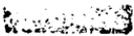
Le général de Livron les avait accompagnés, mais sans contrat. Ils arrivèrent au mois de novembre 1824. L'extérieur du général Boyer plut au pacha, qui le reçut très bien. Il accepta aussi les services du général de Livron, qui fut envoyé sur-le-champ en France pour faire construire des frégates et d'autres bâtimens, et être chargé des commissions du vice-roi pour la France.

Une très belle maison située au vieux Caire sur la branche de l'île de Roda, devint l'habitation du général Boyer. Toutes les clauses du contrat furent exécutées avec munificence.

Cette époque eût été intéressante pour l'Égypte, si toutes conditions qui entrent dans les élémens de la régénération d'un peuple eussent existé réellement. Mais d'abord les esprits n'y étaient nullement disposés. Les nouvelles mesures heurtaient une foule de préjugés et choquaient les mœurs et les usages. Un secret mécontentement agita les esprits, lorsqu'on vit des propositions contraires à l'apathie nationale et aux ténèbres des gestions administratives. Chaque individu parut un ennemi particulier du

bien et des droits de l'homme ; et si l'on eût pu lire au fond du cœur des plus zélés partisans du nouveau système , on en aurait à peine compté trois de bonne foi. Mais telle est l'influence d'un gouvernement absolu , que les esprits toujours frappés d'une épouvante secrète , dissimulent leurs sentimens jusqu'à ce qu'ils puissent les manifester sans danger. On ne pouvait donc pas dire que cette opposition fût ostensible ; mais les yeux d'un homme qui concentre des fureurs captives parlaient assez , et pouvaient donner une idée de la tâche nouvelle que les Européens avaient à remplir. Le souverain même fut obligé de garder les plus grands ménagemens ; de renoncer à des moyens expéditifs pour arriver à son but , et de fermer souvent les yeux sur la résistance des imans , aussi bien que sur la manière lente et tortueuse des ministres. Enfin il s'agissait de faire du bien à ce peuple malgré lui.

La nation arabe , dédaignée dans les hauts emplois , habituée au joug , mais détestant le pouvoir des Turcs , pouvait se plier facilement aux impressions nouvelles ; qui d'ailleurs portaient de l'autorité. On a remarqué qu'elle mettait plus facilement de côté les préjugés , que son attention était plus soutenue , et qu'avec moins d'orgueil et de décorum , elle était susceptible



de toute espèce d'instruction. Ses rapports avec les Européens sont très doux, la religion même semble à peine faire une ligne de démarcation, et son moral, affaibli par l'esclavage, pourrait se retremper en peu d'années. Pourquoi donc n'avoir pas cherché à relever de suite cette nation capable d'occuper son rang dans le monde? et pourquoi ne pas la mettre au moins de niveau avec le corps social des Turcs-Égyptiens? Il n'est personne qui n'en devine la raison : l'amour de la civilisation chez un Turc n'a pas encore été jusqu'à exposer le régime despotique à une attaque nationale. Alors les projets de régénération sont établis sur un faux principe, à moins que le temps et les demi-mesures ne soient chargés d'amener insensiblement la fusion des deux castes. A mon avis, telle doit être l'intention du souverain, qui comprend aussi bien que nos grands politiques les révolutions par transitions.

Si l'on ne veut examiner que les dehors, les Turcs en général ont de la politesse et de l'hospitalité. Si vous ne leur parlez pas livres ou méthodes, vous leur trouverez même une tolérance inconnue dans nos pays. Graves et recueillis en affaires, gais et turbulens dans leurs plaisirs, capricieux à l'excès, il faut dire ou faire comme

eux, ou bien les éviter. Chez ceux qui n'ont encore aucun commencement d'éducation, le moindre froissement d'opinions leur fait monter le rouge de l'orgueil. Cette habitude de dominer ne peut souffrir aucune résistance ; si la force les fait plier, c'est comme un ressort qui cède à la pression et qui est toujours prêt à se débânder. Les tentatives qu'on a faites pour les instruire en leur dévoilant toute leur ignorance, ont excité chez plusieurs d'entre eux la honte, le dépit et l'entêtement qui s'opposent en quelque sorte au développement de leur intelligence ; ils en ont en général ; mais chez des hommes faits, habitués à une vie molle, elle a beaucoup à faire pour arriver à saisir les démonstrations classiques. C'est donc ce parallèle avec nous qui les désole ; ils sentent combien est vain leur mépris pour tout ce qui est chrétien ; ils voient comment tout est combattu maintenant par un raisonnement qui porte sa preuve mathématique ; ils se convainquent enfin que ce cheval de parade, ces pompeux costumes, ce sabre si bien trempé, ces merveilleuses maximes qui flattent leur luxe et leurs sens, n'appartiennent plus à ce siècle.

Le masque tombe ; l'homme reste,  
Et le héros s'évanouit.

Quelle douleur de recommencer une nouvelle vie, si épineuse, si pleine d'embaras, de complications, sans lesquels l'homme pourrait être si heureux, avec ses illusions et son égoïsme ! Il faudra donc se passer d'une population d'esclaves ; il faudra donc apprendre la pitié, la justice, la discipline des mœurs, l'obéissance aux lois ? Nous n'avions qu'un droit, celui de conquête : c'était assez. Il faudra donc reconnaître ceux qui nous rendront des hommes faits comme les autres ?

Voilà les réflexions de ces néophytes ; elles ne vous surprendront pas, vous qui savez ce que c'est que l'éducation d'un osmanli. Voilà les esprits qu'on nous donna à repétrir, esprits si faciles à égarer par la flatterie, si difficiles à persuader par la raison. Aussi vous ne sauriez croire quelle fut notre joie, lorsqu'après quelques semaines d'étude, nous les vîmes entrer dans une nouvelle sphère d'idées, se rapprocher d'eux-mêmes des objets qui causaient avant leur mépris et leur haine ; leur conversation prendre un tour plus sensé ; l'émulation commencer à naître dans leurs travaux. J'ai souvent été frappé de la rapidité de ce changement chez quelques-uns d'entre eux : plusieurs m'ont rappelé ces sujets distingués de nos lycées, dont le

front soucieux et le visage enflammé attestaient les veilles et les occupations abstraites.

L'apparition des officiers français en Égypte produisit aussi du mécontentement parmi les étrangers employés dans les troupes égyptiennes. Il se forma une cabale sous l'influence de quelques intrigans, dont les prérogatives se trouvaient menacées : c'était ce qu'on appelait s'opposer au système français ; prévention qui devait cacher d'autres pensées, puisque les Européens, de quelque nation qu'ils fussent, continuèrent à être admis sans distinction, mais après un examen. Des propos inconvenans se répandirent à un tel point, que le général déclara qu'il n'irait s'installer au camp qu'après la fin de ces intrigues. C'était peut-être y donner beaucoup trop d'importance ; mais du moins fallait-il persévérer dans cette résolution. Ayant obtenue ce qu'il désirait, le général fit donc planter ses tentes à l'état-major, s'entoura du colonel Gaudin et des autres officiers qu'il avait amenés. Le colonel prit la direction des détails de l'instruction de l'infanterie, et le général se réserva l'ensemble, les relations directes avec le pacha, et les propositions d'améliorations en toutes matières.

M. Clot, jeune médecin français, arriva le

mois suivant avec un contrat et le titre de médecin en chef. Il organisa l'hôpital selon les règles usitées en France. Plusieurs autres médecins arrivèrent aussi de Marseille. Le service de santé fut bientôt complet, et les malades se sentirent des bienfaits de la nouvelle direction, qui fit, par la suite, beaucoup d'honneur à son auteur.

L'école élémentaire de Cazer-el-Ain, près du Caire, avait acquis un bon nombre d'enfans; mais ayant toujours péché par la direction, le désordre des classes et de l'administration ne permit jamais d'espérer de bons résultats de ses travaux, quoiqu'il s'y trouvât quelques professeurs habiles, et tous les élémens nécessaires pour faire prospérer l'éducation des jeunes enfans. C'était la branche la plus essentielle du système de régénération : le jeune âge devait être l'espérance des temps à venir, et il était facile de lui donner toutes les impressions favorables.

---

**LETTRE X.**

---

**Conscription. — Abus.**

Au Caire , 10 janvier 1827.

A l'époque de l'expédition de la Morée , le vice-roi ordonna la formation des 10<sup>me</sup> 11<sup>me</sup> et 12<sup>me</sup> régimens. Les officiers furent tirés en partie d'un dépôt de Turcs enrôlés volontairement et instruits à part , et des anciens régimens.

Les recrues arrivèrent en foule des deux bouts de l'Égypte. On avait besoin d'environ 12,000 hommes. Je tâcherai de vous donner une idée de l'énormité des abus que le mode de recrutement en usage occasionnait à chaque appel.

Dans les temps les plus funestes de nos dernières guerres , les conscriptions parurent un acte sanglant : les familles éplorées criaient à la tyrannie ; certes , elles avaient droit de se plaindre ; mais si elles eussent eu sous les yeux le tableau déchirant qui s'offrit à nous , comment auraient-elles exprimé leur douleur ?..

La population de l'Égypte ne se monte guère

qu'à 2,500,000 ames, et elle avait déjà fourni, dans les quatre premières années, 50,000 h., pour la composition du Nizam. C'est donc une armée, proportion gardée, double de l'armée française, si elle était de 400,000 hommes.

Pourriez-vous croire que pour lever 12,000 hommes, il se rendit au camp de Khangha une masse d'individus sextuple de ce nombre, qu'on peut classer comme il suit, savoir :

Recrues arrivées au camp, non acceptées et renvoyées. . . .	36,000.
Recrues acceptées. . . . .	12,000.
Femmes, filles, enfans et vieillards, dont un tiers reste au camp. . . . .	22,000.
	<hr/>
TOTAL.	72,000.

Ainsi, prenant les habitans des points les plus éloignés du camp, comme Assouan, il leur faut vingt jours pour arriver et autant pour retourner. Voilà les champs de ces malheureux abandonnés pendant quarante jours; leurs récoltes peut-être perdues, leur existence compromise. Comment prélever les impôts dus par ces familles? Voilà les routes couvertes de prisonniers, nus, la corde au cou, liés deux à deux par les mains, quelquefois portant au cou

ou au poignet des entraves de bois très pesantes. Des cavaliers, endurcis à ce service de gendarmerie, repoussent leurs femmes et leurs enfans éplorés. Ces hommes, à peine couverts d'un haillon, sont exténués de fatigue et surtout de faim : ces seuls voyages pourraient les rendre incapables d'être admis au service ; cependant ils paraissent résignés : c'est peut-être l'excès du malheur ; c'est peut-être l'effet du fatalisme, ou celui de la servitude.

Encore, si cette mesure était générale, s'il s'agissait d'une battue, ce serait un moindre sujet de plainte ; mais elle est le résultat du plus affreux arbitraire, puisque tous les Égyptiens n'y participent pas tous également. Les chefs de village et les caches turcs, ne craignant aucun contrôle, et dirigés, soit par leur caprice, soit par des motifs d'avarice ou de préférence personnelle, plongent des familles dans la désolation, en s'emparant de tous les mâles, qui entraînent femmes et enfans après eux ; de sorte que ces familles sont éteintes pour la commune qu'elles habitaient, tandis que des familles privilégiées n'ont point été atteintes depuis la formation des troupes. Il semble que ce soit assez pour le gouvernement que ces autorités fournissent un nombre demandé de têtes. Un autre

abus non moins révoltant, c'est qu'un homme non accepté au camp comme impropre au service, y revient encore à chaque nouvelle levée, comme pour faire nombre : cependant cet homme est borgne, boiteux, malingre ; son état physique n'a point changé : n'est-ce pas le comble de l'inhumanité que de lui faire abandonner ainsi ses travaux tous les ans, pour cette inutile promenade, où l'on peut laisser la vie.

Mais les conséquences les plus funestes pour la nation sont les émigrations dans les pays voisins : et comment ces malheureux ne s'effraieraient-ils pas d'une obligation aussi pénible, d'un appareil aussi barbare ! Avec quelle facilité cette opération ne s'exécuterait-elle pas par des méthodes régulières, puisque les lois régissent déjà l'armée, qui, à coup sûr, n'est pas plus précieuse que le peuple ? Peut-être même que lorsque le soldat sera payé régulièrement, les Égyptiens se verront sans répugnance désignés par le sort pour le métier des armes.

Lorsqu'on touche cette question devant les Turcs éclairés, ils assurent que le mode régulier est impossible ; que les raisons qui obligent à en user ainsi viennent de la mauvaise foi des Arabes, qui ne veulent pas se prêter au dénombrement de la population, espérant par là se soustraire

aux corvées et charges publiques. Mais que ne fait-on pas des Arabes avec une autorité aussi complète que celle qui a été acquise sur eux depuis des siècles? Il ne s'agit que de vouloir aborder des principes d'ordre, et renoncer à cette volonté impérieuse qui force les choses, mais dont on voit le terme avec l'anéantissement de l'objet sur lequel elle agit.

N'existe-t-il pas dans chaque commune des registres qui constatent le cadastre, les impôts des bâtimens, le miri<sup>1</sup>, et les impôts personnels? documens excellens pour arriver au classement des individus, et composer des registres matricules; on obtiendrait du moins, par ce moyen, le dénombrement des familles. Si ce sont les cheiks des communes qui se refusent à ces mesures, par les raisons déjà citées, ne peut-on pas leur adjoindre un conseil municipal, composé des plus notables, conseil qui serait chargé d'examiner toutes les affaires communales, qui connaîtrait de toute espèce de répartitions, et qui serait le juge et le garant des affaires administratives des communes? Un conseil dont les délibérations sont constatées et écrites, ne peut agir d'une manière infidèle.

Le plus difficile est d'arriver avec exactitude

(1) Impôt territorial.

à la formation des registres de l'état civil. Il n'y a pas un Égyptien, pas un Turc, qui sache l'époque précise de sa naissance ou de son mariage; mais alors on prend un parti; on pourrait les inscrire par classes de cinq ans en cinq ans, en jugeant de l'âge des individus par les renseignements et par le physique: cette inscription établirait le domicile; le nomade n'existerait plus. C'est particulièrement chez les jeunes gens qu'il importerait que ces listes se rapprochassent le plus possible de l'exactitude; et il n'est pas difficile de classer le jeune âge par période de cinq ans. Il résulterait de là que la classe de quinze à vingt serait soumise à la conscription pendant cinq ans, après quoi elle serait libérée; celle qui était alors de dix à quinze succéderait, et ainsi de suite. Cette mesure provisoire cesserait dans quinze ans, puisque les registres de l'état civil, commencés régulièrement le jour de la promulgation de la loi, donneraient alors les naissances exactes.

Admettons que ces mesures soient en vigueur, elles ne corrigeraient encore que la répartition, et non le mode d'exécution du recrutement. Une classe de quinze à vingt ans se rendra-t-elle entièrement dans les camps pour présenter le petit nombre d'hommes qu'elle doit fournir? Cette

mesure serait injuste et onéreuse, Il n'y aurait rien de plus simple que d'envoyer dans chaque province, à l'époque des levées, un officier intelligent et probe, assisté d'un chirurgien, auxquels s'adjoindrait un délégué du gouverneur ou le gouverneur lui-même; ce conseil formé recevrait au chef-lieu le nombre d'hommes que la province doit fournir par la voie du tirage au sort. On en formerait une colonne qui serait dirigée sur l'armée, avec les signalemens de chaque individu. A leur arrivée, ils recevraient une destination : que d'embarras de moins!

Cette mesure aurait encore d'autres avantages : d'abord celui de voir les camps moins encombrés de femmes et d'enfans; ensuite de rendre en peu d'instans à ses travaux le pauvre cultivateur exempté du service militaire; l'espèce du soldat deviendrait plus jeune et plus belle <sup>1</sup>; les jeunes gens contracteraient peu de mariages avant d'avoir subi la loi de la conscription, ce qui corrigerait l'abus des mariages d'individus des deux sexes n'ayant pas atteint l'âge de puberté; enfin les pères de famille auraient la certitude de ne point être enlevés après l'âge de vingt-cinq ans.

(1) On a vu des hommes acceptés à l'âge de quarante-cinq ans, et peut-être plus.

---

## LETTRE XI.

---

Le major-général. — Fondation du corps d'état-major et de son école. — Arsenal. — Nouvel envoi de troupes en Morée. — Lenteurs. — Colonel Rey. — Destitution du ministre de l'intérieur.

Au Caire, le 25 janvier 1827.

LE 25 mai 1825, Osman-Effendi-Nureddin, qui n'occupait aucun emploi militaire, fut nommé tout d'un coup major-général de l'armée, et fut appelé Osman-Bey. Cette promotion aurait eu lieu de surprendre, puisqu'il se trouvait dans l'armée des officiers supérieurs de quatre ans de service, et ayant fait la guerre; mais comme chacun d'eux sut se rendre justice, on n'entendit aucun murmure. Personne ne pouvait le disputer au jeune Osman-Bey, dont on connaissait les lumières et la volonté de voir le nouveau système prospérer comme le désire le souverain. Cet emploi exigeait, en un mot, réunion de talents difficiles à rencontrer chez un Oriental.

Le même jour fondation du corps d'état-

major, j'acceptai un engagement verbal et fus chargé de l'instruction de cette arme.

A cette époque les arsenaux étaient, ainsi que la manufacture d'armes, dans le département du ministre de l'intérieur (Kaya-Bey). On ne souffrait aucun Européen dans la direction de ces établissemens fondés par eux, et la raison en était simple. Les vieux Turcs qui y occupaient des places, craignaient que les *Frans* ne fissent mieux, et ne découvrisse beaucoup d'abus; deux considérations qui devaient les déprécier ou les perdre. Aussi les intrigues et les perfidies attendaient ceux que les ordres du souverain appelaient à ces emplois; cependant tous les dehors spécieux d'égards et de facilités étaient observés, de sorte qu'il fallait beaucoup de clairvoyance pour parer les coups de ces braves gens. On y faisait de tout gratis, et pour tous ceux qui avaient un peu de crédit auprès du Kaya. Le désordre était si complet que les travaux de la guerre restaient en arrière pour des travaux particuliers, tels que balcons de fer, serrurerie, meubles et mille bagatelles que S. A. payait sans s'en douter, et bien cher. J'en parlai souvent au général Boyer, qui se convainquit lui-même

de la vérité, et souvent aussi on émit l'opinion de mettre les établissemens militaires sous les ordres du ministre de la guerre. Mais il fallait des circonstances plus sérieuses pour arriver là.

Les opérations d'Ibrahim-Pacha dans la Morée devenant tous les jours plus étendues, le vice-roi fit préparer en octobre et novembre une expédition à Alexandrie, et lui envoya les 7<sup>me</sup> et 8<sup>me</sup> régimens de ligne, forts de 8,000 hommes, une batterie de montagne et une batterie d'obusiers, avec l'approvisionnement. Il ne resta plus au camp de Kangha que le 9<sup>me</sup> régiment, les trois nouveaux 10<sup>me</sup>, 11<sup>me</sup> et 12<sup>me</sup> qui s'instruisaient, et le bataillon d'artillerie qui avait reçu des recrues.

Le général Boyer voyait quelquefois le Pacha. On commençait à trouver ses visites trop longues pour un prince qui, traitant en personne toutes les affaires publiques, ne voulait pas être dérangé long-temps sans nécessité, surtout ayant l'esprit agité par les inquiétudes que lui causaient ses guerres. On ne tarda pas même à remarquer qu'il était traité avec plus de politesse que de confiance. Les étrangers travaillèrent sous main, saisirent les côtés faibles; bientôt les Français furent divisés entre eux, et

cette mésintelligence devint sans remède ; cependant les choses traînèrent encore sur ce pied pendant plus d'une année.

Il faut dire aussi que les Turcs, avec leur manière lente et oiseuse de traiter les choses les plus sérieuses, indisposèrent beaucoup les Français. Des propositions d'améliorations urgentes, comme solde, habillement, casernes, discipline, lois militaires, etc., ne furent point prises en considération. Il semblait qu'ils regardassent les officiers français en Égypte comme un luxe, et qu'ils leur refusassent le mérite de les avoir éclairés sur leurs propres intérêts.

D'autre part, notre caractère contraste beaucoup avec les habitudes des Turcs, et ne comporte peut-être pas assez d'entregent pour traiter avec des hommes qui veulent de la finesse dans tout, et dont la devise est *nous verrons*. Il est bien possible qu'au fond les Turcs se soient trop avancés en voulant introduire dans un pays conquis des mœurs et des coutumes étrangères, sans penser d'abord qu'ils marchaient à une révolution ; et qu'ayant réfléchi plus tard, ils aient trouvé que la marche proposée (c'est-à-dire le *tout de suite*) était dangereuse. Dans un sens ce serait raisonner juste, s'ils ajoutaient ce qui doit découler de cette seconde impres-

sion, qu'il faut enter les nouvelles institutions sur les anciennes, et faire disparaître celles-ci sans les heurter de front. Soit par cette raison, soit aussi à cause de l'embarras dans les finances, et des soins à l'extérieur, aucune mesure administrative ne fut prise. Ainsi jusque là tout le système de régénération n'était encore appliqué qu'à l'armée qui comprenait un lycée, une école spéciale, des troupes à pied instruites selon les réglemens de l'armée française, un noyau d'artillerie, des arsenaux et fabriques d'armes, la marine et des hôpitaux militaires; institutions bien importantes, à la vérité, mais dénuées d'une organisation administrative, sans laquelle les armées ne peuvent subsister. C'était prendre l'apparence pour la réalité. Les institutions civiles alors existantes étaient, 1° celle des ingénieurs des ponts et chaussées, que M. Coste avait formée et dirigée : elle rendait des services importans pour la canalisation de l'Égypte; 2° le cadastre; 3° l'imprimerie, qui appartenait au gouvernement. (On y avait réuni des protes Arabes, Turcs, Italiens et Français.)

Le colonel Rey, officier d'artillerie, arriva en Égypte à cette époque, avec des modèles d'artillerie en tout genre, entre autres quatre pièces de campagne, quatre caissons et une forge.

C'était un cadeau du roi de France. Il visita l'arsenal, et fit un rapport au ministre de la guerre sur l'état actuel des établissemens. Encore bien qu'il s'y trouvât tous les élémens pour les constructions de la guerre, il y régnait un désordre tel qu'il paraissait être un calcul de la malveillance. Les travaux de ces ateliers, aussi lents que dispendieux, avaient si souvent indisposé le souverain qu'il ne s'en occupait plus ; de sorte que les abus y étaient à leur comble.

Des ouvriers européens étaient en général chefs des ateliers, et avaient formé des Arabes et des noirs. Ces naturels étaient fort adroits, mais ils ne pouvaient se passer des *Francs* pour les travaux de précision. Cependant ils se croyaient en état de travailler sans maîtres, et les employés turcs, pour se débarrasser des chrétiens, les soutenaient hautement, et entretenaient ce préjugé fâcheux.

La manufacture d'armes avait été fondée en 1823 par un contrôleur de la fabrique de Versailles, nommé Guillemain, ancien ouvrier d'armes. Le local était superbe, mais l'artiste français n'eut que le temps de monter quelques étaux, et fut supplanté par un nommé F.....i, Italien, qui donna le défi de faire lui-même un fusil entier. F.....i était bien loin de pos-

séder les connaissances de Guillemain ; néanmoins cette ruse , dans laquelle le kaya-bey ne voyait sans doute que l'intérêt du pacha , réussit , et il fut décidé que Guillemain serait licencié : celui-ci fit une sortie scandaleuse devant le kaya-bey , et s'aperçut trop tard qu'on le trompait ; il fut obligé de se sauver chez le consul , M. Tednat , pour éviter les poursuites du ministre qu'il venait d'injurier. F.....i fut installé comme directeur de la fabrique ; il passa des marchés considérables de matières , armes et machines avec S. E. , et il ne fit qu'entraîner le gouvernement dans des dépenses et des achats dont il était le commissionnaire , sans pouvoir présenter un fusil monté , durant les deux années qui suivirent. Dans un voyage qu'il fit en Europe , il exécuta tous les achats de matières et d'outils qu'il apporta lui-même en Égypte ; mais la vérification et les comptes furent ajournés. Le colonel Rey , dont la première démarche comme directeur de l'artillerie avait été l'inspection de la manufacture de F.....i , en avait été très mal accueilli ; on ne voulait même pas le reconnaître , et l'on soutenait que cette manufacture était à entreprise , parce que son directeur avait entrepris de faire des fusils à Son Altesse , qui payait jus-

qu'au dernier clou. Ces altercations furent enfin connues du pacha. Le colonel exposa le droit qu'il avait, dans l'intérêt du gouvernement, de suivre et d'améliorer les travaux de la fabrique d'armes, établissement soumis à l'inspection de l'artillerie. Cette affaire conduisit à celle de la vérification des comptes de F.....i, et à la visite des matières, instrumens et armes venus d'Europe, qu'il avait livrés. La mauvaise qualité de ces objets, et l'énormité des factures offraient des comparaisons si choquantes, que des ordres furent donnés de faire cette vérification juridiquement. Des arbitres furent nommés de part et d'autre, et l'estimation des marchandises jugées en partie, rebuts ou avariées, produisit en faveur du pacha un rabais considérable, au moyen duquel M. F.....i, qui d'après ses comptes avait à toucher un solde, se trouva dans le cas de faire une restitution. La prise de corps ayant été signifiée, le consul d'Autriche fut obligé de le tenir aux arrêts, et d'en répondre. Ces faits n'auraient peut-être pas mérité une place dans cette lettre, s'ils n'avaient été le motif de la destitution du kaya Mahamoud-Bey, ministre de l'intérieur, qui fut remplacé par Schérif-Bey (décembre). Il est possible aussi que le soin de ce ministre à entraver la

marche du Nizam, dont on ne le disait pas partisan, pesât dans la détermination du pacha. Mahamoud-Bey était un pauvre marchand albanais, qui fut élevé au ministère par la faveur de son maître. On lui accorde des talens en finances à la turque, une certaine habitude de temporiser avec les créanciers de l'État; mais aussi cet homme ne finit jamais une affaire; on l'appelle vulgairement *bacalum*<sup>1</sup>; il est fort riche, a de nombreux partisans; il est aussi très résigné, et ne paraît pas atteint d'une maladie d'ambition rentrée, comme il arrive quelquefois en pareil cas.

Dès ce moment, les établissemens militaires devinrent du ressort du ministre de la guerre; le colonel Rey fut chargé de les organiser en directions, comme il le jugerait convenable. Son crédit était proportionné au service qu'il venait de rendre, et il aurait pu, par cet ascendant, se rendre véritablement utile au point de faire prendre une face nouvelle à l'organisation de l'Égypte.

Le sélictar-bey, qui avait la haute main sur les établissemens militaires, fut aussi congédié, et envoyé pour quelque temps dans le Sayd. Hussen-Bey, colonel d'état-major, le remplaça.

(1) En turc, nous verrons.

Ce choix tombant sur un jeune homme , fit une grande impression sur les vieux Turcs qui se voyaient envahis par le Nizam. Athen-Effendi, commandant l'artillerie, fut chargé des constructions, et travailla avec le colonel Rey à mettre de l'ordre dans les deux directions. Une compagnie d'artillerie entra tambour battant dans la citadelle , au grand mécontentement des Osmanlis.

---

## LETTRE XII.

---

Commission de la guerre. — Officiers d'état-major. —  
Préjugés. — Les drapeaux. — Établissement d'Abou-  
zabel.

Au Caire, 1<sup>er</sup> février 1827.

Une commission d'instruction fut établie ; le ministre présidait le conseil, qui était composé ainsi qu'il suit :

Osman-Bey, major-général.

Le général Boyer.

Les colonels turcs.

Le colonel Gaudin.

Le colonel Rey.

Le commandant Tarlé.

Le capitaine Tarlé.

Ce conseil était une institution fort sage ; on devait y discuter tout ce qui serait adopté pour l'instruction en général, et les moyens d'arriver avec méthode au but proposé. A la séance d'ouverture, aucune affaire ne fut mise en discussion : on verra ce qui occupa la seconde convocation du conseil.

L'école militaire de l'état-major avait été in-

stallée par moi depuis le 15 octobre 1825. Le noyau était de dix-huit officiers, dont deux colonels, deux commandans, le reste adjudans et capitaines. Je commençai seul l'instruction ; quelques autres Européens me furent ensuite adjoints. Au 1<sup>er</sup> janvier, les cours étaient déjà régulièrement établis et répartis comme il suit, jusqu'à nouvel ordre :

Notions d'artillerie. . . . .	}	PLANAT.
Fortification. . . . .		
Géodésie. . . . .		
Reconnaisances. . . . .		
Infanterie , école, théorie , etc. . .		CORMANO.
Arithmétique et géométrie. . . .		HASSAN.
Dessin. . . . .		LEDIEU.
Langue française. . . . .		KOENIG.

Les commencemens furent très difficiles. Il fallait s'armer de patience , et être pourvu d'une fermeté à l'épreuve. C'était la première fois qu'on avait abordé en Égypte les études spéciales. L'esprit paresseux des Turcs, leur défaut d'éducation préparatoire, et aussi la difficulté de s'entendre par le langage, accumulaient de nombreux obstacles. La patience de M. Kœnig, jeune orientaliste, fit triompher des premiers embarras ; ce fut lui qui traduisit , après bien

des recherches, tous les termes techniques dont on avait besoin en turc; et comme une grande partie de ces mots n'existait pas, Osman-Bey les composa par le secours de la langue arabe, et les fit adopter dans les écoles.

Ces élèves, d'abord grossiers et insolens, n'avaient jusque là fait autre chose que nourrir leur haine contre les Européens, et ne pouvaient supporter l'idée d'un travail de six heures par jour. Leur intelligence était si peu exercée, qu'ils ne concevaient pas les définitions les plus simples. Le dessin surtout leur répugnait extrêmement, à cause des préjugés religieux. Il fallut les y habituer par degrés et par ruse. On garnit d'abord les salles d'études de gravures encadrées représentant des paysages, de l'architecture et des portraits. L'ouvrage de Lawater, qui est rempli de figures, fut comme par mégarde oublié sur une table par le major-général, et courait de main en main. L'habitude était l'éloquence la plus persuasive contre les préjugés. Les élèves commencèrent à demander des explications; par exemple: pourquoi cette figure n'avait qu'un œil; alors on posait quelqu'un de profil et on faisait observer les rapports du dessin avec la figure placée de cette manière; et puis, pourquoi un plan ne don-

nait pas les dimensions verticales, etc. C'étaient bien des questions d'enfans, et ils étaient effectivement de grands enfans. Sélim-Otous-Bir, capitaine, fut le premier qui dessina une tête. Comme le ministre ne pouvait autoriser ouvertement cette étude, elle n'était admise que par tolérance. Les camarades de Sélim le crurent compromis ; mais l'accueil qu'il reçut du major-général fit la petite révolution désirée ; chacun à l'envi s'appliqua avec ardeur, et le peu d'élèves qui faisaient encore des difficultés furent bafoués par les autres. De là partirent alors les germes de l'instruction. Le caractère de ces jeunes gens plia ; par la suite ils devinrent polis, tolérans ; plusieurs apprirent le français, et les élèves qui augmentèrent plus tard cette école, trouvant des exemples tout formés, n'eurent point de peine à s'habituer aux mêmes travaux.

En décembre 1825, les 10<sup>me</sup>, 11<sup>me</sup> et 12<sup>me</sup> régimens reçurent leurs drapeaux. Cette cérémonie se fit selon l'usage des mahométans. Chaque régiment s'étant formé en carré, on fit face à l'intérieur. Les officiers étaient rangés au milieu. Des imans entonnèrent des chants arabes, où relevant singulièrement la valeur des Musulmans, ils assurèrent qu'un vrai croyant

peut à lui seul détruire cent mille chrétiens ou juifs. Après ces formules, qui faisaient rire tout le monde, on lut l'acte de prestation de serment ; le général Osman-Bey reçut d'abord celui des colonels, ceux-ci le reçurent des commandans, et le drapeau, étant remis à chaque porte-drapeau, fut porté dans les bataillons. Alors on égorgea des agneaux ; chaque porte-drapeau trempa sa main droite dans le sang et l'appliqua sur un coin de la flamme. Des salves d'artillerie terminèrent la cérémonie.

Les enseignes sont blanches, armées d'une pointe d'argent. On y voit en lettres brodées en or des versets du koran et le chiffre de Mohamed-Aly.

Des ordres avaient été donnés pour abattre les bâtimens d'Abouzabel, qui servaient d'hôpital, et pour en construire un nouveau avec les mêmes matériaux, en se conformant aux dispositions des hôpitaux français, autant que les localités le permettaient. Comme le terrain y est très sec, on ne fit qu'un rez-de-chaussée, élevé seulement de quatre pieds au-dessus du sol. Le plan présente un grand carré dont chaque face contient huit salles de quarante malades ; ainsi il peut contenir 1,280 malades. Les salles sont séparées par de longs corridors

bien aérés, qui facilitent la communication intérieure, en isolant les divers genres de maladie. Un conseil de santé composé de M. Bosari, médecin du pacha, président, de M. Clot, médecin en chef des armées, et de M. Martini, règle le service de l'hôpital et le service de santé des corps. M. Clot avait déjà le projet de former une école de médecine dans cet établissement; mais comme on ne peut pas tout faire à la fois, surtout en présence d'un ennemi toujours armé contre le bien, le fanatisme religieux, la proposition en fut ajournée.

---

**LETTRE XIII.**

---

Une séance de la commission. — Raisonement des Turcs sur la politique des Russes. — École d'infanterie. — Hiérarchie.

Au Caire, 10 février 1827.

LA commission d'instruction fut convoquée par le ministre de la guerre dans le mois de janvier 1826, pour statuer sur les mesures à prendre relativement à l'arme de l'infanterie. Chaque bataillon avait un officier européen instructeur, et le colonel Gaudin dirigeait cette instruction, qui était bonne malgré la désunion des Français. Les officiers supérieurs étaient réunis le soir chez le major général et y recevaient les leçons de théorie. Ils étaient chargés de les transmettre aux officiers des compagnies, qui en avaient grand besoin ; mais cette mesure était mal exécutée. Quant au service de campagne et intérieur des places, bases de la discipline, on ne l'avait abordé que sur les points les plus nécessaires, tels que campemens, gardes, etc.

La vicieuse exécution de ce service ne te-

nait pas au plus ou au moins d'efforts des instructeurs ; car ni les nombreux exemplaires des théories traduites en turc , ni les remontrances des chefs , ni la nécessité ne feront adopter entièrement et avec persévérance notre police militaire. Établie aujourd'hui avec pompe , demain il n'en reste plus de trace ; personne n'y tient plus la main , parce que le repos de chacun s'y trouve compromis , depuis le colonel jusqu'au soldat , et que ce sacrifice est au-dessus des forces et des vœux d'un oriental. C'est cette tolérance réciproque , cette convention tacite qui tient l'officier turc et le soldat dans l'insouciance du métier , et dans l'ignorance.

Ainsi , n'écoulant aucune animosité individuelle , cette commission devait délibérer sur le meilleur moyen de remédier promptement à ces défauts , irrémédiables tant que les chefs de l'armée égyptienne ne prendront pas fermement l'initiative ; car le général Boyer , malgré son grade , n'avait ici qu'une autorité passive ; il n'était qu'un conseil sans force d'exécution , et devait être témoin des fautes les plus grossières , qu'on rejetait ironiquement sur lui. Il était douloureux de voir peut-être les meilleurs soldats du monde sacrifiés à l'impéritie et à la mollesse de leurs officiers ; mais il est aussi dé-

montré que cela ne dépendait pas de l'habileté des Européens chargés de former ces hommes.

Tout se résuma par une proposition du général Boyer, d'autant plus singulière qu'on s'y attendait peu dans le public ; ce fut de remettre à Cassim-Aga la moitié des attributions du colonel Gaudin. Mais le ministre observa aussitôt que le général, à son arrivée, lui avait assuré qu'il était hors de propos de voir un ingénieur géographe instruire de l'infanterie ; et il rejeta séchement la proposition. Rien n'ayant donc été arrêté, la commission ne fut plus convoquée durant le séjour du général Boyer en Égypte.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des coteries que les Européens formèrent les uns contre les autres, ni dans le récit des scènes tantôt comiques, tantôt tragiques qu'ils offrirent au public dans un pays étranger. En somme le tout ne contribua pas peu à discréditer ici notre coopération ; et une grande partie des chrétiens se retirèrent avec plus ou moins de griefs.

En janvier, nous apprîmes la mort de l'empereur Alexandre. Cette nouvelle fit sensation chez les Turcs. Ils pensent que son successeur sera plus entreprenant et plus disposé à poursuivre les plans de Catherine II. Mais la révo-

lution de Saint-Pétersbourg, que le trajet avait singulièrement grossie, rendit le calme aux esprits. Une guerre civile entre Nicolas et Constantin, comme on s'y attendait, aurait fait allumer des feux de joie dans tout l'empire ottoman. De telles diversions sont seules capables de conjurer l'orage et de permettre, avant d'irriter tout-à-fait les esprits, d'achever à l'amiable la pacification de l'Orient. Leur pensée est donc bien arrêtée sur ce point, que les Russes n'attendent qu'un prétexte pour envahir la Turquie d'Europe; et dans les conversations vulgaires, ils en reviennent toujours sur le compte des Russes : « Et les Russes, disent-ils. » Ils en sont préoccupés comme ce bonhomme qui répétait toujours : « Et Tartuffe. »

Un peu plus tard, les journaux annoncèrent comme certaine la guerre de la Russie contre la Porte. Nicolas s'y trouvait forcé, disaient ces feuilles, par la noblesse, par l'armée et par le peuple qui avaient assez gémi des irrésolutions d'Alexandre, dans une occurrence où il s'agissait du salut de leurs frères les Grecs.

Le major général n'y crut pas. Il pense que les peuples de la *Sainte-Alliance* ne sont pas maîtres de décider les souverains à faire la guerre ou la paix; car s'il en était ainsi, la révolution

des peuples contre les rois serait achevée; que la sainte alliance au contraire a remis les peuples sous l'obéissance passive des rois qui ont épuisé toutes les ressources de la politique à soutenir leur légitimité solidairement entr'eux; que la sainte alliance, fidèle à sa neutralité <sup>1</sup>, briserait ses liens si l'empereur de Russie se portait à un acte hostile contre la Turquie dont tout le crime se réduisait alors à la revendication de ses droits sur des provinces insurgées.

Pendant Nureddin établit les conjectures suivantes : 1° La Russie peut se détacher de la sainte alliance, prendre le protectorat de la Grèce et attaquer la Turquie. La France et l'Angleterre s'y opposeront.

2° Les grandes puissances peuvent être de concert dans cette guerre par des traités particuliers, et, d'une action simultanée, se jeter sur les points les plus importants de l'empire ottoman. Mais que feront les autres puissances du continent? et le croissant n'a-t-il plus de défenseurs?

3° A quelles conditions une grande puissance peut-elle occuper Constantinople? Elle n'en peut offrir aucune capable de satisfaire ses al-

(1) Alors la Grèce n'était point reconnue comme émancipée, par les cabinets d'Europe.

liés. Cette coalition , si elle a lieu , ne sera donc pas hostile : le premier coup de canon tiré détruirait la balance politique de l'Europe.

Nureddin , sans avoir de prétentions à passer pour diplomate , n'est pas au-dessous de ces hautes questions. Il en raisonne comme un homme disposé à croire le bien , comme un homme loin des préjugés et des distinctions de nation et de religion. Il reconnaît et juge l'homme bon et mauvais , l'utile et l'inutile aussi bien à Londres que dans nos déserts d'Afrique. Il établit toutes les arrières pensées de la diplomatie européenne , et garde une réserve absolue sur la politique de son souverain.

Je ne vous ai pas encore parlé de la hiérarchie militaire établie dans les nouvelles troupes ; elle ne rappelle pas encore nos institutions. L'établissement qui devrait ici répondre à notre école de Saint-Cyr , est un dépôt de Turcs enrôlés (*appelé Nahkilè*) que l'on destine aux emplois de sous-lieutenans d'infanterie. On en compte environ cinq cents. Le premier défaut de cette école est d'être en plein air et bivouaquée. Il importait de caserner cette horde indocile et indisciplinée et de lui donner l'enseignement mutuel pour la langue turque , que la plupart n'écrivent pas. Excepté l'exercice

d'infanterie, ils ne sont pas plus savans que lorsqu'ils croupissaient assis aux portes d'un palais. Leur mauvaise tenue est passée en proverbe. Voilà les hommes destinés à conduire l'armée égyptienne ; aussi la dignité de l'officier est bien loin d'être comprise. La hiérarchie des grades est sans proportion avec la solde. Le respect d'inférieur à supérieur est encore dans son enveloppe servile. Ici le capitaine est serviteur du chef de bataillon, et maître du lieutenant ; on voit tous les jours des officiers allumer la pipe de leur commandant, lui servir le café, à lui et à ses hôtes ; je sais qu'on objecte les usages d'Orient, qui souffrent ainsi les distances dans les rangs et même dans les familles ; j'ai vu le frère servir son aîné à table ; mais c'est précisément dans ces usages inaperçus que la réforme doit porter un œil sévère et apprendre aux hommes à obéir, non par une basse terreur, mais par le respect dû aux lois et à l'ordre hiérarchique.

Un colonel, dont le régiment est à la vérité de quatre mille hommes, a 33,000 francs de traitement ; des rations, des chevaux, l'habillement, les armes, les décorations, etc. ; un capitaine n'en a que 2,000. Ces deux termes ne sont pas en rapport avec les deux grades qu'ils représentent. Il est aisé de voir que ce qui a

décidé à donner ces avantages aux officiers supérieurs, c'est qu'on voulait que l'impulsion fût communiquée à l'armée naissante par les principaux chefs des corps, qui se trouvaient ainsi vivement intéressés à voir se consolider le nouvel ordre de choses, et à le défendre contre les attaques des fanatiques. Les costumes couverts d'or qu'on donne maintenant au corps d'officiers et qui contrastent si fort avec les guenilles du soldat, durent aussi flatter leur amour-propre et leur ambition.

Il résulte de ces combinaisons que le sous-lieutenant, le lieutenant, et on pourrait dire même le capitaine, ne sont considérés que comme des officiers extrêmement subalternes, tandis que l'officier supérieur se croit au niveau de nos officiers généraux. Les jeunes gens de seize à dix-sept ans, sortant capitaines de l'école de Cazer-el-Aïn, sans examen, sans passer par le grade de sous-lieutenant et de lieutenant, n'ont eux-mêmes qu'une idée très imparfaite de leurs attributions et de leurs devoirs, puisque la responsabilité de cent hommes est leur premier échelon. Les deux grades inférieurs ne sont considérés par eux que comme appartenant aux bas officiers; tellement que ceux-ci se le persuadent à eux-mêmes.

Si ces élèves sortaient sous-lieutenans de l'école, n'aurait-on pas eu des moyens puissans de les encourager en récompensant leur travail et leur zèle par une promotion <sup>1</sup>? Cet avancement, encore criant pour nous, ne l'est pas ici, où tout est neuf et à créer; car, que répondre à cette assertion : *il faut des officiers de tous grades improvisés*. Ainsi, un capitaine de seize ans risque de rester dix ans au moins capitaine.

On a prétendu qu'il entraît beaucoup de jactance dans cette libéralité d'avancement; qu'on voulait établir que les officiers du Nizam égyptien devaient être assimilés à des grades très supérieurs des armées d'Europe; qu'un colonel pouvait traiter d'égal à égal avec un maréchal de France, et qu'un capitaine sortant de Cazer-el-Aïn devait attendre qu'un sous-lieutenant de Saint-Cyr eût rapporté des champs de bataille les épauettes de capitaine pour marcher de pair avec lui. C'est très certainement faux; mais tout ce qui tendrait à le faire supposer existe.

Quant aux Arabes, ils peuvent aspirer au grade de lieutenant et de sous-lieutenant. Il y en a beaucoup dans les régimens qui les ont obtenus par leur intelligence et leur bravoure. On

(1) Ce moyen a été adopté en 1827.

n'a pas encore permis qu'ils fussent promus au grade de capitaine, afin qu'ils n'eussent jamais qu'un commandement très subordonné; mais, selon moi, on a tort.

Je pense qu'on ne peut me savoir mauvais gré de signaler les abus et les vices des institutions existantes en Égypte; tant d'autres ont critiqué, calomnié et détruit sans qu'on ait peut-être encore interprété leurs véritables intentions; c'est ainsi que souvent je m'écarte de la ligne que je m'étais tracée de n'établir que les faits pour vous faire apprécier les bienfaits d'une réforme plus complète, du moins comme je la comprends, et j'ose espérer que ces observations seront lues par vous sans impatience.

---

## LETTRE XIV.

---

Administration. — Les Grecs en vue d'Alexandrie. — Invalides. — Attentat commis sur le colonel Rey. — Musique. — Poudrières.

Le Caire, 17 février 1827.

Le pacha envoya aux principaux de l'État l'ordre de se rendre dans les provinces de la Basse-Égypte pour y régler les comptes arriérés de trois ans, et reconnaître l'état d'obération de cette partie de ses états. Mohamed-Bey, ministre de la guerre, se rendit dans le Galioubié; le Deftardar-Bey dans la province de Giseh, Achmet-Pacha et Mahamoud-Bey dans les provinces du Charkié et du Delta. Tel est le défaut des gouvernemens turcs, que le souverain est obligé de se priver de ses premiers lieutenans pour effrayer l'administration suspecte des provinces et vérifier ses comptes. Combien ces mesures sont opposées à tout bon système de civilisation; combien de doutes elles jettent dans l'esprit de ceux qui augurent bien des intentions du souverain de ce beau pays. On oublie donc le peuple; conservera-t-on encore long-temps l'ilo-

tisme des campagnes? Ces efforts généreux d'un souverain de l'islamisme sont-ils faits en faveur des peuples, ou ne sont-ils que des moyens pour mieux les assujétir et les exploiter? Des guerres onéreuses sont un obstacle trop prolongé à des vues philanthropiques; elles tuent les populations déjà insuffisantes pour le territoire, obèrent le trésor, nerf de l'action des gouvernemens. La malveillance n'a-t-elle pas déjà dit : Mohamed-Aly n'a que deux passions, la soif des conquêtes et la soif de l'argent ; ou bien il vise à égaler une puissance européenne en gloire et en industrie n'importe par quels moyens ; il est heureux d'entendre dire : le pacha d'Égypte a porté en même temps ses armes en Europe , en Afrique et en Asie.

Que de jours perdus par les vices de cette administration désordonnée , par la méfiance , d'une part, et de l'autre par la nécessité où les Turcs se trouvent d'abandonner leurs calculs aux écrivains cophites , qui peuvent les tromper lorsque bon leur semble! Aussi les ministres sont-ils obligés de se noyer dans une foule de détails litigieux qui ne devraient pas passer le dernier commis. Ce sont des magistrats uniques , sans lesquels un subalterne ne prendra jamais une décision quelque simple qu'elle soit , puisqu'il

n'existe rien qui puisse appuyer invariablement la détermination à prendre. Il paraît cependant que Mohamed-Aly veut s'occuper des bases d'un système d'administration. M. Zacara lui a présenté des projets. Je sais en outre qu'on travaille à la division départementale de l'Égypte ; quand ce travail intéressant nous sera connu , je m'empresserai de vous le communiquer.

En mars , quarante jeunes Turcs et Arabes choisis partirent pour Paris , afin d'y former un collège égyptien et y étudier les langues , les arts libéraux , les mathématiques , la médecine , etc. Parmi ces jeunes gens se trouvent des premières dignités de l'état , le Muhrdar-Effendi et le Divittar-Effendi.

De quatorze bâtimens de transport , partis le 28 mars d'Alexandrie pour la Morée , dix ont été pris par les Grecs : ils étaient chargés de vivres , habits et munitions pour Ibrahim , qui faisait le siège de Missolonghi. Ces bâtimens étaient européens , ce qui donna lieu à beaucoup de plaintes ; on accusait la marine militaire de ne pas faire son devoir , puisque les Grecs violaient la neutralité des pavillons. On répondit à cela , qu'en raison de cette neutralité , les bâtimens européens ne devaient pas servir de transports et de train d'artillerie aux armées belli-

gérantes, si ce n'est à leurs risques et périls, comme les consuls l'avaient déclaré <sup>1</sup>. Il est raisonnable de penser que lorsque les Grecs sont persuadés qu'ils s'adressent à leurs ennemis ou à leurs biens, ils doivent en user comme le permettent les lois de la guerre. Quant aux pirates qui en agissent ainsi contre des bâtimens en règle et n'ayant point de destination suspecte, ils sont dans le cas de réparation vis-à-vis de la nation insultée; ces pirateries ne sont que trop communes.

L'escadre de Samos, forte de trente voiles, se présenta le 18 mars devant Bayruth, riche entrepôt de la Syrie appartenant au pachalik d'Acre, y fit un débarquement, leva une contribution, et quitta cette ville sans coup férir. Cette même escadre vint ensuite croiser devant Alexandrie, et, le 31 mars, mit à terre près du boghas de Rosette un détachement qui s'empara d'une grande quantité de riz et de marchandises.

Ces insultes, qui ne sont jamais que des coups de main sans combinaison, ne prouvent que la pénurie des flottes grecques, qui, dénuées de tout, se jettent sur les côtes pour piller des vivres. Elles y sont bien encouragées par l'in-

(1) Il ne s'y trouva aucun français.

dolence des Turcs, qui négligent d'entretenir des garnisons sur les points d'observation de la côte, presque abandonnée, comme le fort de Lesbeh à Damiette, et le fort Julien à Rosette. Alexandrie même n'est pas à l'abri d'un coup de main, à cause du mauvais état de ses batteries et du petit nombre des troupes qui en forment la garnison; son artillerie formidable et nombreuse est masquée par des déblais de canaux, qui donnent des plongées dans toute l'enceinte; elle est en outre si mal entretenue, qu'on ne peut pas en attendre un bien bon service.

Voici une décision qui prouve les bonnes intentions du vice-roi, et découvre son esprit créateur : Les hommes blessés et estropiés revenant de l'Edjaz et de la Morée, devenaient un spectacle de pitié : ils ont trouvé ici les secours que la patrie réserve aux braves. Un conseil de visite, composé d'après nos ordonnances, a été chargé de proposer et de classer ces soldats, pour être admis, selon les cas prévus, aux pensions, aux invalides ou aux réformes. Il est à regretter seulement que par le défaut d'administration, ces malheureux languissent long-temps sous de mauvaises tentes avant d'avoir subi définitivement les visites de

passer par les écritures des bureaux militaires. C'est ainsi que la plupart des institutions qui décorent la belle Égypte manquent d'un appui vigoureux et actif qui puisse les soutenir et les accréditer. Un établissement est fondé ; en voilà toutes les bases non-seulement calquées sur l'expérience européenne, mais encore discutées et adaptées aux localités ; des Européens sont même chargés de diriger, de former les hommes qu'on y destine ; mais ils ne tardent pas à éprouver la résistance naturelle à un ordre de choses que les Européens et le prince semblent seuls vouloir ; résistance d'autant plus difficile à vaincre, que nous paraissions toujours avoir, dans la plupart des collaborateurs qu'on nous donne, gens appelés dans le pays *nazirs*, des hommes très dévoués, mais dont la seule étude est la feinte et l'esprit de coterie.

Ce fut le 26 avril, à 7 heures du soir, qu'un attentat fut commis sur la personne du colonel Rey. Un Piémontais, M. M..., se voyant sur le point d'être arrêté par son consul, s'était réfugié dans une maison française, s'y croyant hors d'une atteinte judiciaire. Il y fit appeler le colonel Rey, dont il voulait sans doute implorer le crédit pour se tirer d'embarras. Bientôt un nombreux attroupement, composé d'hommes

de toutes les nations, se forma dans la rue, et prit le caractère d'une émeute. La violence venait d'être employée par les janissaires du consulat sarde pour entraîner le sieur M... qui criait (à l'instigation de quelques personnes) qu'il se déclarait Musulman, et qu'il n'était plus sous la juridiction du consulat. Ce fut dans ce moment que le colonel fut frappé entre les deux épaules d'un coup de stilet. Heureusement l'instrument, étant fort large, n'entra pas profondément. On ne put point découvrir l'auteur de cet attentat. M. M... s'étant effectivement fait Musulman, fut restitué quelques jours après au gouvernement Turc; et est aujourd'hui un des sous-directeurs de l'arsenal.

Le 9 mai, une musique composée d'artistes français, espagnols et allemands arriva au camp. On lui destina l'instruction de douze musiques complètes pour les douze régimens d'infanterie. A son arrivée, on la pria d'exécuter devant la cour des morceaux d'harmonie des meilleurs maîtres; mais elle eut beau faire, il n'y eut pas un Musulman qui la trouvât supportable. Ils se regardaient entre eux, et n'entendaient que des sons confus qu'ils ne comprenaient pas, tandis qu'ils portaient aux nues leur musique triste et lugubre, dénuée de tout art. Ce

ne fut pas la faute des artistes, qui nous firent le plus grand plaisir ; mais tel est le préjugé de l'habitude, que les meilleures innovations ont besoin d'être long-temps sous nos yeux pour que nous finissions par convenir de leur supériorité, et enfin par les adopter.

Le 15 mai, on ordonna de grandes manœuvres, qui furent ajournées à cause de l'absence du vice-roi. Il était allé visiter le nouveau canal de Tanta, dans le Delta. Ce canal, exécuté par M. Coste, est parallèle à la branche du Nil passant à Rosette. Étant éclusé à sa chute, il contient les eaux à une certaine élévation, même après la retraite de l'inondation du Nil, et peut fournir des irrigations, dans les plus basses eaux, à une partie de cette riche province.

Au mois de juin, l'explosion d'une partie de la poudrière de Rôda, vis-à-vis le vieux Caire, ayant causé de grands dommages, le pacha ouvrit les yeux sur la situation des poudres placées dans un souterrain du Mokkatam, à la porte de la citadelle du Caire. Dans ce seul local se trouvent réunis 40,000 quintaux, quantité plus que suffisante pour exposer la capitale à être réduite en poussière. Ces mêmes poudres étaient, il y a deux ans, dans la citadelle même, et faillirent faire explosion, lorsque le petit magasin

voisin sauta en l'air et renversant de maisons. Ces considérations firent nommer une commission, pour reconnaître des emplacements propres à établir des dépôts de poudre et proposer des projets.

Commission : Osman-Bey, major-général.

Achmet-Effendi,

Rey,

J. Planat,

Coste,

Emin Eff. , ingénieur turc.

On jeta les yeux d'abord sur un local au sud du Caire ; il fut jugé non-seulement convenable à ce but, mais encore on convint de considérer le projet sous le point de vue d'un établissement militaire, d'une forteresse.

Qu'il me soit permis de le dire, il n'y avait absolument que le local pris isolément qui fût convenable à cette entreprise. La première place de guerre à construire en Égypte n'était pas au sud du Caire, mais bien entre la côte et la capitale, pour la couvrir et s'assurer de la navigation du Nil, comme l'avaient projeté les ingénieurs de l'armée française en Égypte, au sommet de l'angle du Delta.

Je reçus le lendemain l'ordre d'aller m'établir à Attar-El-Nebi, avec trois officiers d'état-major,

choisis parmi mes meilleurs élèves, et de lever les plans, ainsi que la topographie et les nivellemens des approches. Le travail fut terminé en douze jours, mais on n'y pensait probablement plus, et les choses en restèrent là.

Dans le courant de juillet, le 9<sup>m</sup> régiment d'infanterie, fort de 4,000 hommes, commandé par Mahamoud-Bey, reçut l'ordre de partir pour l'Edjaz et d'y relever le 2<sup>m</sup> régiment. Le départ s'effectua par Suez où des transports devaient prendre ces troupes et les débarquer à Djedda.

---

**LETTRE XV.**

---

**Massacre des Janissaires.**

Au Caire, le 22 février 1827.

LE 14 juillet on reçut les détails du massacre des janissaires à Constantinople. Cet événement intéressait plus le corps des osmanlis en particulier que la politique égyptienne. Il y a peu de janissaires en Égypte ; ceux qui s'y trouvent et leur aga ne sont pas distingués de la masse. Le gouvernement mâle de Mohamed-Aly n'aurait jamais souffert ni leurs pratiques de corporation, ni l'ombre d'une usurpation de pouvoir ; aussi, pour toute justice à leur égard, on se contenta de leur dire de quitter leurs noms et marques distinctives, et de continuer à jouir de leurs droits comme par le passé. Quant aux osmanlis de tout l'empire, ils durent voir, à ces mesures, que le gouvernement dérogeait ouvertement aux principes établis, avec des dehors spécieux et des interprétations nouvellement fabriquées, et que pour eux ils n'avaient rien de mieux à faire que de se taire, et

d'adopter ou de feindre d'adopter les doctrines de la régénération. Ce dut être un article de foi d'établir que ce nouvel ordre de choses était le salut de la patrie. A Constantinople, on pouvait raisonner avec plus de conviction : c'est le rendez-vous des hommes habiles et éclairés, le centre des affaires ; et d'ailleurs l'exemple du sultan, pontife suprême, étant une garantie imposante, dut suffire pour donner aux esprits un mouvement favorable à une révolution. Voici les détails de cet événement mémorable dans les annales des ottomans.

Les janissaires, qui avaient relevé sur les ruines du trône de Sélim III leur ancien pouvoir, commençaient à s'étonner de le voir crouler encore sous le sceptre de Mahamoud. Le partage n'était plus égal ; les idées du sultan donnaient une influence grave à l'autorité absolue. Il fallait prendre un parti décisif, et prévenir le coup qui allait être porté à ce corps déjà ébranlé et bien déchu de son ancienne valeur. Mahamoud venait d'ordonner la levée des milices destinées à former un corps régulier. Cette question d'innovation, déjà vidée par des guerres civiles sous Sélim III, fut un prétexte assez fort pour porter les janissaires à lever l'étendard de la révolte. De son côté, le sultan

n'attendait que le moment de se déclarer ouvertement contre eux, non-seulement dans la capitale, mais dans toutes les parties de son empire où cette caste turbulente voulait faire reconnaître sa domination.

Les janissaires convinrent donc de massacrer une partie des chefs du gouvernement, d'organiser l'anarchie, et de se livrer ensuite sans obstacle au pillage et à toute espèce d'atrocités; parti extrême de vengeance, plutôt qu'une revendication de leurs droits. Le 15 juin à trois heures du matin, plusieurs hordes de ces mutins se jetèrent dans les palais des grands. Ceux du visir, de l'aga-pacha, du janissaire-aga, de Néghib-Effendi, etc., furent pillés, et les harems outragés. Dès la pointe du jour, ils firent sortir les marmites sacrées, symbole de ralliement, et aussitôt 20,000 janissaires furent réunis sur la place d'Etmeïdan, où se trouvent leurs casernes.

Le grand-seigneur, informé du complot, combina de sang-froid son plan, et l'exécuta à l'instant même.

L'étendard du prophète est déployé dans la deuxième cour du sérail, et les vrais croyans sont appelés par des hérauts à venir le défendre. Le souverain n'avait pour soutien que le peu-

ple ; mais en Turquie le peuple est bientôt une armée, et il répondit à la confiance du souverain. L'artillerie, restée fidèle, traîna ses canons jusqu'au sérail <sup>1</sup>.

Le grand-visir, à la tête de cette redoutable masse, marche aux rebelles et fait cerner l'Etmeïdan. Il demande les chefs rebelles ; on les refuse. Le canon enfonce alors les portes des casernes, où le feu s'étant manifesté enveloppa les assiégés de toutes parts. La mitraille écrase cette multitude, dont les flots incertains se cherchaient des issues. Trois mille janissaires, refoulés dans l'embrasement, y sont brûlés ou étouffés par la fumée. La place reste jonchée de cadavres, et les fuyards, presque tous atteints, sont étranglés dans les rues. Ainsi fut anéantie en peu d'heures cette terrible milice qui depuis tant d'années partageait l'autorité impériale, souvent l'exerçait seule, et qui, sans utilité et sans but, paralysait tous les ressorts politiques de l'État. Des ordres furent donnés dans toutes les provinces pour sévir de la même manière contre tout le corps des janissaires dont l'abolition fut déclarée. L'organisation militaire des

(1) Quelques personnes prétendent que le sultan ne sortit point du sérail.

corps réguliers suivit de près cette sanglante journée, et n'éprouva aucun obstacle. Mais comme l'Égypte resta absolument étrangère à cette révolution, je ne m'y arrêterai pas davantage.

---

**LETTRE XVI.**

---

Insurrection de quelques villages.

Au Caire, le 28 février 1827.

Le 29 juillet 1826, on apprit que les habitans d'un village du Charkié, dans les environs de Belbeïs, s'étaient soulevés, et que le kaïmakan avait été assassiné. Le 1<sup>er</sup> bataillon du 10<sup>me</sup> régiment s'y porta aussitôt avec trois pièces de canon et deux obusiers. Achmet-Bey, colonel, chargé de la conduite de ce détachement, avait l'ordre de passer les rebelles au fil de l'épée, et d'épargner seulement les enfans. A mi-chemin, vers les neuf heures du soir, on tira une vingtaine de coups de fusils sur la troupe. On envoya dans l'obscurité reconnaître les agresseurs, et l'on apprit que c'étaient de simples paysans qui gardaient leurs champs, et qui avaient pris l'avant-garde de Achmet-Bey pour des Bédouins. Comme le village voisin était tranquille, et qu'il n'était pas désigné d'ailleurs comme rebelle, on fut convaincu de l'erreur de ces paysans, et on passa outre. Le 30, après une marche forcée,

on arriva devant la village insurgé. L'artillerie brûla quelques gargousses pour intimider les habitans des alentours. On reconnut ensuite que la cavalerie des cachefs voisins cernait déjà le bourg à une certaine distance; elle déclara que n'étant pas arrivée à temps, une partie de la population avait déjà pris la fuite, mais que les principaux révoltés se trouvaient bloqués. On investit en règle, et les premières maisons tombèrent sans résistance au pouvoir de l'infanterie. Ce village est divisé en deux castes: l'une de fellahs Égyptiens, l'autre descendant des Bédouins du Charkié. Ces derniers se croyaient par leur origine des patriciens; ils s'autorisaient de là à traiter les fellahs d'esclaves, et refusaient de payer les contributions de l'État. Le kaimakan, toujours obligé de sévir contre eux, les avait enfin menacés d'exécution rigide pour les forcer à payer les taxes du miri. Douze des principaux soulevèrent leurs compatriotes, et le kaimakan, ayant été saisi par eux, fut étranglé.

Les troupes ayant occupé toutes les issues des rues, on procéda à l'instruction de l'affaire sans quitter le havresac. Les cachefs présens, le bey et les cheiks formèrent le conseil. Les faits ayant été établis comme ils sont exposés ci-

dessus, on chercha les coupables. Cinq furent arrêtés à l'instant, et empalés; quatre autres subirent le même sort dans un village voisin, et trois s'échappèrent; le reste fut amnistié après qu'on se fut assuré que cette affaire n'avait point de ramifications dans la province, et les troupes rentrèrent au camp. — Cette justice nous paraît bien terrible, bien soumise à l'arbitraire; mais il faut considérer le caractère de révolte que présentaient les délits. Il faut de prompts exemples aux Bédouins toujours prêts à envahir quelques droits. Achmet-Bey avait ses pouvoirs pour agir militairement, c'est-à-dire comme il nous arrive dans une place prise de vive force; il aurait pu ordonner un massacre <sup>1</sup>.

(1) C'est ce même Achmet-Bey qui, ayant remis les places de Morée au général Maison, s'est réfugié en France, où il attend son rappel.

---

**LETTRE XVII.**

---

Mort de Toussoun-Bey. — Démission du général Boyer.

Au Caire, le 28 février 1827.

TOUSSOUN-BEY, neveu du vice-roi, mourut le 6 juillet 1826 ; c'était un homme affable, sans passions, et par conséquent aimé de tout le monde ; il n'avait point encore participé aux grands emplois, à cause de sa santé faible. MM. Clot et Martini, médecins européens, l'ont assisté jusqu'à ses derniers momens. Comme ils avaient prescrit une diète sévère au malade, le farouche destardar-bey, gendre du pacha, s'écria : « Comment ces gens-là se justifieront-ils d'avoir laissé mourir de faim un rejeton du sang de Mohamed-Aly?... »

Quelque temps avant sa mort, Toussoun avait envoyé à son oncle des échantillons d'un charbon fossile, découvert par lui dans une province du Charkié ; on a dû en faire l'analyse ce serait une source de richesses pour ce pays.

Plusieurs officiers arrivés de France il y a deux mois avec des engagements pour l'instruction,

n'étant point encore classés , et par conséquent touchant des émolumens sans rendre aucun service , le général Boyer fit un projet qu'il soumit au ministre de la guerre. Ce projet avait pour but leur destination. Il proposait de ne rien changer aux emplois d'instructeur des bataillons<sup>1</sup>, mais d'attacher à chaque régiment un instructeur en chef , pris dans les officiers nouvellement arrivés. Il est vrai que plusieurs étaient officiers supérieurs , et avaient de très beaux traitemens ; mais ce plan avait cela de choquant , que les instructeurs originaires attachés aux bataillons , ayant formé et instruit ces troupes , verraient avec peine , et peut-être ne le souffriraient pas , qu'un nouveau venu leur donnât des ordres ou des conseils , sans avoir pris part à leurs pénibles travaux.

Le général avait raison de chercher à employer utilement ces officiers ; mais c'était la grande difficulté , puisqu'il n'y avait point d'emploi vacant ; et comme les Turcs semblaient mettre beaucoup de soin à ce que chaque employé ne fût point heurté dans ses attributions et y attachât un certain amour-propre , il arriva qu'on ne décida rien. Le gouvernement qui a fait tant d'écoles coûteuses et pénibles , était devenu

(1) Il y a un instructeur européen par chaque bataillon.

défiant, lent dans ses décisions, et laissait souvent tomber dans l'oubli des affaires importantes à force de les ajourner. Maintenant on se demande pourquoi il a fait engager ces officiers en France, à si grands frais, pour les laisser dans l'inaction <sup>1</sup>?

Les choses n'en étant pas plus avancées, le général se rendit à Gallioub, auprès du ministre de la guerre, pour en obtenir une décision; mais celui-ci étant fatigué et dégoûté des affaires des Européens, le renvoya au major-général, qui ne lui donna aucune solution. Alors il dut recourir au pacha, en déclarant que s'il n'obtenait pas de réponse, il donnerait sa démission, et il partit pour le Caire.

Le lendemain, le ministre arriva au camp; il fut surpris de ne pas y trouver le général Boyer, et fit appeler le colonel Gaudin auquel il s'en plaignit. Il parla en public du général, mais sans rien proférer qui pût le blesser; le seul propos qui parut singulier, fut de demander son âge: quelqu'un bien instruit lui répondit; alors Mohamed-Bey, dans une hilarité complète, s'écria: « Je suis le plus vieux, et je me réjouis

(1) On a donné pour motif de cette démarche que lors de l'arrivée du général en Égypte, le bruit courait que les instructeurs italiens quitteraient le service, ce qui n'a pas eu lieu.

de l'avoir dépassé l'autre jour à la course à pied ; j'ai toujours mené une vie active , c'est pour cela qu'il me reste de la force et de l'énergie. Si je n'avais que trente ans, ajouta-t-il, en portant la main sur la garde de son sabre, mon expérience et dix régimens de nos Arabes, je crois que je ferais bien des choses. Mais encore une année, et on me portera en terre ; je calcule cela d'après le déclin journalier de ma santé<sup>1</sup>. »

Cette sortie brusque et inattendue fit impression, et chacun cherchait à interpréter la pensée du ministre, lorsqu'il se tourna vers Osman-Bey et lui parla bas. Celui-ci partit aussitôt pour le Caire et Mohamed-Bey s'y rendit le lendemain.

Il paraît que des conférences eurent lieu au conseil d'État pour discuter les attributions du général Boyer en Égypte. Ces explications étaient très nécessaires, puisqu'on ne paraissait disposé à rien exécuter de ses projets pour l'amélioration du sort de l'armée et de l'administration, tant les chefs du gouvernement avaient peu de confiance dans les innovations. Le 20, les affaires étaient encore plus sérieuses ; l'intrigue, la pas-

(1) Déjà frappé de cette idée, il venait de terminer un mausolée orné de fontaines et entouré de plantations où devaient reposer ses restes. Il mourut en effet en 1827.

sion, le hasard, avaient compliqué les faits à un point tel, qu'on n'y vit plus qu'un scandale ridicule, dont le peuple turc et les Francs s'amuserent. Une circonstance frivole acheva de brouiller les partis, car il y avait effectivement des partis, et le gouvernement pensa à les séparer avec des formes.

Un officier supérieur, M.\*\*\*, un de ceux arrivés récemment, et déjà mal avec le général, s'amusa à tirer des moineaux dans le jardin public du quartier français, sur lequel donnaient les fenêtres du consul de France. On l'avertit d'une défense de M. le consul de tirer dans ce jardin. Une dispute s'éleva entre le chasseur et M. le chancelier. Plainte est portée au général Boyer. M.\*\*\* est mis aux arrêts chez lui. Protestation contre les arrêts par M.\*\*\*, refusant de reconnaître l'autorité du général, comme n'ayant encore reçu aucun ordre de service. Sans doute l'importance attachée à un fait aussi puéride devait faire naître des personnalités, et l'accusation changea d'objet. Il est cité à une espèce de conseil de guerre, qui était incompetent pour juger un Français; car aurait-on pu proposer d'appliquer la loi turque? c'eût été mettre sa tête à la merci d'un chef de conseil. On ne pouvait non plus recourir aux nouveaux réglemens adop-

tés pour l'armée égyptienne, M.\*\*\* n'y était pas incorporé ; et quant aux lois françaises , les consuls seuls ont le droit de les appliquer dans certaines occasions. Trois cas seulement , prévus par les capitulations , livrent un Français à la juridiction turque , sans que le consul puisse y intervenir ; savoir : le meurtre , le crime de fausse monnaie , et le commerce avec une femme turque ; mais il ne s'agissait que d'un moineau.

Ce conseil était composé de Mohamed-Bey, président, Osman-Bey, le général Boyer, le colonel Gaudin , le colonel Rey, M. de Paron, etc. Il s'engagea une discussion très vive , lors de la comparution de l'accusé , d'abord sur la compétence , et ensuite sur la question de droit et de fait. Après bien des contestations , on finit par ne rien arrêter , comme on pouvait s'y attendre , et l'affaire en resta là.

On semblait déjà pressentir la démission nécessaire du général ; c'est ce qui engagea le vice-roi à demander au colonel Gaudin si , en cas de circonstances imprévues , le ministre de la guerre, Osman-Bey, et lui Gaudin suffiraient à la direction des camps d'instruction. La réponse fut affirmative , et le pacha ordonna de grandes manœuvres pour le 25. Le général , qui travaillait au Caire à un ultimatum , ne fut point prévenu ;

ce fut le colonel Gaudin qui composa et dirigea les mouvemens. On ne pense pas que le souverain ait eu l'intention de s'assurer par là de la précision d'une manœuvre d'infanterie sans général, mais on ne manqua pas d'en tirer la conséquence dans le moment. Toutes ces taquineries formaient des griefs assez forts : ceux-là et mille autres que je retrouverais si je voulais sur mes tablettes, provoquèrent enfin un éclat.

Osman-Bey se trouva, le 28, cité au divan du pacha. Depuis quinze jours cette passion de plaider et de juger était devenue générale ; mais tout se passait en discussions vagues ; personne n'attaquait le fonds des choses, et on voulait qu'elles vinssent d'elles-mêmes se présenter.

L'ultimatum du général Boyer fut enfin remis au divan et traduit sur-le-champ par Achmet-Effendi, directeur du lycée. Il établissait les prérogatives de ses fonctions en Égypte, tant par rapport aux Européens que par rapport aux troupes égyptiennes. Ces conditions ou l'une d'elles n'étant pas acceptées par le vice-roi, le général annonçait qu'il cesserait ses services, qu'il serait suivi de son état-major, et probablement des officiers nouvellement arrivés.

Le 3 août on apprit que le général Boyer avait donné sa démission et se disposait à partir. Ce-

pendant le pacha le reçut à sa maison de campagne d'Attar-el-Nébi, et l'engagea à dîner avec lui, ce que le général refusa, observant qu'il avait déjeuné. On dit que l'altesse égyptienne s'en plaignit, et répondit froidement : « Ce que je mange, général, vous pouvez le manger », ayant pris le refus du général pour quelque chose ressemblant à de la défiance ; le général Boyer prit place alors. Le pacha lui fit des offres de services très distinguées, lui dit que ses douaniers avaient ordre de laisser passer, sans visite, tout ce qu'il portait avec lui, et lui souhaita un bon voyage<sup>1</sup>.

(1) Le général Boyer a fait un séjour d'un an et huit mois en Égypte.

---

**LETTRE XVIII.**

---

Les Grecs. — Lord Cochrane,

Au Caire, le 1<sup>er</sup> mars 1827.

Ce fut vers cette époque que le bruit de la coopération de lord Cochrane dans les affaires de la Grèce prit de la consistance. On annonçait sa flotille prête à entrer dans la Méditerranée, et, d'après les nouvelles répandues par les Grecs réfugiés en Égypte et par le consulat anglais, on pensait qu'il s'agissait d'une véritable flotte. Ces nouvelles relevaient le courage des Grecs, et les Turcs pensaient sérieusement à augmenter leur marine et à protéger, avec des forces plus considérables, le passage des convois qui partaient d'Alexandrie pour la Morée. Tel fut l'effet malheureux de cette démonstration exagérée, qu'elle enfla l'orgueil des Grecs, leur donna trop de confiance dans leur force, et d'un autre côté poussa les Turcs à perfectionner l'instruction de leurs marins et à doubler leurs flottes<sup>1</sup>.

(1) Ainsi que je vous l'ai annoncé dans mes premières lettres, je n'écris point pour les partis; je raconte les faits tels que je les ai vus ou entendus raconter, n'ayant d'autre but que d'être vrai.

Les pirateries étaient à leur comble ; des bâtimens grecs de l'Archipel , petits et grands, détachés des flottes d'Hydra et de Napoli ; des mystics armés, allant à la rame par le calme, sillonnaient cette mer dans tous les sens, arrêtant les bâtimens de commerce, les visitant et les pillant. Ils portaient ensuite leurs prises dans des repaires à eux connus, dans des rochers dont les approches difficiles les fortifiaient et leur assuraient l'impunité. La marine de guerre européenne avertissait les ambassadeurs de ces délits, que le gouvernement grec désavouait toujours, alléguant que les visites de ses corsaires n'avaient pour but que la saisie des munitions de guerre, armes et projectiles destinés au vice-roi d'Égypte ou à la Porte. Les mesures qui furent prises long-temps après n'arrêtèrent pas les pirates dont les îles étaient infectées par un long abus. Les principaux points sur lesquels croisaient ces écumeurs de mer étaient les passages des îles de Cérigo, la pointe occidentale de Candie, les parages de Rhodes, les côtes de Syrie, Carabousa, enfin sur toutes les routes les plus connues de la navigation. Plus tard on put reprocher au gouvernement des Hellènes, sinon de favoriser ouvertement ces insultes aux pavillons européens, du moins de ne pas faire assez pour

les réprimer, puisqu'un tribunal de prises était établi à Égine et un autre à Napoli de Romanie; que là, les prises qui n'avaient pu être soustraites aux yeux du gouvernement étaient jugées et toujours jugées *bonnes prises*, comme il résulte des procès-verbaux de ces commissions, déposés dans toutes les chancelleries des consulats européens. On voyait compris dans ces condamnations, des draps, des objets de manufactures, des vins, des comestibles, des groupes d'or et d'argent adressés de négociant à négociant. Les lettres étaient ouvertes, lues, et quelquefois recachetées, scellées d'un timbre portant pour effigie un bonnet de liberté, et renvoyées ainsi à leur destination. Cette manière de procéder était encore la plus honnête; on était heureux de tomber entre des mains aussi délicates. Mais que dire des bâtimens qui ont été coulés bas avec l'équipage enchaîné; de ceux trouvés en mer sans voiles et pillés?... A Dieu ne plaise que je veuille attaquer ici le caractère des Grecs qui donnent l'élan à la noble révolution qui s'opère, et qui sont si mal secondés dans un dévouement si louable! Il faut le dire, la cause des Grecs, si populaire en Europe, en Grèce même n'est pas aussi bien comprise. Il y a bien cette haine prononcée de Grec à

Turc, une soif de vengeance ; mais cette nation encore barbare , égarée souvent par le désespoir, en se dégageant de la domination turque , n'entend plus se soumettre à aucun frein. Elle rejette des conditions qui seraient capables de réprimer ses passions , de gêner ses mœurs, ses penchans. En considérant quel trouble peut jeter dans les esprits une crise révolutionnaire ; en faisant la part de quelques sentimens généreux et de plusieurs actions héroïques, en masse on ne voit, et c'est l'histoire de tous les temps, qu'ingratitude , ruse et faiblesse. J'attends toujours des faits qui justifient le tendre intérêt de l'Europe ; car nos philhellènes , que l'enthousiasme de la liberté fit voler à leur secours, ne furent pas traités en amis. Outragés de mille manières, compromis au feu , ayant épuisé toutes leurs ressources , plusieurs échappèrent , mais après mille dangers, et vinrent demander à coopérer à la restauration de l'Égypte<sup>1</sup>.

Ont-ils eu beaucoup plus d'égards pour des noms tels que Fabvier, Regnault de Saint-Jeand'Angély ? Organisés, conduits par des hommes braves et instruits, ils devaient alors connaître le sentiment de leurs forces, et savoir se défen-

(1) Je cite ceux que je connais: MM. Daumergue, Chatis, Caisson, Bussa, Sevin, Daragon, Gubernatis.

dre en rase campagne. Cependant le cavalier turc, sur le champ de bataille, regarde encore le Grec en esclave; et la marine nouvelle n'a rien gagné, puisque deux petits bâtimens du sultan virent *la Hellas* refuser l'abordage sous les yeux du camp égyptien. Les comités philhellènes ne reçoivent pas cette garantie qu'ils attendent en échange des dons de toute l'Europe. On a vu les habillemens neufs envoyés en Grèce, pendus aux échopes des bazars dans tout l'archipel. Quant aux dilapidations de fonds, je n'y crois pas, mais c'est une opinion assez générale en Orient qu'elles ont existé. Je vous le répète, ces reproches d'une conduite née sans doute des vices de l'esclavage ne vont point flétrir les lauriers de Missolonghi, ni ceux des intrépides marins Canaris et Miaulis. Ces exemples d'un héroïsme désintéressé sont malheureusement des faits particuliers qui ne servent qu'à montrer ce qu'on pourrait faire et ce qu'on ne fait pas. Nos poètes, chantant toujours les Grecs de Périclès ou de Lycurgue, n'ont pas peu contribué à égarer des têtes bien moins préparées à une lutte nationale que celles des Lombards et des Milanais, dont on ne s'occupe pas. Mais nous pouvons nous tromper, et nous le désirons.

Les familles grecques qui , par suite des événemens de la guerre , se sont vues forcées à fuir leur patrie , sont en partie réfugiées en Égypte. Celles qui ont conservé de la fortune, y exercent leur commerce et leur industrie comme dans leur propre pays, et peut-être avec plus de garantie. Plusieurs négocians grecs sont des favoris intimes de la cour égyptienne, comme Touziza et autres. Beaucoup des plus malheureux ont des emplois de drogmans, d'infirmiers dans les hôpitaux, et reçoivent une solde de 500 à 1,800 fr. par an , selon leur utilité ou leur condition. Ils sont en général sous la protection des consulats anglais et russe. Souvent cette classe de réfugiés est accusée de répandre dans le public des nouvelles fausses ou exagérées sur la guerre, et de tenir le gouvernement grec au fait de tout ce qui se passe en Égypte. Les Turcs regardent ces clabauderies avec indifférence; ils laissent dire tout ce qu'on veut, et se mettent au-dessus de ces petits moyens; de sorte qu'on ne sait trop comment appeler cette apathie : c'est un mélange de dédain et d'imprudence. Il en est de même de toutes les classes d'Européens qui habitent l'Égypte. Chacun y jouit d'une liberté individuelle dont nous n'avons aucune idée en Europe. On voyage sans passeport dans tout l'intérieur; per-

sonne ne vous inquiète. La chasse est permise toute l'année à quiconque porte un fusil ; et comme toute licence s'exagère , nous avons souvent foulé les moissons sous nos pas. Enfin , il faut le dire , la tolérance nous permettait de nous rendre justice nous-mêmes , et il n'est pas un Européen de bonne foi qui ne convienne avoir usé de cette prérogative sur les pauvres Arabes , au moins une fois en passant. Les Turcs ont établi cette police correctionnelle , et c'est ainsi que finit tout procès peu sérieux avec un fellah. Il est à croire que ces moyens arbitraires et indignes cesseront d'eux-mêmes à l'approche de la moindre législation en faveur du peuple.

---

**LETTRE XIX.**

---

Esprit des troupes égyptiennes. — Résistances religieuses.

Dgiaad-Abad, le 4 mars 1827.

L'ARMÉE en Égypte, sous les auspices d'Osman-Bey, gagnait chaque jour quelque chose de nos institutions; même ce qui se faisait avec dégoût laissait toujours quelque trace. Les réglemens de campagne étaient traduits pièce à pièce, et envoyés à l'imprimerie turque. Pour ne pas perdre de temps, les articles les plus nécessaires étaient distribués aussitôt aux officiers, qui, sous les yeux du chef, montraient toujours beaucoup de bonne volonté, et partout ailleurs beaucoup d'indolence. Aussi était-il bien démontré que la classe d'officiers était, dans l'armée égyptienne, le corps le plus faible et le plus difficile à former. On ne peut guère s'expliquer à fond sur cette question en parlant à un Turc, mais les raisons en sont palpables, et les voici : il a paru impolitique au vice-roi, en formant des troupes composées de nationaux (c'est-à-dire

des Arabes fellahs, vrais et naturels propriétaires du Nil), de leur donner pour officiers des hommes choisis parmi eux, même dans des grades subalternes. On craignait de voir cette troupe, organisée et commandée par ses chefs naturels, apprendre un jour aux Turcs à obéir, et lever l'étendard de l'indépendance. Or, pour composer les cadres d'officiers d'une armée de 50,000 hommes, il a fallu choisir 3,000 officiers turcs, en comptant les armes spéciales, dans un mélange d'hommes très mal disposés et très peu propres à donner l'exemple de la discipline militaire, fort ignorans d'ailleurs, et, sous ce point de vue, les égaux des Arabes fellahs.

Le choix des meilleurs ayant épuisé tout ce que les grands avaient de plus cher, comme mameluks, porte-pipes, cafetiers, écrivains, caissiers, etc., on a pris tout ce qui s'est trouvé sous la main, arnautes, topgi, et tous ces fiers misérables, distingués par un arsenal de pistolets et de poignards portés à la ceinture, et qu'ils ne déposèrent qu'en grondant. Il fallait qu'un homme de quarante ans, nourri dès ses jeunes ans dans la paresse, le brigandage et l'éloignement des mœurs, devînt spontanément actif et discipliné; il fallait qu'il apprît à lire, qu'il interprêtât la théorie de son nouveau mé-

tier, en le maudissant au fond du cœur ; qu'il apprît devant le soldat, son subalterne, le maniement du fusil, la voix et les termes du commandement ; qu'il réglât son pas grave et lent sur la mesure accélérée du tambour, et qu'il se privât de sa pipe cinq heures par jour. D'après cela, on aura une idée des difficultés qui existaient et existeront encore long-temps dans la formation d'un corps d'officiers. Les Turcs conviennent eux-mêmes qu'habitué à commander avec arrogance, ils ne pourront jamais établir de hiérarchie militaire complète. En revanche, les soldats sont peut-être les meilleurs du monde et les plus susceptibles de marcher aux grandes entreprises, s'ils étaient bien conduits. Robustes, sobres, dormant sur la terre, marchant chaussés ou non, agiles, infatigables dans les travaux, habitués à obéir, d'une bravoure reconnue ; car, quoique ces troupes fussent assez mal commandées, elles se montrèrent partout victorieuses.

Les nègres, incorporés dans l'infanterie pêle-mêle avec les Arabes, sont moins adroits au maniement des armes, mais plus intrépides et plus fidèles ; on les préfère aux Arabes dans les gardes importantes, les convois, etc. ; et de plus, l'éloignement de leur pays fait qu'ils ne désertent

pas. Ils ont toutes les idées d'indépendance des sauvages, et mettent un certain point d'honneur à mépriser les souffrances et la mort, ce qui leur donne un grand avantage sur les Égyptiens. Les maladies provenant du changement de climat et d'alimens, et souvent l'hypocondrie, les moissonnent d'une manière effrayante; c'est ce qui fera renoncer à faire venir des nègres pour le service militaire. En colonie, ils réussissent bien.; celle d'Ibrabim-Pacha, à Héliopolis, est dans un état prospère.

Un ordre du jour, du 29 août 1826, fixa les attributions du colonel Gaudin dans l'instruction militaire, et les devoirs des instructeurs des bataillons. Il en résulta que ceux-ci devinrent responsables de l'instruction particulière du corps qui leur était confié, et que le colonel eut la surveillance sur l'ensemble, et la direction de l'instruction d'après les bases de la théorie de 1791 : service intérieur, service de campagne et de place.

Cet ordre portait aussi des mesures de police pour tous les employés du camp ayant des femmes, et demeurant dans les villages. Ils devaient donner le nom de leur femme ou concubine, indiquer le pays, l'âge, la religion, etc.

Cet ordre du jour a été soumis à tous les commentaires possibles, et a donné lieu, pendant plus de six mois, à de fréquentes discussions sur les droits et devoirs de chacun, interprétés diversement. D'une part, le colonel ne paraissait pas avoir été assez formellement autorisé à diriger les instructeurs dans les classes successives de l'enseignement de l'infanterie; et, d'autre part, les instructeurs se trouvant responsables de l'instruction de leurs corps respectifs, paraissaient être en droit de faire tout ce que bon leur semblerait pour arriver à ce but. Ainsi, pour faire manœuvrer les troupes en ligne, on ne pouvait pas espérer beaucoup d'ensemble; et chacun agissant à sa tête, c'eût été un grand hasard que vingt bataillons se fussent toujours trouvés à un degré d'instruction semblable: l'arme de l'infanterie devait, en quelque sorte, pécher dans l'ensemble, et non dans le détail des bataillons. Cette interprétation était donc tout-à-fait défavorable au colonel Gaudin, et convenait aux instructeurs, qui se voyaient à peu près sans contrôle dans leurs fonctions. On a bien dit et assuré que l'esprit de cette rédaction équivoque appartenait à un ennemi ou concurrent du colonel; cependant, on sait à n'en point douter que l'intention du

major-général était que le colonel eût la haute main sur l'instruction de l'infanterie. Il dit un jour à ce sujet : « Avant de signer l'ordre du jour du 29 août, je l'ai lu au colonel Gaudin pour lui demander son avis ; il n'y trouva aucune observation à faire. »

Mohamed-Aly partit le 9 septembre pour Alexandrie, afin de préparer un convoi pour la Morée. Osman-Bey, qui lui est devenu indispensable, ne le quittait plus, et participait à toutes les grandes affaires de l'État ; de sorte que l'établissement de Dgiaad-Abad, qu'on veut regarder comme le centre de la restauration militaire, se trouva privé presque continuellement de son soutien moral. Dgiaad-Abad, lieu où l'état-major planta ses tentes à l'arrivée des troupes au Caire, en 1825, est aujourd'hui une petite ville décorée de jolies maisons, de jardins et de plantations de mûriers. A côté de la maison du major-général s'éleva par nos soins l'école spéciale, où les officiers et élèves de l'état-major reçoivent les différentes leçons de leur arme.

L'absence d'Osman-Bey a donné lieu d'observer la conduite des Turcs entre eux ; on est frappé d'une certaine résistance au système de réforme lorsqu'il paraît entraîner trop rapide-

ment les préjugés religieux, et on parle ici d'un ami de la restauration, du célèbre Mohamad-Bey, ministre de la guerre.

On a pu souvent se convaincre par les actes d'Osman-Bey, qu'il avait pour le ministre une déférence extrême, encore bien que ce fût lui qui décidât toujours en toutes matières; néanmoins ses décisions recevaient la sanction du ministre, qui ne la refusait jamais. Lorsque celui-ci était obligé d'aller régler les comptes d'une province, travail souvent confié aux grands de l'État, son absence rendait nécessaire l'autorité d'Osman-Bey à l'armée; ou bien il fallait se résigner à voir tout souffrir et traîner en longueur. Osman prit donc sur lui, et selon toutes les règles de notre hiérarchie, de signer des ordres du jour, de recevoir ou renvoyer des employés, enfin, d'améliorer toutes les branches du service. Toutefois, cette ardeur entraînait dans l'abîme les vieilles opinions, froissait et renversait tout ce qui formait obstacle : moyen violent d'arriver à la réforme, mais sans doute le plus efficace lorsqu'il est suivi avec courage et sans laisser refroidir les têtes.

L'état-major passait pour être sans religion, et d'ignobles favoris trouvaient par là le moyen

de calomnier près du ministre, et même du vice-roi, de jeunes officiers qui acquéraient des connaissances utiles, et dont le caractère se polissait par l'étude. On faisait ressortir les moindres dépenses des écoles (c'était bien ce qui coûtait le moins au trésor); on exagérait les difficultés, les embarras que tout cela causait pour ne produire que des apostats. Souvent Mohamed-Bey, ainsi endoctriné après son dîné, criait à tue-tête qu'on lui avait donné un collègue et non un subordonné, dans la personne d'Osman.

Il blâmait surtout la négligence, ou plutôt l'oubli des pratiques religieuses; il savait jusqu'à quel point les lumières menaçaient l'autorité dans un pays conquis; et c'était beaucoup, disait-il, de lui donner des lois et des réglemens tout faits. Comme il ne savait point user de circonspection pour des considérations de ce genre, faute d'en connaître la hauteur, il dit un jour au corps d'officiers et d'élèves d'état-major : « Dorénavant, vous ferez les prières d'usage; je vous ai amené des prêtres, les voici (c'étaient deux pauvres aveugles); *il faudra bien qu'Osman-Bey les fasse aussi* : malheur à qui voudrait s'y soustraire! » On a supposé que des ordres

du grand-seigneur à cet égard étaient entre les mains du vice-roi. Le lendemain on fut fort surpris de voir des maçons et à leur tête le renégat Adgi-Aly, tracer l'enceinte d'une mosquée, précisément devant la porte de l'école.

Si la réforme est ordonnée dans l'empire ottoman, toutes ces misérables idées, toutes ces variations de principes, ne laisseront dans les esprits que du trouble, de l'hésitation et la crainte de s'être compromis. Les Turcs n'ont pas à redouter que les Européens, qui travaillent à les instruire, puissent avoir en vue d'acquérir sur eux une influence telle qu'elle pourrait tourner au profit de l'Europe. Un homme éclairé peut dominer une foule d'ignorans ou de barbares; mais son influence cesse dès qu'on a mis à profit ses exemples et ses leçons. Il règne déjà chez le militaire turc cette suffisance précoce qui semble s'adresser à ceux qui les instruisent; et dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ils disent souvent qu'ils peuvent se passer de leçons. Ce serait effrayant de leur montrer la décourageante et longue route qu'ils ont encore à parcourir. Ils sont entretenus dans ces idées par leurs bas flatteurs, gens qui ne sont ni Turcs ni chrétiens, parce

Levantins parlant plusieurs langues, pour qui tout métier est bon; valets zélés, qui ne se soucient chez les Turcs, qu'ils ruinent, que par des complaisances viles et par une flatterie qu'ils savent employer avec art et finesse.

---

**LETTRE XX.**

---

Arrivée du corps d'armée de la Mèke. — École spéciale de Dgiaad-Abad. — École de médecine d'Abouzabel. — École de Cazerlain. — Artillerie. — Politique du vulgaire.

Dgiaad-Abad, le 8 mars 1827.

UN envoyé du gouvernement anglais à Malte eut, en septembre 1826, une audience du pacha, à l'issue de laquelle celui-ci paraissait de très bonne humeur. On assure que cette conférence, demandée par cet envoyé, était pour déclarer au pacha que l'apparition de lord Cochrane dans la Méditerranée, et son séjour à Malte, étaient étrangers au cabinet britannique, qui ne connaissait aucunement ces démarches. On ajoute que le lord ayant demandé à établir un comptoir à Malte pour la translation des fonds destinés aux Grecs, le gouvernement l'aurait refusé; qu'enfin son escadre ne consistait qu'en un brick non armé et une goëlette; mais que la frégate américaine la *Hellas* et un bateau à vapeur devaient s'y réunir.

Le deuxième régiment d'infanterie ayant ter-

miné sa campagne de l'Edjaz , revint en Égypte en octobre 1826, avec son colonel Mohamed-Bey. Ce régiment s'est très bien comporté. Les soldats s'étaient formés et aguerris. C'était à qui s'en emparerait pour se faire raconter l'histoire de la guerre. Ils portent par distinction un mouchoir de soie rayé vert et jaune sous leur tarbouche, et en laissent pendre les angles; c'est la coiffure du peuple vaincu. Ce régiment est le premier de ceux qui font la guerre qui ait rejoint ses foyers. Il a obtenu une décoration, et la ville du Caire pour garnison. Des postes y sont établis comme à Paris, et rendent la ville extrêmement sûre. Chaque sergent est un juge pour la petite police, et s'acquitte avec justice et douceur de cette fonction nouvelle. Le neuvième régiment l'a remplacé comme on a vu.

L'instruction des troupes, en général, se fait avec plus de calme; les divisions semblent s'éteindre. L'école des officiers d'infanterie appelée *le dépôt* (nakilè), est divisée en trois classes successives, dirigées par trois Européens, dont le chef est un homme sage, et consommé dans la pratique et la théorie de l'arme, M. Plasso, Piémontais. Il fallait de nouvelles mesures pour refaire l'esprit de ce corps indiscipliné; celles-ci sont encore bien insuffisantes.

L'école spéciale de Dgiaad-Abad était à son second période d'accroissement et d'organisation. On y avait joint un cours de fortification permanente, un cours d'arabe, et un cours de persan. Le nombre des élèves montait déjà à plus de soixante, tous promus à des grades. Le local pour les classes était vaste et commode; les professeurs étaient en plus grand nombre; tout annonçait la prospérité de cet établissement, et le service d'état-major se faisait en outre par les officiers-élèves.

M. le docteur Clot, médecin en chef et fondateur de l'hôpital d'Abouzabel, avait enfin obtenu l'autorisation d'y établir une école de médecine. On chercha cent jeunes Arabes lettrés (car les Turcs se croient exclusivement destinés au métier des armes); on leur donna un uniforme et le titre d'élève de l'école de médecine. Des ordres du souverain protégèrent puissamment cette entreprise difficile, et sans doute celle qui devait éprouver le plus directement les obstacles de la religion. Il fallut chercher tout ce qui parlait en faveur de la médecine dans les annales arabes; on compulsa Avicenne (ou Abou-~~na~~na); on le donna comme celui qui avait le premier fait connaître les préceptes d'Hippocrate au monde civilisé, et comme le

plus grand philosophe et le plus docte médecin de son temps. On prouva que si la médecine avait été exercée autrefois chez les Arabes avec une si grande distinction, elle pouvait l'être encore. Pour les autopsies, on démontra qu'on ne pouvait connaître le corps de l'homme vivant que par l'étude du mécanisme animal chez l'homme mort ; ces deux points mis en principe, le reste ne fut plus qu'un jeu. L'amphithéâtre des séances n'était cependant pas public ; on avait obtenu des jeunes élèves, par un serment solennel, de ne rien révéler de ce qui se faisait aux leçons, attendu que le vulgaire devait y être absolument étranger. Ils étaient par ce moyen des initiés, et le secret se gardait. L'économe turc avait des ordres sévères, de sorte que chaque cadavre était porté par une issue secrète, à l'amphithéâtre, et servait aux démonstrations d'anatomie et aux exercices d'opérations. Les élèves faisaient aussi le service d'infirmiers pour s'habituer aux pansemens et aux manipulations pharmaceutiques. Après trois années ils devaient passer sous-aides, soit dans les hôpitaux, soit dans les régimens. Cette institution est une des plus importantes de la restauration de l'Égypte ; elle est destinée surtout à établir ces principes de philosophie qui rendent

à l'homme ses droits par la connaissance de son être, et lui font connaître la première des vertus, l'humanité.

L'école élémentaire de Cazer-El-Aïn, collège du Caire, toujours mal administrée, est aussi d'un intérêt bien grand par le nombre de jeunes enfans qui y sont élevés aux frais du gouvernement (800 Turcs et Arabes). Que de regrets n'éprouvera-t-on pas lorsqu'on aura reconnu trop tard les vices de cette institution ! C'est reculer, de faire les choses à demi ; le directeur Achmet, surchargé d'ailleurs de travaux étrangers, ne convient pas à ces fonctions sérieuses. Homme instruit, à la vérité, mais apathique et sans activité ; en un mot il est mal choisi pour cet emploi. Le relâchement dans les mœurs, dans la tenue et dans l'ordre intérieur prouvaient assez que cette école n'avait aucune base de discipline. Les professeurs en étaient scandalisés et ne savaient à qui porter leurs plaintes. Le bon Achmet répondit un jour : « Mais, mon dieu ! ne voyez-vous pas que ce sont des enfans ! » Le jour de la circoncision on introduit des danseuses et des femmes publiques dans le collège, pour distraire les patients couchés sur des lits de parade, entourés d'illuminations, de musiciens et de friandises.

Ces femmes courant partout sont à la merci de ceux des élèves qui ne sont pas de la fête, et alors la confusion est au comble.

L'arme de l'artillerie avait peu fait pour son instruction ; le colonel Rey, qui la dirigeait, ne s'était peut-être pas assez pénétré de tout ce qui pouvait résulter, chez les Turcs, d'une espèce de suprématie d'avis et d'initiative. On vit bientôt tout son temps employé dans un contentieux interminable. Il avait démasqué avec fermeté des abus très graves ; de là des procès, d'où naquirent des discussions qu'il fallait plutôt abandonner au gouvernement, pour ne s'occuper exclusivement que de la formation d'une école d'artillerie, sur des bases solides. En outre, son temps devait être encore employé à la direction de la manufacture d'armes et de l'arsenal. Le colonel Rey, très capable de diriger ces dépendances de l'artillerie, ne pouvait suffire seul à une telle obligation. Toutes ces branches souffrirent donc, et on ne sut pas où trouver cette école d'artillerie dont on parlait, et que tout le monde demandait à grands cris. Athem-Effendi, le commandant de ce corps, avait auprès de lui, à l'arsenal, une trentaine d'officiers auxquels il montrait lui-même l'arithmétique et un peu de géométrie. Mais ce n'est pas au mi-

lieu du bruit d'un arsenal qu'on forme des hommes au travail de tête ; la localité était déjà un obstacle ; et il n'y avait point de polygone. Quant aux canonniers, campés hors de la citadelle du Caire, dans un lieu insalubre et dégoûtant, ils apprirent la manœuvre du canon de campagne par les soins d'un nommé Dot ; ils chargeaient avec promptitude et mettaient assez d'intelligence dans les mouvemens, voilà tout.

Pour le matériel, on répara quelques pièces de quatre, en y mettant des ferrures du modèle français. Les fontes manquèrent ; les ouvriers européens furent bannis de l'arsenal pour raison d'économie, et les modèles d'artillerie française sont encore enterrés dans le fond d'un magasin.

On ne mit pas l'arme du train d'artillerie en question, ou du moins en n'en entendit jamais parler.

Les fortifications avaient besoin d'être inspectées. Des réparations étaient indispensables sur beaucoup de points. On fit un fort à Alexandrie du côté de terre vis-à-vis la pointe des Figuiers, dont on confia l'exécution à un Italien. Cet ouvrage fut manqué et le moindre aspirant de marine reconnaissait que sa construction

n'avait pas été soumise aux lois du défilement.

Ce fut dans le mois de novembre qu'on reçut en Égypte la nouvelle de la présence de lord Cochrane à Napolide Romanie. L'Anglais Galowai, entrepreneur des constructions de marine du comité grec, et dont le fils est mécanicien au service du pacha d'Égypte, n'ayant pu remplir les espérances des Philhellènes, l'escadre du lord ne se trouva pas en mesure de lutter en bataille rangée contre les flottes turques, en supposant que les deux partis voulussent en venir là.

Dans le même temps, l'escadre d'Alexandrie, prête à mettre à la voile, avait été retardée par l'incendie d'un brick de transport, chargé d'effets d'habillement, d'huile, etc., et qui se trouvait engagé au milieu de trois cents navires de commerce. Les poudres qui s'y trouvaient furent inondées à temps par quelques braves matelots anglais et français ; sans cette circonstance tous ces bâtimens, amarrés les uns aux autres, couraient risque de devenir la proie des flammes. Ce convoi partit enfin pour Modon. Les communications entre l'Égypte et la Morée étaient tellement libres, que les flottes et détachemens ennemis ne se voyaient jamais. On aurait dit qu'une convention tacite de s'éviter

existait entre les deux marines , et les avisos même allaient et venaient avec la plus grande sécurité. Les Turcs ont la même confiance dans l'impossibilité d'une coopération concertée des puissances d'Europe en faveur de la Grèce ; ils sont intimement persuadés (et il est même établi en principe chez eux) que les nations ne peuvent toucher la question de la Turquie d'Europe , sans avoir immédiatement des intérêts politiques très compliqués à discuter entre elles. Voilà la force d'inertie de l'empire ottoman , dont l'énergie semble s'être assoupie , et en même temps le secret de l'attitude toujours fière du divan de Constantinople. La Russie , qui paraît prête à envahir la mer Noire , semble être son ennemi le plus redoutable ; et la guerre qu'elle fait au roi de Perse , tantôt inquiète sa politique , et tantôt la rassure parla supposition des forces considérables qui s'y trouveront employées. Enfin les Turcs mettent en doute que l'empereur de Russie puisse attaquer l'empire par l'Asie et par l'Europe à la fois.

Ils regardent la France , sous le point de vue politique , comme tellement intéressée par son commerce au maintien de ses relations d'amitié avec la Porte , qu'ils semblent même compter,

sinon sur son secours avoué, du moins sur sa neutralité.

Quant à l'Angleterre, qu'on ménage et qu'on n'aime pas, on la considère, en dépit de toutes les assurances diplomatiques, comme n'ayant jamais qu'un seul but, celui d'agrandir sa puissance maritime, et de profiter de toutes les chances politiques pour y arriver. Ils vont plus loin, ils assurent que la marine anglaise fait la loi; qu'elle peut neutraliser les alliances des peuples séparés par les mers, peut-être même les rendre parjures, en leur faisant jouer un rôle forcé.

L'Autriche et les autres puissances n'ont, selon eux, que des intérêts subordonnés aux cabinets anglais, russe et français; et, isolément, ne sauraient déployer des forces capables de résister au grand-seigneur.

Après le départ de sa flotte, Mohamed-Aly revint au Caire (décembre), et trouva les assignations sur son trésor circulant à vingt pour cent de perte. Il manifesta hautement sa colère et se fit faire un rapport sur l'état de la dette. On accusa les cophtes, chargés des écritures et de toutes les comptabilités de l'administration, d'avoir coopéré à la dépréciation des fonds

publics ; spéculant sur ce papier à leur profit par des escomptes exorbitans et s'emparant pour eux seuls du commerce de la Syrie. On expliqua ainsi la pénurie d'argent en Égypte ; mais une autre version veut que ce soit un excédant considérable de ces valeurs dans la circulation, dont le commerce est embarrassé.

---

**LETTRE XXI.**

---

Police turque. — Mœurs.

Le Caire, 16 mars 1827.

LE colonel Sélim-Bey, sous-chef d'état-major, ayant fait surprendre en ville des officiers du onzième régiment en honteuse contravention, les fit punir sévèrement sans en prévenir leur colonel. Celui-ci en fut scandalisé, et vint apostropher avec énergie Sélim à son divan. Il s'éleva alors une question sur les prérogatives de l'état-major (ordre de choses encore nouveau dans l'armée, où chaque colonel pouvait se croire, comme autrefois, le chef suprême de son corps). Vint alors l'occasion de parler de la direction de la police militaire, ce qui doit former un bureau dans le département de l'état-major; car la police était encore exercée à la mode des Turcs, sans dignité et avec des formes vulgaires <sup>1</sup>. Les grands, revêtus des plus hautes dignités et même des sinécures, ont la

(1) Vous voyez qu'il faut des faits pour soulever ces importantes discussions, et faire concevoir à l'officier turc les moyens d'action du commandement.

manie d'avoir une police sur ce qui les entoure. C'est une affaire très importante pour eux, qui les tourmente et les amuse tour à tour. Chacun ensuite imite son chef; de sorte que jusqu'aux dernières classes, il se trouve une série infinie de subdivisions qui pourrait faire croire que le gouvernement n'est qu'une vaste préfecture de police. Ils ne s'en cachent guère; on les entend se vanter d'être servis très exactement par l'espionnage, et de tout savoir à point nommé. Un officier supérieur disait en présence de son corps d'officiers : « Je connais toutes vos actions, « je sais tout ce qui se passe dans vos maisons « et sous les tentes des derniers soldats; vos domestiques et même vos camarades vous vendent. » Que ce fût pour intimider, ou que ce fût vrai, cela ressemblait beaucoup à ces moyens enfantés par la faiblesse ou la politique pour diviser les individus, neutraliser toutes les intimités, et s'opposer à l'esprit de corps, que nous nous appliquons, en Europe, à établir dans nos troupes. « Ne faut-il donc pas d'espionnage? « disait ce même Sélim; » on lui répondit : Oui, il doit exister dans les grandes directions administratives; mais c'est un moyen caché pour arriver à la vérité. Ceux qui doivent l'employer dans les états-majors d'une armée organisée

ne s'en vantent pas, d'abord à cause du secret dont il doit être entouré, ensuite parce que l'espionnage ne figure pas dignement dans les détails administratifs, et qu'il ne peut, selon la morale, donner la moindre gloire à celui qui l'emploie. Mais c'est une nécessité que l'on reconnaît, surtout à la guerre, et dont l'influence agit journellement sur les combinaisons stratégiques. Bref, ces officiers, coupables de honteuses prostitutions et qui avaient été punis à l'état-major, se trouvèrent, par ce conflit, protégés par leurs chefs.

Lorsque les délits de cette nature sont connus, ils sont très sévèrement punis ; mais il est bien difficile d'établir autre chose que des conjectures sur les allures des gens suspectés. Les grands seuls en font encore un luxe presque public. Indépendamment du harem des femmes, ils en ont un de jeunes enfans, achetés en Géorgie, en Grèce, en Circassie, séparés, gardés à vue, et qui suivent ordinairement le maître en voyage et à la guerre, comme moins embarrassans. Souvent ce genre de relations leur fait oublier les femmes, encore bien qu'elles ferment les yeux sur ces habitudes du maître. En réfléchissant aux causes de cette dépravation des sens, rien n'est plus fait pour les ré-

véler que l'usage général en Orient de séparer les femmes de la société, et de les rendre des êtres si subalternes et si cachés, que leurs propres enfans s'habituent à ne plus les considérer comme faisant partie de l'espèce humaine. Les rapports entre les hommes n'en deviennent que plus exclusifs et plus habituels, surtout dans la vie nomade.... et les attraits du sexe, toujours voilés aux regards, ne peuvent même se servir de leurs armes pour éveiller ce pouvoir des sens qui, ailleurs, sait tout subjuguier. A l'appui de ces raisons, on peut citer sous un climat plus tempéré quelques corps de la société où l'absence obligée des femmes laisse naître ces abus. Les armées grecques et romaines rapportèrent sans doute ces mœurs des guerres d'Orient, où elles furent de tout temps, pour ainsi dire, en honneur. Généralisés dans l'empire ottoman, les jeunes esclaves (mamelucks) n'en conçoivent aucune honte, et se voient poussés aux emplois et même aux premières dignités par la condition qui les attache à tel ou tel prince. Chez un peuple où le point d'honneur n'est pas encore inventé, où la morale est basée sur des principes étrangers à la nôtre, et que chacun peut interpréter selon ses passions, il ne faut pas

s'étonner que les emplois soient décernés aux objets de l'affection particulière, et que ceux-ci à leur tour, devenus puissans, favorisent les mœurs et les habitudes de leur enfance. En Égypte, où les Turcs ont peu de postérité par une particularité locale, on peut dire qu'ils s'y naturalisent et s'y perpétuent par ces sortes d'adoptions.

A l'âge de puberté, l'affection du maître prend une autre tournure ; il donne à ses favoris un cheval, des armes garnies d'argent et de pierreries, et ceux-ci deviennent les satellites de la maison, la garde domestique. Les uns sont distingués à cause de leur bonne tournure ; les autres par la première passion qu'ils ont fait naître ; d'autres enfin par les services en tous genres qu'ils rendent dans la maison : ce sont ceux-là qui, sortant de la classe vulgaire, arrivent aux grandeurs. Les autres, délaissés, abandonnés à eux-mêmes, croupissent dans la paresse et dans le vice.

Peut-être les Turcs devront-ils à l'organisation du Nizam de purger leurs mœurs de passions aussi dégradantes ; car, dans les troupes, si ces penchans existent encore et conduisent à la faveur, les exemples en sont rares, et bien-

tôt on ne pourra plus voir l'officier instruit frustré par le favori ignorant ; ils seront eux-mêmes leurs juges , en donnant des garanties positives de leur mérite. . .

---

**LETTRE XXII.**

---

**Marine égyptienne.**

Au Caire, 18 mars 1827.

JAMAIS le vice-roi n'avait donné plus d'attention à la marine que pendant son dernier séjour à Alexandrie. Lorsque toutes les institutions militaires rivalisaient de zèle, il devenait honteux pour celle-là de rester dans son abrutissement, et de ne pouvoir servir que comme escorte. Le vice-roi résolut de la faire participer à l'avancement général, et à cette considération on commença à traduire en turc les théories de la marine française, et tout ce qui peut servir à l'instruction de l'arme. Le major-général et Achmet-Effendi furent chargés de ce travail. Une amirauté fut formée au Port-Vieux. Motouche-Bey faisait provisoirement les fonctions de ministre de la marine, et paraissait peu propre à cette charge, nouvellement créée. On s'occupa de l'inventaire et de l'installation des navires de guerre, de l'assainissement des entrepôts, des réparations et approvisionnements.

Le tout était dans un état pitoyable ; les exhalaisons des cales pouvaient détruire tout un équipage , et des encombrements d'immondices pourrissaient les bois. Les projectiles de tous calibres, jetés au hasard, n'avaient point de destination fixe ; des canons de fonte furent trouvés enterrés sous le lest de plusieurs bâtimens , sans qu'aucune pièce de comptabilité en constatât l'existence ou en rendît comptable le commandant ; enfin l'on semblait avoir pris plaisir à combiner et réunir sur cette flotte tous les abus et tous les vices d'administration propres à compromettre la sûreté et l'existence des marins. Les navigateurs de la Méditerranée avaient été souvent témoins de la faiblesse de la marine turque , et assuraient que toutes les manœuvres de ce pavillon tendaient à éviter les engagements. Il fallait trancher dans le vif et aborder encore la question fatale des théories devant des hommes mûrs, jusqu'alors guidés par cette routine dangereuse, dont nos moindres caboteurs auraient rougi. Mohamed-Aly, toujours plein de vigueur dans les décisions qui intéressent sa force politique et son système de régénération , se rendit encore maître de ces esprits grossiers, et voulut qu'ils se soumissent à la méthode nouvelle. Il ne s'aveuglait

pas sur les difficultés et sur la possibilité de porter l'éducation de ses vieux officiers de marine jusqu'à l'analyse. Cependant il savait qu'en les soumettant aux études ils acquerraient au moins ce que l'habitude pratique de la navigation pourrait leur rendre intelligible; mais ce qu'il importait le plus d'établir, c'était l'exemple pour les jeunes marins, et une émulation qui à coup sûr devait être exclusivement profitable aux jeunes gens.

Quatre vieilles corvettes servirent d'école à une levée d'Arabes pris parmi les bateliers du Nil, et dont le nombre fut porté à quatre bataillons. M. Villuik, lieutenant de vaisseau, fut chargé de l'instruction de ce corps, qui fit en peu de temps des progrès extraordinaires. Il suivit le système adopté aujourd'hui dans la marine française, où le matelot est à la fois gabier, fusilier et canonnier. Leur uniforme, à peu près comme celui des troupes de terre, était en grosse toile de coton blanche avec un petit collet de couleur et une ancre de drap sur le dos. Le service se faisait sur les corvettes d'instruction comme en mer; l'ordre et la propreté commencèrent à se faire apprécier.

Les vieux officiers étaient réunis tous les jours dans une des salles de l'amirauté, et rece-

vaient une leçon de nautique. Quelques-uns étudiaient les mathématiques et le dessin linéaire; enfin on préparait les élémens qui devaient plus tard reformer le personnel et le matériel de la marine.

Une autre corvette reçut encore cent jeunes élèves pris parmi ceux du collège de Caser-El-Ain au Caire, ou sortant de la condition de mamelucks, presque tous Turcs. Elle fut destinée à une école d'officiers, dont le pacha donna le commandement au général Hassan-Bey-Couperosli, son ancien compagnon d'armes et de gloire <sup>1</sup>. Des instituteurs, anciens officiers de la marine française, et des maîtres et contre-maîtres furent commis plus tard à l'instruction théorique de ces jeunes gens.

L'arsenal d'Alexandrie, jusqu'alors dans le

(1) Ce même Couperosli étant, peu de temps après, tombé en disgrâce près du pacha, pour affaire de comptabilité, il jugea, par la manière dont il avait été traité en plein divan par S. A., qu'il serait traduit à un conseil de guerre, et prit la résolution, unique chez un Osmanli, de se détruire. Étant rentré à son bord, il fit débarquer les élèves sous différens prétextes, ainsi que leurs instituteurs; il déclara à ceux qui restaient encadré à bord que s'ils ne sortaient pas, ils étaient perdus. Un moment après, il tira un coup de pistolet dans la soute aux poudres, et le vaisseau sauta en l'air. Il était à l'ancre à cinquante toises de l'amirauté, qui fut très endommagée. Onze personnes périrent, n'ayant pas compris les ordres, ou n'y ajoutant pas foi, entre autres un contre-maitre français qui était accouru croyant s'interposer dans une simple dispute: il était sur l'escalier de la batterie lorsque l'explosion eut lieu.

désordre ordinaire qui couvre les dilapidations, et exploité par Bellal-Aga, sous-gouverneur de la place, fut inspecté par des officiers européens. On mit un peu d'ordre dans le classement des matières; mais on ne pensa pas à le soumettre à une administration contrôlée.

L'escadre allait partir pour la Morée avec un convoi; Osman-Bey, au soin duquel le pacha s'en était rapporté, voulut sanctionner le jour de la réformation de la marine par une solennité qui pût imposer. Une salve de toute l'artillerie des vaisseaux égyptiens se fit entendre; la marine européenne y répondit, et du milieu de cette épaisse forêt de mâts pavoisés, partit un concert unanime de louanges. Osman ayant ensuite réuni tous les commandans des navires égyptiens, les conduisit au vice-roi, établi dans un salon qui domine tout le Port-Vieux d'Alexandrie. Il leur fit prêter serment sur l'honneur, de servir en conscience, de chercher l'ennemi et de le combattre à outrance partout où il serait rencontré. Ensuite il les harangua sur leurs devoirs, sur l'esprit de nationalité qui devait les animer dans cette lutte, faisant ressortir toute la gloire qui rejaillirait sur ceux qui se distingueraient, et leur donnant à entendre que ce serait à l'avenir la seule considé-

ration de l'avancement et des récompenses. Il ne leur cacha pas que ceux qui montreraient de la lâcheté, ou qui compromettraient leur navire par défaut d'ordre ou de discipline, seraient soumis à la loi et aux réglemens nouvellement mis en vigueur, et que rien ne pourrait les y soustraire. Il mit tant de chaleur dans son discours, et paraissait tellement pénétré, que l'émotion se communiqua à toute l'assemblée, et l'on vit plusieurs fois Mohamed-Aly s'essuyer les yeux, tant de telles sorties sont hardies et neuves pour les oreilles des Musulmans <sup>1</sup>.

(1) M. le général Fernik, beau-frère du général Guilleminot, et M. Houdier, aide-de-camp de ce dernier, étaient alors en Égypte comme voyageurs, et observaient dans les plus grands détails les nouveaux établissemens et les améliorations statistiques de l'Égypte. Ils purent se convaincre des efforts du gouvernement et des progrès obtenus. Je reçus M. Houdier à Dgiaad-Abad; nous remarquâmes que nous étions campés sur le champ de bataille d'Héliopolis, où Kléber, son parent, détruisit l'armée ottomane.

---

**LETTRE XXIII.**

---

Visite du vice-roi au camp de Dgiaad-Abad.

Au Caire, 20 mars 1827.

Le 23 décembre 1826, quatre compagnies d'artillerie à pied nouvellement exercées, avec un matériel de 24 pièces de campagne attelées, arrivèrent le soir de la citadelle du Caire, et prirent position en arrière de la droite du camp de l'infanterie avec laquelle elle devait manœuvrer. Elle était commandée par le lieutenant-colonel Athem.

Le 24 à sept heures du matin, un officier à dromadaire vint annoncer que le vice-roi paraissait à une lieue du camp vers le village de Serighaus. Le ministre de la guerre, le major-général et l'état-major montèrent à cheval et allèrent au-devant de lui. On le salua pied à terre.

A son entrée au camp, l'artillerie en bataille devant Dgiaad-Abad fit trois salves. Un bataillon d'honneur, commandé par le colonel du 10<sup>me</sup> régiment, Achmet-Bey, était formé à la gauche de la maison destinée à Mohamed-Aly.

Le souverain donna le mot d'ordre, pendant que les tambours battaient aux champs, et que la musique européenne exécutait l'air national arabe (*Abou lebdè*) <sup>1</sup>.

Jusqu'à cinq heures, il reçut la visite des différens corps d'officiers. Cette visite se fait à l'usage du pays ; chacun à son tour s'inclinant devant son canapé, baise le pan de sa robe. Ce qui était à remarquer, c'est qu'il ne voulut pas qu'on se déchaussât, de sorte que peut-être pour la première fois les tapis sacrés furent souillés et l'islamisme compromis, selon quelques vieux porte-pipes qui se trouvaient là.

Il fit ensuite manœuvrer le bataillon de service devant une magnifique tente qui lui avait été dressée. Un envoyé d'Abdalla pacha d'Acre, arriva en ce moment et remit ses dépêches au vice-roi qui était debout devant le bataillon, et parlait à son état-major avec sa familiarité accoutumée.

A six heures, les élèves de l'école d'état-major traînèrent deux pièces de campagne vis-à-vis la tente du pacha, les manœuvrèrent selon les prin-

(1) Par une tolérance singulière, les Turcs laissent chanter devant eux des vers satiriques contre leur despotisme. Celui-là commence ainsi :

Vends ton bonnet pour payer les impôts, etc.

cipes français, et exécutèrent les salves de retraite.

A six heures et demie, arriva Abas pacha, petit-fils du vice-roi. Mohamed-Aly dina en public sous sa tente, et à onze heures du soir il rentra dans son logement, à Dgiaad-Abad.

Le 25 à sept heures du matin, le vice-roi, accompagné d'un nombreux et brillant cortège, se rendit à sa tente, placée sur le sable dans un lieu plus élevé que le niveau de la plaine, et faisant face au désert de Gessen. Il trouvait cette position admirable. Devant lui se déployaient les lignes du camp de l'infanterie; le parc un peu plus rapproché; en arrière, le spectacle riant de la nouvelle Dgiaad-Abad présentait les façades des palais des principaux officiers de l'armée, des plantations régulières, et à l'horizon les fertiles campagnes arrosées par le Nil. A droite c'était le vaste édifice d'Abouzabel<sup>1</sup>, et du côté opposé, dans un lointain brillant et vapoureux, la citadelle et les minarets du Caire.

Le froid était vif; le pacha demanda un thermomètre, et compara le degré de température du jour avec le degré du même jour de l'année précédente, qui avait été le plus bas observé en

(1) Hôpital.

Égypte (3<sup>e</sup> 20). De là il établit des comparaisons entre les hivers de l'Edjaz et de la Grèce ; puis il parla des accidens malheureux de la campagne de Russie. Il expliquait avec beaucoup de sagacité à ses officiers , rangés sur les côtés de sa tente , les causes qui avaient amené les désastres de l'armée française ; comment elle avait exécuté sa retraite, où les parcs avaient été arrêtés, etc. Il se servait du mot français *parc*.

Toute cette journée fut consacrée à recevoir les visites des sous-officiers qui vinrent faire le même salut que les officiers. Par cette excellente mesure il honorait cette classe de l'armée, véritable levier des troupes, et qui n'était pas appréciée à sa valeur. Les manœuvres furent ordonnées pour le lendemain.

Le 26 le pacha , son petit-fils , Abas , et tout l'état-majour se rendirent de bonne heure au lieu des manœuvres dans le désert. Ayant mis pied à terre , Mohamed-Aly monta dans une petite redoute construite par l'artillerie , et s'assit sur le parapet. L'infanterie arrivée en colonne serrée appuya sa droite à la redoute et déploya une ligne de dix-huit bataillons. L'artillerie , composée de 24 pièces de quatre attelées , était divisée sur les ailes.

Après un salut d'une triple décharge les manœuvres commencèrent. Le pacha demanda un officier d'état-major pour lui figurer les manœuvres sur le papier ; comme on n'avait pas prévu cette demande, il ne se trouva point d'instrumens ; mais il insista et donna lui-même un crayon et le revers d'une dépêche diplomatique en disant : « Faites-moi cela *alla baballa*. » Expression familière qui revient à la nôtre, *sans façons*.

On exécuta six mouvemens avec beaucoup de précision, et plus de célérité qu'à l'ordinaire ; le pacha applaudit à une formation en carrés, au passage des lignes de bataille et semblait prendre à ce spectacle un véritable plaisir.

A quatre heures après midi, il alla visiter l'hôpital militaire d'Abouzabel. M. Clot, son fondateur, conduisit le prince dans toutes les parties de cet établissement ; il ne pouvait suffire à toutes ses questions. Les pharmacies, les bains, les laboratoires furent visités en détail ; il ne voulut qu'on lui fit grâce de rien. Il assista à une leçon des élèves arabes, qui furent interrogés exprès sur des matières qui blessaient les préjugés vulgaires ; ils n'hésitèrent pas à affirmer que la médecine ne peut s'étudier efficace-

ment que par le secours des autopsies; ils cherchèrent à prouver que leur grand Avicène, qui avait été le premier philosophe et l'Hippocrate du temps, ne s'en faisait aucun scrupule; et que ce qui avait existé alors pouvait exister encore, les hommes et les lois étant toujours les mêmes. La naïve assurance de ces jeunes Arabes faisait sourire Mohamed-Aly, qui témoigna au docteur Clot sa satisfaction et sa reconnaissance. Les employés lui furent présentés individuellement; il s'assura d'eux que toutes les parties de l'administration marchaient sur le pied des réglemens français et termina ainsi sa visite.

Il fut reçu à son retour au camp par des fanfares, que jouaient les jeunes élèves de musique. La précision avec laquelle ils exécutaient étonnait tout le monde. Ces jeunes gens n'ayant que deux mois de leçons, tenaient le papier de musique placé sur leurs instrumens et suivaient des yeux, en jouant, l'air qui s'y trouvait noté.

A sept heures du soir, il reçut les officiers d'état-major et passa plus de cinq heures à examiner leurs travaux pièce par pièce. Il paraissait y prendre un vif intérêt; d'autant plus que nos ennemis cherchaient depuis long-temps à lui persuader que cet établissement était en pure perte. Il avait mis ses bésicles, et comme

il avait fait retirer tous les officiers de sa maison, il ressemblait à un père de famille entouré de ses enfans. Il lut avec gaité des traductions en turc de quelques fables de La Fontaine, qui présentent toujours des allusions à un souverain qui veut s'y chercher, comme la Poule aux œufs d'or, le Cheval et l'Ane, etc. Il demanda si quelques-uns des officiers entendaient le français; on répondit que cinq le parlaient déjà couramment. Il passa ensuite aux cartes et plans topographiques, aux dessins et aux épures de fortification et d'artillerie. Ces matières parlaient aux yeux; il les considéra avec beaucoup d'attention; plusieurs étaient d'une pureté et d'une précision parfaites. Il ne revenait pas des progrès de nos jeunes gens, et donnait des éloges à ceux qui étaient chargés de leur instruction. On lui présenta ensuite le plan topographique du camp et des environs de Dgiaad-Âbad. Il n'interrompit son examen que pour fumer une pipe et manger deux pommes. A minuit, il fit former le cercle autour de son divan et causa avec tout le monde; il caressait Osman-Bey, et exhortait les jeunes officiers à redoubler de zèle et de courage, puisque les premières difficultés étaient vaincues. « Je suis content de vous, mes enfans, ajouta-t-il, si j'avais du crédit dans

« le ciel , je ferais pour vous des miracles ; mais  
« je ne suis qu'un homme , je ne puis vous of-  
« frir que des salaires... » Puis, après une pause,  
il dit comme venant de passer à un état d'aise  
complète et pure : « Je me trouve bien sur ce  
« simple divan , je voudrais n'en avoir jamais de  
« plus somptueux. » A minuit et demi nous nous  
retirâmes.

Il partit le 27 ; nous l'accompagnâmes jusqu'à  
Serighaus. Son petit-fils, Abas-Pacha , reçut les  
honneurs de son rang et quitta Dgiaad-Abad  
le 28.

---

**LETTRE XXIV.**

---

État politique de l'Égypte. — Position du Sennar et du Cordofan.

Au Caire, le 23 mars 1827.

COMME je me suis particulièrement attaché à vous faire connaître les changemens introduits dans le régime intérieur de l'Égypte et le caractère de ceux qui la gouvernent, j'ai négligé les considérations étrangères qui peuvent aujourd'hui influencer sur son état politique. Après tant de travaux, de sacrifices, d'hommes et d'argent, l'Égypte est toujours faible et obérée. Le nom du souverain supplée à tout ; c'est là le crédit des grands hommes. L'Edjaz, éternel champ de bataille, engloutissait des armées et des trésors. Les Égyptiens, mal commandés et en trop petit nombre, y avaient reçu des échecs ; les troupes qui avaient relevé le deuxième régiment ne causaient plus la même terreur aux Wahebis, qui s'étaient emparé des approches de la Mèke, après un combat où l'avant-garde du neuvième régiment avait été entière-

ment mise en déroute. Un renfort de cinq bataillons avait été envoyé à cette armée, et il ne restait plus en Égypte que cinq à six mille hommes de troupes d'infanterie régulière et autant de cavalerie éparse.

L'armée du Cordofan, réduite à moins de la moitié, conservait encore les possessions d'Afrique, parce qu'il ne venait pas à l'esprit des habitans et des montagnards voisins de faire le moindre mouvement d'insurrection. Les traces sanglantes du passage du Deltardar-Bey frappaient encore les yeux ; on ne s'imaginait pas dans quelle gêne était l'Égypte ; le gouverneur turc ne faisait rien pour le bien ou pour l'accroissement de la colonie ; tout fuyait ; les terres restaient incultes. Les besoins de l'armée étaient loin d'être satisfaits ; les maladies attaquaient les camps. Cette triste et onéreuse conquête allait se changer en désert. Le Darfour menaçait, et l'Abyssinie se refusait à toute espèce de commerce faute de protection.

La question de la guerre de Morée était agitée dans les cabinets de l'Europe. Le pacha, en persistant ou étant obligé de persister, s'aliénait l'opinion du monde entier ; les journaux et tous les organes des Philhellènes tournaient contre lui et son armée leurs imprécations souvent ex-

gérées par un zèle aveugle et trop ardent <sup>1</sup>. Mais comme ces sortes de mandataires de l'opinion n'ont pas poussé l'enthousiasme jusqu'à se trouver sur la brèche de Missolonghi, les Grecs, presque réduits à leurs seuls bras, tombaient partout sous les baïonnettes d'Ibrahim. Son armée était encore en assez bon état et bien aguerrie. Les transports arrivaient sous l'escorte de la marine d'Alexandrie, et lui portaient des renforts, des subsistances et tout l'argent qui restait dans les caisses du Casenè. Notre marine s'efforçant à être médiatrice, rendait des services importans au père et au fils, et secourait en même temps les malheureuses populations de l'Archipel fuyant leurs villes en flammes.

Cet exposé vous donnera une idée de l'état perplexe de l'Égypte. Le trésor ne pouvait plus payer que les princes et les grands. La récolte de l'année à venir était engagée pour une somme considérable, fournie en partie par des négocians marseillais. La dette s'accumulait; il était

(1) Ces écrits, qui n'échappaient pas au divan d'Alexandrie, ne jetaient que de l'aigreur dans les voies de conciliation qu'on cherchait à ouvrir; l'amour-propre était en jeu; et malgré l'indifférence vraiment philosophique que le pacha manifestait sur le jugement des gazettes d'Europe, on arrivait à ne plus rien obtenir de bonne grace; et disons que sans cet esprit de modération, rien n'aurait pu sauver les chrétiens d'Égypte du ressentiment des osmanlis.

dû dix-huit mois aux troupes, un peu moins aux administrations et aux employés européens. Chacun en était aux expédiens. Le commerce, sans activité et sans espérance, faisait languir la marine marchande, et cet état de stagnation avait épuisé les dernières ressources des négocians. La Porte, qui déclara vouloir remettre sa marine militaire au pacha, lui imposa en même temps la lourde charge de la réparer, de la payer et de l'entretenir. Cette indépendance de fait du pacha d'Égypte, dont on parlait tant, était alors bien peu définie. Pour moi, je ne la voyais ni dans la force matérielle, ni dans les résolutions de Mohamed-Aly, dont la conduite était très cohérente aux vœux et à la politique invariable du divan de Constantinople. C'était une condescendance, une confiance généreuse du sultan, qui laissait à Mohamed-Aly une gloire et un pouvoir qui tournaient au profit de l'empire, tout en éclipsant l'empereur.

Les Anglais boudaient le pacha, qui paraissait être en amitié exclusive avec la France. Cependant le pacha les recevait d'une manière très distinguée et savait ménager ces maîtres de la mer. Il leur faisait voir ses camps, ses fabriques, ses canaux, et les forçait à dire du bien de l'Égypte. Le mot favori des Anglais est

que la France convoite la colonie du Nil. J'en ai connu de plus francs, qui m'ont dit savoir positivement que si le pacha rejetait les propositions des puissances relativement à l'émancipation des Grecs, les Anglais prendraient possession de l'Égypte, par la mer Rouge et par la Méditerranée à la fois. Mais les Turcs, qui peuvent en raisonner, ne le craignent point; ils pensent que les Anglais ne peuvent, en ce moment, tenter une entreprise sur l'Égypte, parce que, 1° Il faut débarquer 30,000 hommes de bonnes troupes pour y faire la guerre, et chaque année recevoir un sixième de ce nombre pour remplacer les morts ou étendre les lignes occupées. Nous réussîmes à nous y établir dans un moment critique pour le gouvernement local, favorable à des troupes assaillantes : c'étaient les guerriers d'Italie, c'était l'époque mémorable de la révolution; les Turcs étaient divisés, le pays souffrait, le peuple se constituait ennemi du gouvernement; il n'y avait point de marine. Les superstitions s'opposaient aux moyens de former une tactique; d'ailleurs il n'en avait ni le temps ni le pouvoir en face d'une armée réglée qui ne leur donnait point de relâche. On n'attendait point les Français; l'armement de Toulon ne pouvait faire naître que des conjec-

tures, puisqu'un ministre musulman, pour avoir manifesté des craintes à ce sujet, fut décapité. Il avait demandé bonnement à M. de Talleyrand s'il était vrai que les Français armassent contre l'Égypte. Le pauvre diplomate avait reçu pour réponse qu'il n'était pas probable qu'une ancienne alliée de la sublime Porte pût former de semblables projets.

2° L'armée anglaise, dans l'Inde, peut à peine suffire pour commander dans le pays, et contenir les nombreuses troupes de Cipayes dans l'obéissance. Voici l'état des forces militaires à la disposition de la compagnie.

L'armée anglaise de terre se monte à 28,000 hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, y compris les officiers qui commandent les régimens de Cipayes ou naturels à la solde. Ces troupes sont réparties, en trois grandes divisions, sur Bombay, Madras et Calcutta, résidence du gouvernement.

Les troupes cipayes ou naturels comptent plus de 250,000 hommes organisés et commandés par des officiers anglais <sup>1</sup>. Divisées par petits détachemens, elles occupent toute les posses-

(1) M. Robertson, qui venait de conclure le traité de paix avec les Birmans, et qui passa au Caire, parlait dans ce sens de l'état militaire des Indes.

sions anglaises. Leur esprit est assez mauvais ; toujours disposées à la révolte, elles se débanderaient si elles n'avaient point des cadres anglais. Dans tous les cas, d'après les statuts de la compagnie, les troupes ne peuvent sortir des possessions pour faire la guerre. C'est pour cette raison que la dernière expédition sur Moka fut blâmée par le parlement d'Angleterre. Il s'agissait d'une dette assez forte. Le pacha intervint dans cette affaire ; mais l'escadre anglaise n'avait pas moins canonné et démoli les deux forts qui défendent la rade. La compagnie entretient cette armée à ses frais ; sa marine est entièrement occupée de la protection du commerce avec la Chine et des communications avec l'Europe. Ayant accédé à une paix onéreuse avec les Birmanes, éprouvant de grandes difficultés à maintenir l'intérieur de cette vaste colonie, on pense bien qu'il serait difficile, en tout cas, que l'Angleterre attaquât par la mer Rouge avec des forces bien redoutables. Suez et Cossair, seuls lieux de débarquement, sont d'un abord très difficile ; il faut peu de forces pour bien défendre ces deux points. Une poignée de Français firent échouer devant Cossair l'entreprise d'une escadre anglaise.

Quant à l'île de Ceylan, réservée par le roi

d'Angleterre, on n'y voit rien de disposé qui ressemble à une expédition.

Maintenant il faut admettre la comparaison de la situation militaire de l'Égypte de 1798 avec celle de l'Égypte d'aujourd'hui. Il y a une organisation militaire qui, bien que faible, peut former des cadres à une armée nationale marchant à une guerre de religion. La citadelle du Caire est un arsenal complet, un entrepôt de tout le matériel d'une armée. Cinquante mille quintaux de poudre y sont déposés. On a des officiers supérieurs qui ont fait la guerre et qui sont tacticiens; des soldats qui ont vu le feu et qui donneront l'exemple; un état-major complet, exercé à toutes les fonctions de cette arme. Les places d'Alexandrie et d'Aboukir sont mieux défendues; les tribus de bédouins sont aujourd'hui gagnées et désunies. La marine, se composant de 88 bâtimens, se battra avant de livrer son pavillon. Enfin l'Égypte a pour sa défense un prince sage et adroit dont le génie fécond ne se laisse ni abattre ni intimider, et pour frontières des eaux et des déserts.

On objecte souvent aussi que les troupes du Nizam, toujours irrégulièrement soldées, pourront bien manquer de dévouement et que cette circonstance peut amener la catastrophe pré-

maturée d'une guerre civile. Il est bien vrai que les troupes ne sont pas soldées avec exactitude, mais elles reçoivent du gouvernement des vivres de campagne, suffisant à leur subsistance et souvent à celle de leurs familles, qui les suivent; et quand l'Arabe a pourvu à ce besoin il ne parle jamais de sa solde. Les bataillons envoyés en différentes circonstances contre des insurgés, s'y comportèrent comme des gens trop dévoués au gouvernement; ils tirèrent sur leurs frères qui leur tendaient les bras.

C'est aussi une grande question, de savoir si les Arabes s'en rapporteront jamais à la foi d'une nation chrétienne pour le rachat de l'indépendance de l'Égypte. L'exemple du passé les frappe encore; ils pourraient retomber sous la domination des Turcs; ils préfèrent sans doute rester sous des tyrans de leur religion, que de se voir entre les mains d'une puissance d'Europe qui viendrait avec ses baïonnettes parler de liberté à une colonie.

Les Égyptiens ont encore présente l'invasion des Anglais en 1807; et la manière dont elle finit ne leur fait pas redouter les troupes de terre de la Grande-Bretagne; ils pourraient cependant y trouver du changement <sup>1</sup>.

(1) En 1807, les Anglais jetèrent 10,000 h. dans Alexandrie; ils

Vous avez vu qu'à l'égard de l'administration intérieure, le vice-roi était très peu secondé. Deux ou trois hommes éclairés font preuve de dévouement et arrivent à des succès; quelques-uns des nazirs (directeurs) ont de la bonne volonté et point de connaissances ni d'expérience pour les emplois qu'ils occupent : tout le reste, gens incapables ou fripons, surtout opposés au nouvel ordre de choses, qu'ils battent en ruine sans se compromettre, exploitent à leur profit les directions qui leur sont confiées.

L'Égypte ne paraît donc avoir un gouvernement stable que par l'influence d'un nom illustre, qui, ayant attaché à sa fortune un certain nombre de partisans, vient d'ébaucher le projet d'une puissance monarchique, dont l'exécution est ajournée.

---

#### POST-SCRIPTUM A LA LETTRE XXIV.

Du ....., 1<sup>er</sup> janvier 1817.

Je vous ai parlé dans cette lettre du Cordofan et du Sennar, mais sans entrer dans

abandonnèrent leur entreprise après avoir laissé à quelques centaines de pauvres cavaliers turcs le champ de bataille et la position retranchée de Hammad, près Rosette, et furent conduits battant jusqu'à Aboukir, où ils s'embarquèrent. Ils ne pénétrèrent donc qu'à trois lieues de l'embouchure du Nil, sans avoir pu s'y maintenir, quoique dans une bonne position.

de grands détails. Voici quelques particularités sur l'administration et l'état actuel de cette possession.

M. Cadot, instructeur des troupes qui occupent ce pays, ne pouvant plus tenir aux vexations et à la mauvaise gestion du colonel Soliman, gouverneur général, avait quitté l'armée et était arrivé au Caire en septembre de l'année passée.

Ce Soliman, qui avait succédé au colonel Osman, mort au Sennar, était un homme fanatique, plein de cupidité et d'ignorance. Il ruina le pays par ses exactions et fit désertier la population du Cordofan. Non content d'avoir détruit le revenu et les ressources de cette conquête, il a vu ses troupes manquer de tout, périr de misère, sans vouloir y porter remède. Les malades étaient sans médicamens; les médecins n'étaient plus écoutés, et se décourageaient voyant leurs efforts inutiles. On ne recevait plus de solde; les gens privilégiés recevaient seulement des à-comptes en marchandises, ou même en esclaves. Une province qui comptait soixante-quinze villages émigra entièrement. Un jour, poussé par sa superstitieuse humeur, il fit combler de pierres un excellent puits pour attirer l'eau du ciel dans un

moment de sécheresse, voulant imiter en cela le prophète. Son beau régiment était réduit à la moitié, et pouvait, dans l'année suivante, être entièrement détruit. Le roi de Darfour, qui a sa capitale à neuf marches du Cordofan, est un vieil ennemi qui sait bien que l'Égypte a mis en question la conquête de ses États; il est redoutable dans un tel moment. On sait qu'il retient toujours un ambassadeur de Mohamed-Ali, qui n'a pu se soustraire à la rage du peuple qu'en se réfugiant chez le chef de la religion, asile inviolable. Heureusement Soliman mourut en octobre 1826, et en quelque main que tombât le commandement provisoire, on pouvait espérer un heureux changement.

Le 14 de ce mois, Rustem-Bey, nommé colonel du 1<sup>er</sup> régiment, partit du Caire pour aller prendre les rênes du gouvernement de Sennar et Cordofan, emmenant avec lui M. Cadot et un chirurgien muni d'une grande provision de médicaments.

Rustem part avec des instructions très étendues et très sévères. Il est chargé particulièrement, 1<sup>o</sup> de refaire l'esprit de corps des troupes et de rétablir la discipline;

2<sup>o</sup> De rappeler, par une sage administration et des encouragemens, la population de Cor-

dofan réfugiée dans les montagnes du sud, et de les traiter avec humanité ;

3° De découvrir les moyens industriels que présente le pays pour le bien des habitans et pour le commerce de l'Égypte ; protéger spécialement l'agriculture et les relations avec les étrangers ;

4° Former un corps de naturels du pays ;

5° Fonder des hôpitaux d'après les réglemens adoptés en Égypte ; prévenir les épidémies, en un mot, lier le peuple et l'armée de manière à rendre leur coopération utile au pays et à l'Égypte.

« Si j'étais gouverneur du Sennar et du Cordofan, disait Osman-Nurreddin en ma présence, cette contrée serait la plus riche et la plus utile des possessions du vice-roi ; j'aurais épousé la fille du plus grand personnage de la colonie ; mes officiers et mes employés auraient suivi mon exemple, et l'intérêt de conservation du sol se mêlant partout en même temps que le sang, je serais arrivé facilement à faire renaître l'abondance, à augmenter les besoins, l'industrie et le commerce ; la confiance aurait reparu, les caravanes du Darfour seraient venues à nos marchés échanger la poudre d'or, l'ivoire, la gomme, les plumes, contre nos produits industriels d'É-

gypte. Les anneaux d'or pur, qui ont disparus des marchés de Cartoum, reviendraient dès que les Éthiopiens qui les apportent n'auraient plus rien à redouter pour leur sûreté. Si le monopole du commerce est en nos mains, ce sont des circonstances funestes qui ont obligé le gouvernement à s'en saisir. Le commerce redeviendrait libre avec le retour de l'abondance et de l'industrie.»

Ces réflexions sont dictées par un sentiment ardent du bien, et Nureddin, en parlant ainsi, voulait sans doute affermir ces principes de philanthropie dans l'esprit de Rustem-Bey. En effet, cette colonie n'est une charge à l'Égypte que par l'impéritie des gouverneurs qui y ont régné en despotes et en tyrans, oubliant leur mission et leurs devoirs. On pourrait tout attendre de ces peuples dont le caractère est essentiellement doux lorsqu'il n'est pas aigri par l'esclavage et l'injustice. Ils pourraient repeupler l'Égypte supérieure en peu d'années; les rives fertiles du Nil les attireraient sans peine; leurs riches troupeaux de bœufs, dont ils ne savent que faire, viendraient élever les eaux du Nil et enrichir les marchés de Sciout et de Tanta.

Mais alors il faut des lois protectrices, des garanties qui ne se trouvent que dans l'heureuse idée de l'alliance du sang. Alors des villes sor-

tiront de terre et feront reparaître les temps antiques dont ces royaumes ne conservent plus aucune trace. Mais si l'on souffre qu'un gouverneur inhumain épuise sur ces malheureux toutes les recherches de la cruauté ; si l'esclave , traînant aux pieds d'énormes fers , peut être pendu sur la seule volonté de son propriétaire ; si , après avoir tout épuisé , on veut encore trouver d'introuvables richesses ; si vous , Soliman , détruisez la précieuse source d'eau de l'Oasis ; si pour vous divertir vous mettez un prisonnier ou le moindre délinquant à la bouche du canon pour voir ses membres dispersés en l'air ; si pour le plus léger ombrage vous faites arracher la langue , couper les mains , briser les dents , clouer un fer de cheval au talon ; si vos soldats enfin , affaiblis par les maladies , dégradés par l'abandon et la paresse , achèvent de faire haïr votre gouvernement par leurs rapines particulières et leurs désordres , ce pays ne sera bientôt plus qu'un vaste désert , où vous-même vous périrez de faim , de soif et de misère.

---

**LETTRE XXV.**

---

Abaz-Pacha, fils de Toussoun.

Au Caire, le 29 mars 1827.

Le pacha désirait que le jeune Abaz, son petit-fils, montrât quelque vocation pour le métier des armes. On lui faisait voir souvent les troupes, mais il n'avait encore témoigné que de l'éloignement pour l'institution du Nizam. Les compagnons de son enfance avaient toujours pris soin de flatter ses goûts pour la vie de mamlouk ; de sorte que tout ce qui ne brillait pas à sa vue, tout ce qui ne ressemblait pas à cette cavalerie fougueuse, resplendissante de richesses et de couleurs, s'agitant au milieu de la poussière, n'était digne que de son mépris. Le major général fut donc chargé de lui inspirer, par quelque moyen adroit, du goût pour les nouvelles institutions militaires ; son jeune âge permettait de croire la tâche facile. Il avait treize ans ; depuis sa sortie du harem, il était confié aux soins d'un gouverneur turc, dont le caractère sage et les

manières polies furent les seuls titres à cet emploi. On lui enseignait les langues turque, arabe et persane ; il ne reçut jamais d'autres principes d'éducation.

Ce jeune prince est d'une bonne constitution, mais extrêmement gras. Il est vif, impétueux, et connaît bien l'habileté des écoliers pour tromper les surveillans. Il regarde attentivement, comme son grand-père, la personne qui lui parle, comme pour lire dans ses yeux. L'exercice du cheval a jusqu'à présent prévalu dans ses goûts ; tout le reste est un fardeau pour lui. Obligé d'user continuellement de ruse pour se soustraire aux ennuis de l'éducation, il a acquis de la finesse, qui sera sans doute par la suite le trait dominant de son esprit ; il est affable avec les étrangers et très familier avec les personnes qu'il connaît.

Nurreddin prit pour base de conduite d'exciter l'amour-propre du jeune Abaz en lui découvrant son ignorance, et en feignant de s'opposer à ce qu'il s'associât aux travaux de la nouvelle armée, tant est vraie cette trivialité que les enfans attachent de l'intérêt aux choses qu'on leur défend. Il réussit du moins à l'attirer au camp ; on fit en sorte qu'il vît tout en cachette, et qu'il s'en fit un mérite personnel, jusqu'à ce

que le goût eût prévalu et qu'il se fût bien éclairé sur le mérite des institutions nouvelles, tant décriées, jusque sous les yeux des princes.

Il fut conduit au camp le 8 janvier 1827, sous prétexte d'aller voir ses chevaux au vert. Il ne devait pass'y arrêter, quoique ce fût sa route. Son gouverneur lui observa cependant que comme il avait été fêté par le corps militaire il était de son devoir de faire une visite au camp et de remercier les officiers. La maison du ministre était déjà préparée, il y descendit. On lui rendit les honneurs. Le major général, qui le rencontra à l'exercice au milieu des troupes, lui dit : « Ah ! prince, je vois bien que vous venez ici nous surprendre, pour savoir si chacun est à son poste. Vous faites bien, vous êtes notre maître ; c'est à vous de nous inspecter, de nous surveiller et de nous reprendre lorsque nous nous écartons de nos devoirs. Nous vous voyons ici sans crainte, et même avec plaisir. »

Le jeune homme, un peu déconcerté et se croyant dans son tort d'être venu au camp sans les ordres de son père, ne savait comment prendre cette apostrophe. Osman-Bey est gai, et l'eut bientôt rassuré : le temps se passa en visites ; il coucha au camp.

Le lendemain, on lui montra des travaux de

l'école d'état-major; des cartes, des plans, des dessins; il prit du plaisir aux explications qu'on lui en donnait. Il faisait souvent appeler des officiers supérieurs qu'il avait connus dans son enfance favoris de son grand-père, et parlait guerre et métier avec eux.

Le 10, continuant son inspection, il entra dans les classes en exercice de l'école spéciale. Il examina avec beaucoup de sérieux le mode d'enseignement par démonstration au tableau. Ses yeux s'arrêtèrent sur une boussole; on lui en fit expliquer l'usage par un jeune officier, ce qui le fit rougir et le rendit pensif; il en fut de même du quart de cercle et de quelques autres objets qui se trouvaient là.

Le 10, on lui donna le spectacle d'une grande manœuvre. Il était placé sur la redoute du désert. Nous fûmes chargés de lui faire concevoir sur le papier, par des figures, les grands mouvemens des lignes d'infanterie. On les mit ensuite au net; de sorte que ces figures lui devinrent très intelligibles.

On lui avait envoyé une carabine et une giberne de nos troupes à cheval. A neuf heures du soir, Osman-Bey alla lui faire visite, et le trouva dans un salon particulier avec un officier de service, marchant au pas et se faisant démon-

trer l'exercice. Dès qu'il vit Osman, il se jeta promptement sur son sofa, comme s'il eût été surpris en flagrant délit. Osman-Bey, qui n'avait pas fait semblant de s'apercevoir de la leçon, reprimanda l'officier qui n'était pas à son poste.

Il prit congé le 10. Il était devenu très affable ; il témoigna aux officiers tout le plaisir qu'il avait goûté au milieu d'eux, et promit de revenir bientôt au camp qu'il trouve plus amusant que le sérail du Caire.

---

**LETTRE XXVI.**

---

Marine. — Code pénal traduit. — Flotte de Constantinople. — Le pacha de Candie.

Au Caire, le 1<sup>er</sup> avril 1827.

LES traductions relatives à la marine furent confiées, ainsi que je vous l'ai déjà dit, à Osman-Bey, le seul homme dont la volonté et les talens soient bien en harmonie avec les projets du souverain. Après la version de toutes les manœuvres, de tous les termes de cet art, il s'occupa du code pénal de la marine militaire <sup>1</sup>.

Il a traduit par ordre tous les arrêtés depuis ceux de la convention nationale jusqu'aux derniers décrets de Napoléon. Mais les mœurs du pays, les coutumes et la religion, sans parler des modes existans d'administration, obligèrent de porter à cet intéressant travail quelques modifications peu frappantes qui rendent les choses à leurs conséquences.

Par exemple, il a formé quatre tribunaux exécutifs, ainsi dénommés :

(1) Ferrier, ou le juge militaire.

1. Conseil d'amirauté.
2. Conseil de flottille.
3. Conseil de division.
4. Conseil de navire.

Toutes les classes de délits sont attribuées à ces quatre tribunaux.

Dans le quatrième, le règlement français donne au commandant de navire un pouvoir absolu sur la fixation des peines. Mais dans un ordre de choses aussi neuf, il a pensé qu'un commandant serait trop disposé à abuser d'un tel droit; c'est ce qui fait qu'il a laissé la condamnation des délits à la délibération du conseil. Cependant l'officier de quart peut mettre provisoirement le délinquant aux arrêts, en attendant qu'il soit cité au conseil. Mais, ainsi que nos capitaines, pendant l'action il est investi du pouvoir absolu sur son équipage, et la nécessité à bord en est reconnue.

Il changea aussi un article qui porte peine infamante et renvoi d'un officier du service de la marine. Le point d'honneur n'existant pas chez les Orientaux comme chez nous, cette loi deviendrait favorable à ceux qui voudraient se soustraire au service.

Enfin, il s'est occupé de l'installation des vaisseaux, et de l'ordre du service de la marine en

mer et dans le port. Ces réglemens, mis de suite à exécution, ont déjà produit un bien notable ; les officiers de marine européens rendent pleine justice à ces changemens et en admirent les effets.

Différens navires de guerre sont en construction à Gênes , à Livourne , à Marseille, et viennent peu à peu grossir l'escadre. Elle ne ressemble plus à ces flottes turques, si mal entretenues , qui portent extérieurement une couleur générale de suie ; dont les cordages mal tendus, les vergues mal ajustées, un pont encombré et en désordre , font connaître la médiocrité de leurs gens de mer. Elle sort quelquefois du port pour faire des évolutions sous les yeux du pacha , ou pour essayer la marche des navires et l'habileté des nouveaux matelots.

Le pacha invita un jour le commandant d'une frégate anglaise à sortir en rade avec les corvettes égyptiennes, sur une desquelles il était. Les bâtimens manœuvrèrent sur toutes les rombes de vent. Le pacha fit un signal de virer de bord ; la frégate anglaise ne mit que deux minutes , et ses corvettes six. Mohamed-Aly avait sa montre à la main , et dit aux officiers de mer qui étaient là : « Nous sommes encore des enfans, ne voyez-vous pas que dans un combat ,

ces gens-là nous enverraient trois bordées contre une? »

Le pacha d'Égypte a accueilli avec beaucoup d'enthousiasme le commandement des flottes de Constantinople qui vient de lui être conféré par le sultan. C'est le fils de Néghib-Effendi qui lui en porta le firman; onéreuse faveur qui est l'objet de l'étonnement et des conversations du public.

Les uns y voient la conduite du sultan pleine de confiance et d'esprit national; les autres, ne connaissant peut-être pas assez la position de la Porte, regardent cette concession comme combinée pour la ruine du pacha d'Égypte, objet de haine et de jalousie du divan de Constantinople. Ils pensent que ce surcroît de dépense est au-dessus de ses forces, vu l'état misérable des navires, et que la magnificence de Mohamed-Aly et son amour-propre le porteront à tous les sacrifices pour entretenir cette marine. Il a dit assez publiquement que lorsque les flottes réunies seraient *parées*, il irait lui-même attaquer Hydra, centre de la marine grecque. Il ne pensait pas probablement à exécuter un tel dessein que tout le monde désapprouvait hautement; il ne l'aurait pas divulgué. Lorsqu'il partit pour la guerre d'Edjaz, on ne sut

son départ que lorsqu'il était déjà en marche.

La conduite de Mohamed-Aly vis-à-vis de la Porte a toujours répondu à la confiance qu'elle lui a témoignée; il a été au-delà de ses obligations. Comment donc en déduire jusqu'à présent que le pacha soit un ennemi de l'État et le sultan un tyran jaloux qui veut la ruine d'un visir dangereux? Si la politique de l'Égypte est de chercher à s'affranchir d'un joug étranger, cette révolution est-elle mûre et tous les matériaux sont-ils prêts?

La Porte a très bien senti que la coopération du capitain-pacha était illusoire, par les divisions qui existaient entre les deux chefs turc et égyptien. Le premier traversait toujours les opérations de l'autre, et prenait plaisir à l'abandonner lorsqu'il l'avait imprudemment engagé. C'est purement cette considération qui a déterminé le sultan à réunir les deux pavillons dans la seule main du pacha d'Égypte, et à se dépouiller d'une partie de sa force politique pour grossir celle de ce prétendu adversaire. Enfin, ce qui semble justifier cette conduite, c'est que, si la Porte s'est soutenue en Grèce jusqu'à ce jour sans mettre en mouvement de grandes forces, c'est par les secours du vice-roi, qui a agi contre l'intérêt politique de son pays, qui

a détruit son crédit dans l'opinion, et appauvri ses États.

Au nombre des faveurs coûteuses que le sultan fait peser encore sur lui, on peut mettre la réception et la nomination de Soliman au pachalic de Candie. Cette cérémonie eut lieu au Caire, le 2 mars 1827. Mohamed-Aly s'efforça de la rendre digne de son nom et de sa magnificence, et l'on peut dire qu'il déroba la misère publique aux yeux de cet étranger. Des cortéges brillans composés des premiers dignitaires, un grand mouvement de troupes, le son de musiques guerrières, des réjouissances publiques, opéraient une métamorphose générale.

Le 22 mars on lui présenta un spectacle nouveau pour lui, celui d'une petite guerre. L'armée arriva de Dgiaad-Abad dans la nuit, et aux premiers rayons du soleil elle était en bataille dans la vaste et illustre plaine d'Héliopolis, entre la mosquée de la Coubbé et la chaîne du Mokkatam. L'artillerie arriva en même temps et prit ses positions.

Les tentes du pacha, dressées sur une colline en amphithéâtre, étaient entourées de plus de 20,000 spectateurs sortis des murs de la ca-

pitale. Les troupes manœuvrèrent si bien que le pacha de Candie et sa cour en restèrent émerveillés. Il ne pouvait concevoir les déploiemens rapides de ces masses entassées, en colonnes serrées, et la reformation en masse de ces longues lignes d'infanterie, sans tumulte et sans bruit. Le coup d'œil était imposant des deux côtés ; un peintre eût été embarrassé de choisir son sujet parmi les acteurs ou les spectateurs. Figurez-vous, dans un désert uni, de hauts minarets, de vieilles mosquées en ruines, et à l'entour deux armées aux prises manœuvrant au pas de charge dans d'épais tourbillons de sable et de fumée et sous le feu d'une artillerie tonnante ; et là, sur cette colline, l'immobile réunion des spectateurs présentant une variété infinie par leurs vêtemens de mille couleurs éclatantes. Au milieu de ces masses s'élevaient de grandes tentes surmontées de boules d'or ; de tous côtés on tenait des chevaux hennissans, dont le riche harnachement brillait au loin, et au pied de la colline on remarquait la cavalerie irrégulière du destardar-bey, dont le désordre contrastait avec la précision des mouvemens de nos Nizams.

Outre les cadeaux d'usage et les frais de la

réception du pacha Soliman , Mohamed-Aly lui fit présent de 3,000 bourses (500,000 fr.). Le 10 avril ils partirent tous deux pour Alexandrie où la flotte de Constantinople était arrivée et réclamait les soins du vice-roi.

---

**LETTRE XXVII.**

---

Marine grecque. — Marine égyptienne.

Le Caire, 11 avril 1827.

LA marine étant aujourd'hui le grand levier des opérations et l'objet des soins les plus ardens des Égyptiens, je vais encore vous en entretenir.

Une frégate construite à Marseille, *la Guerrière*, est arrivée dans le port d'Alexandrie pour le compte du gouvernement égyptien. Elle porte les officiers de marine que le pacha avait demandé en France pour l'instruction de ses marins. A leur tête est M. le capitaine de vaisseau Letellier. Leur engagement porte qu'ils serviront en mer et dans le port, clause qui les obligera de faire partie de l'expédition contre les Grecs, si on désire les y employer. Le pacha s'étant rendu à bord de cette belle frégate, les officiers reçurent immédiatement leur destination sur les différens navires de l'escadre égyptienne. Deux corvettes, *la Lionne*, *le Navarin*, construites à Livourne et à Marseille, viennent d'arriver aussi. *Le Navarin*, l'une

d'elles, d'une construction légère, est d'une élégance recherchée.

Tous ces navires sont montés aujourd'hui par des équipages arabes, qui rivalisent d'intelligence et d'adresse avec notre marine. Le nouveau système adopté en France est celui qui a été suivi pour l'instruction du corps et pour la composition du personnel; ainsi les matelots sont exercés à toutes les armes du bord. Les officiers n'ont pas une instruction en rapport avec celle des matelots. C'est toujours par les classes supérieures que les armes de terre et de mer sont arrêtées dans les progrès de leur développement, à la différence des Grecs qui, avec de bons commandans, n'ont que de pauvres soldats, tandis que les Égyptiens, excellens soldats, n'ont point encore d'officiers faits.

M. Vilnik a été jusqu'à présent l'instructeur en chef de ces marins; il a fait beaucoup sans doute, mais il reste à former le corps savant de l'arme, sans lequel le meilleur matériel est de nul effet.

M. Boghos, déjà célèbre dans la haute administration, et très avant dans l'estime et les faveurs du prince, fait les fonctions de ministre de l'extérieur et du commerce, avec le titre modeste de *premier drogman*. Il suit les construc-

tions de la marine, qui s'exécutent en France et en Italie. Chargé du compte de ces entreprises, il traite avec les entrepreneurs en retour de marchandises égyptiennes. Ces navires arrivent sous le pavillon de commerce européen, et reçoivent le pavillon turc dans le port d'Alexandrie.

Le mouvement de la marine est très actif; de petites escadres communiquent continuellement avec Candie et la Morée, sans rencontrer les Grecs qui se sont retirés à Hydra et à Zéa.

La marine grecque se compose actuellement de 70 à 80 bricks marchands, armés en guerre, stationnés à Hydra; de deux bateaux à vapeur, dont l'un est conduit par le colonel anglais Hastings <sup>1</sup>; d'une frégate américaine, *la Hellas*, que monte lord Cochrane, d'un brick et d'une goëlette amenés par ce dernier. L'arrivée du lord et de ses faibles secours n'ont point produit sur l'esprit des Grecs tout l'effet qu'on s'en était promis. Il est vrai qu'on se plaisait à leur annoncer une flotte entière, et que, déçus dans leurs espérances ils ne se sont prêtés qu'avec indolence aux dispositions que voulut prendre le nouvel amiral.

L'escadre égyptienne, chargée de vivres et de munitions, partit pour Modon le 18 avril.

(1) Mort depuis devant Anaticco.

---

**LETTRE XXVIII.**

---

Apparition de la flotte grecque. — Brûlots dans le port d'Alexandrie.

Alexandrie, 30 juin 1827.

L'ESCADRE partie le 18 avril était de retour dans le commencement de juin, et à l'ancre dans le Port-Vieux.

Le 10<sup>me</sup> régiment d'infanterie étant destiné pour la Morée, vient de se rendre à Alexandrie. Son colonel Acmet-Bey emmène avec lui une centaine d'officiers à la suite pour remplacer les pertes de l'armée de Morée, et la dixième compagnie de sapeurs. Ce régiment est le plus beau et le plus instruit de l'armée.

Le dimanche 17 juin on crut apercevoir des bâtimens autrichiens en vue d'Alexandrie. Au coucher du soleil on reconnut une escadre grecque. Dès lors une activité incroyable régna dans le port; l'ennemi, profitant de la nuit, lança trois brûlots sur le brick égyptien *le Tigre*, qui était de garde au Port-Vieux, et qui venait d'échouer sur les écueils en voulant rentrer avec trop de précipitation. Il fut accro-

ché au 5<sup>m</sup> brûlot et incendié. L'équipage fut sauvé par les secours qui arrivèrent du port.

Le vice-roi se jeta dans son yacht et donna partout ses ordres. Le lundi 18, avant le jour, quelques corvettes mirent à la voile, malgré le vent contraire soufflant du nord. L'ennemi était à deux lieues en mer, au vent. On comptait distinctement vingt-trois voiles, dont une frégate<sup>1</sup> que montait sans doute lord Cochrane, quelques polacres, le reste brigantins, avisos ou brûlots.

La flotte égyptienne manœuvrait pour sortir des passes au risque de tout compromettre ; quatre corvettes et trois bricks parvinrent à se mettre en rade, et présentèrent le combat ; mais l'ennemi prit sa bordée au large, et, favorisé par le vent et par la nuit, avait évité l'engagement<sup>2</sup>. Le pacha et ses officiers animaient tout par leur présence. Des bâtimens qui n'avaient ni voiles, ni eau, ni poudre, furent armés, équipés, et approvisionnés dans la nuit, et le lendemain matin étaient en pleine mer. Le cap des Figuiers, le fort Cafarelli, le phare, le fort

(1) *La Hellas*.

(2) Il paraît que dans cette détermination à la retraite, le conseil des Grecs l'emporta sur l'avis fortement exprimé par lord Cochrane, d'incendier le port d'Alexandrie, ou de tenter au moins cette entreprise ; cependant on a entendu dire précisément le contraire, de sorte qu'on ne sait dans quel but a été faite cette vaine démonstration.

du Marabout, avaient été mis de suite en état de défense. Un bataillon était bivouaqué à la pointe des Figueiers, vis-à-vis le sérail. On était étonné même de ces mesures extraordinaires de défense. Le major général répondit que cela servirait d'exemple à l'armée, et lui suggérerait de prendre de meilleures précautions; il n'y avait qu'un seul commandement.

Le 18 au soir toute la flotte était en mer, entourant le bâtiment que montait le pacha; on attendait une brise favorable pour sortir des bas fonds.

Le 19 au jour, le pacha donna ses ordres définitifs, appela à son bord Moharrem-Bey, son gendre, amiral, lui remit le commandement, lui ordonna de suivre les Grecs et d'engager le combat; après quoi il rentra dans son palais. La flotte égyptienne marchait à pleines voiles dans l'aire du vent où l'on présumait rencontrer l'ennemi, c'est-à-dire vers Rhodes.

Hier 29 elle est rentrée après onze jours de navigation, sans avoir pu joindre les Grecs qu'elle aperçut encore plusieurs fois. Ainsi, dans cette expédition mal dirigée, les Grecs perdirent trois bâtimens pour brûler un mauvais brick, qui s'était perdu lui-même, et donnèrent aux Égyptiens l'honneur de cette affaire.

---

**LETTRE XXIX.**

---

Départ des flottes réunies. — Mort de Mohamed-Bey.  
— Mahamoud-Bey nommé ministre de la guerre.

Alexandrie, 6 août 1827.

PAR suite de notre rupture avec Alger, M. de Rigny, notre amiral, a ordonné à la frégate française *la Junon*, de bloquer dans le port d'Alexandrie les deux frégates algériennes qui sont au service du pacha d'Égypte, et de déclarer à ce prince que si elles sortaient du port elles seraient aussitôt attaquées. Cet avis, pris en considération par le gouvernement égyptien, les deux frégates furent confinées à l'arsenal et désarmées jusqu'à nouvel ordre. Ces Algériens, avant l'arrivée de *la Junon*, avaient déjà voulu sortir sur notre pavillon marchand; le pacha s'y était opposé. Du reste cette guerre lui est très indifférente, par le peu d'amitié qu'il entretient avec les régences barbaresques. On lui demanda des secours comme à un frère; il répondit : « Si vous faites des sottises, réparez-les vous-mêmes. »

Le 5 août, les escadres d'Égypte et de Constantinople réunies mirent à la voile pour la Morée, ayant à bord le 10<sup>me</sup> régiment d'infanterie, du matériel et des munitions de bouche. Les deux vaisseaux de 74 étaient sortis du port le 3. On comptait 75 navires, frégates, corvettes et bricks, et 16 transports. Jamais force aussi imposante n'avait été réunie depuis la guerre. Beaucoup de ces bâtimens étaient neufs; tout le reste avait été remis dans le meilleur état. La flotte d'Égypte se faisait remarquer surtout par la beauté de ses navires, sa manœuvre et sa marche. Chaque brick ou goëlette était muni de 24 avirons, avec lesquels on fait en calme deux milles à l'heure. M. Letellier monte *la Guerrière*; les autres officiers de marine se sont vus dans l'obligation de rester à bord de leurs navires, et de prendre part aux chances de cette guerre.

Cette journée fut marquée par un événement de sinistre présage. Le célèbre Mohamed-Bey, ministre de la guerre, succomba à une maladie aiguë. Il avait prédit l'année précédente l'époque de sa mort, que l'on attribue à l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses. C'est une perte irréparable pour le vice-roi. C'était bien l'homme sur le dévouement duquel il lui était

permis de compter, par une longue expérience. Il gouvernait l'Égypte en l'absence du prince, il était sa force et son appui. Le télégraphe porta de suite cette nouvelle au pacha, qui envoya immédiatement au camp de Dgiaad-Abad le major général, pour prendre le commandement par intérim. On craignait un mouvement ou une désertion dans les troupes, dont il était très aimé, et à cet effet on avait établi dans nos environs de forts détachemens de cavalerie, pour prévenir ces troubles.

Mohamed-Bey dit avant de mourir qu'il était bien difficile de trouver un maître parfait; que bien heureux étaient ceux qui pouvaient l'avoir, que pour lui il l'avait trouvé dans la personne de Mohamed-Aly; mais que sa vieillesse ne lui avait pas permis de jouir assez long-temps de ce bonheur. Quoiqu'étais le second personnage de l'État, il vécut toujours simplement, et mourut pauvre. On vendit son palais et son mobilier pour payer les dettes courantes de sa maison : c'est le plus bel éloge que je puisse vous en faire.

Il était constant en amitié. A côté de son mausolée, qu'il fit construire l'année passée, il en avait élevé un pareil où reposait le corps d'un vieil ami, qu'il ne cessait de pleurer; il

aimait tendrement son frère, qui vivait de ses largesses, et toutes ces qualités excellentes perçaient au travers d'une certaine dureté que lui donnaient la sévérité du pouvoir et l'habitude des affaires.

Je ne me défends pas d'avoir été vivement affligé de cette perte. J'avais pour lui de l'attachement fondé sur ses bonnes qualités, qu'on réveillait toujours par un raisonnement ferme et juste.

Un jour, à l'issue d'une assemblée de la commission d'instruction dont j'étais secrétaire, on lui amena un jeune soldat qui, ayant été surpris par son lieutenant, lorsqu'il arrachait quelques légumes dans les champs, avait voulu s'échapper, et, en se débattant, l'avait blessé au bras. D'après l'instruction de cette affaire, le malheureux allait passer à un conseil de guerre, et aurait été condamné à la peine de mort, comme convaincu de voies de fait sur la personne de son chef. Il consultait tout le monde : « Et vous, me dit-il, qu'en pensez-vous ? »

Je réfléchis peu, et lui dis à tout hasard : « Le fait est bien établi à la charge du soldat ; mais la loi ajoute que le souverain peut faire grâce, dans certains cas atténuans. Celui-ci mérite notre attention : il n'y a point de préméditation ;

ce n'est qu'un mouvement sans doute involontaire qu'il est peut-être permis de voir avec indulgence chez un jeune soldat, peu fait à la rigueur de notre discipline militaire. — Est-ce un bon sujet, demanda-t-il, à ses nombreux amis qui l'entouraient ? — Oui, s'écria-t-on. — Va-t-en, lui dit-il, mais souviens-toi qu'à l'heure qu'il est tu devrais avoir la tête cassée. » Il reprit alors un air riant, et s'entretint gaîment avec nous. Cette scène avait beaucoup d'intérêt : tout le monde y prenait part ; les courtisans avaient en silence l'œil sur le ministre, s'étudiant à approuver sa décision, de quelque manière qu'elle eût pu tomber.

Ce qui vous étonnera, et ce qui étonna tout le monde, c'est qu'il fut remplacé le 10 par ce Mahamoud-Bey qui lui avait succédé autrefois dans la charge de caya-bey, et qui fut destitué, comme vous avez vu, par suite d'une investigation provoquée par le colonel Rey. C'est un choix peu heureux. Cet homme est aigri par une disgrâce trop célèbre, et n'a jamais d'ailleurs montré de penchant pour les nouvelles institutions. Ces reproches lui furent faits autrefois d'une manière violente par M. Sève, qui s'en fit un ennemi irréconciliable. Je crois qu'il les mérite toujours, et qu'on s'abuse sur

ses garanties. On pensait au major général Osman-Bey; mais une telle fortune dans un jeune homme fit réfléchir le vice-roi; il craignit, dit-on, d'indisposer ses vieux favoris. Mais pour donner au jeune et courageux novateur une marque non moins éclatante de son estime, il l'allia à son sang, en lui donnant en mariage une de ses parentes, la veuve d'Isaac-Bey.

---

**LETTRE XXX.**

---

**Position politique. — M. Gradock. — Inquiétudes du commerce.**

Dgiaad-Abad , 20 septembre 1827.

Nous touchons ici à une époque remarquable, où les intérêts de l'Égypte vont être pesés par son propre souverain avec ceux de l'empire ottoman. Il est peut-être déjà tard; peut-être n'a-t-il plus à opter. Sans force et sans argent, comment trancher de si hautes questions. Au moins n'a-t-il pas à se reprocher la faute d'avoir manifesté des vues d'indépendance, lorsqu'il avait dernièrement sous la main presque toute la marine de l'empire; qu'il pouvait rappeler ses armées et les réunir en peu de jours sur ses frontières. La Porte ottomane le voyant aujourd'hui désarmé, et sans droit aux garanties européennes par la persévérance d'Ibrahim-Pacha, pouvait parler d'une manière très menaçante. S'étant donc conservé vis-à-vis du sultan dans les mêmes termes, continuant sa coopération dans la guerre nationale, cette conduite

prudente le laisse assez calme dans le parti qu'il est obligé de suivre.

Ne croyez pas que Mohamed-Aly exagère les moyens des Turcs s'ils ont à lutter contre l'Europe. Le traité de Londres, du 6 juillet, lui est connu; il le médite, et ne voit de salut pour le peuple du prophète que dans les divisions qui pourront naître entre les trois grandes puissances contractantes lors des progrès des opérations militaires, ou dans le réveil du peuple ottoman. Les armées russes menacent par l'Europe et par l'Asie; les flottes d'Angleterre et de France anéantiront par leur apparition tous moyens de réunion; un blocus général de l'empire paralysera le commerce. Que faire? à qui s'en rapporter pour ne pas irriter le feu de la guerre et des révolutions? On fait le procès du Croissant, on le condamnera ou on l'absoudra; sa résistance est-elle une chimère? n'a-t-il plus de force que celle d'inertie?

L'armée de la Mecque a été battue par les Vchabis; la Mecque même est tombée un moment en leur pouvoir. Il faut des renforts; il faut les prendre sur les garnisons des places de l'Égypte; faire de nouvelles levées, ce serait réduire encore les faibles ressources de l'industrie et de l'agriculture.

Des vaisseaux de haut bord paraissent dans les escadres française et anglaise, une flotte russe de même force entre par Gibraltar, et, se combinant avec celles-là, vient proclamer que le traité du 6 juillet sera exécuté.

Au milieu de tant d'événemens, l'Égypte se soutient encore dans l'intérêt qu'elle inspire à l'Europe. Le penchant du souverain vers des idées de civilisation, son caractère conciliant, son génie, pourront mettre l'Égypte en dehors d'une catastrophe, l'Égypte, si coupable aux yeux du siècle par sa guerre de Morée, flagrante encore aujourd'hui, sous le canon de l'Europe. Il faut mettre les choses à leur juste valeur; des conseils courageux ont été envoyés d'Alexandrie au divan de Constantinople. On proposait une transaction avec les puissances; on admettait l'émancipation de la Turquie d'Europe, sous certaines restrictions. On fut sourd à ces propositions; bien plus, le sultan répondit énergiquement par des ordres encore plus pressans d'attaquer les Grecs par mer à Hydra, et par terre à Napoléon de Romanie, avec tous les moyens réunis et par un effort simultané. Il affirmait que la Russie était détachée de la coalition. Il fallut souscrire; mais le pacha continua à conserver avec l'Europe les relations les

plus pacifiques et à montrer à nos pavillons une déférence extraordinaire.

M. Cradock, envoyé de l'ambassade anglaise de Paris, arriva vers la fin d'août, et conféra avec le pacha sur la situation de l'Égypte. Sa mission est secrète, mais tout porte à croire qu'il s'agit du retour d'Ibrabim-Pacha. Le consul anglais Salt, et M. Boghos sont seuls admis dans les conférences. On disait aussi qu'il avait proposé un armistice en faveur des Grecs, jusqu'à l'issue des négociations et de l'intervention armée des trois puissances.

Ce qui paraît plus certain, c'est que la France et l'Angleterre donnent à entendre au vice-roi d'Égypte que, s'il retirait ses troupes de Morée, malgré les vues obstinées de la Porte, il recevrait des puissances de bonnes garanties. A tout cela le pacha, toujours fidèle à son système, répond qu'il est sujet de la Porte, qu'il est aveugle dans les hauts traités, et que sans les ordres du sultan il ne peut entamer aucune négociation ; que ses vœux tendent certainement au retour de la paix, et qu'il fera dans ce but tout ce qui dépendra de lui pour l'obtenir, mais qu'il ne lui appartient pas de décider la question. Le pacha, toujours gracieux, accompagne ses ré-

ponses, tantôt d'un damas monté en or, et tantôt d'un magnifique cachemire.

Il n'en règne pas moins parmi les Européens d'assez vives inquiétudes; le commerce est nul; on pense maintenant, pour ainsi dire, à sa sûreté. Le consul anglais, quoique atteint d'une maladie grave, a quitté le Caire le 10 septembre, faisant connaître aux protégés anglais et aux voyageurs que la guerre était certaine, et qu'il y avait du danger à persévérer à habiter l'intérieur de l'Égypte; conduite qui fut blâmée par le pacha. Ce fut une occasion pour lui de renouveler hautement au consul de France et à ceux des autres nations que, quelle que soit l'issue des événemens, les Francs en Égypte étaient sous sa protection immédiate; qu'il donnait sa parole d'honneur de les faire respecter, et qu'ils pouvaient se livrer tranquillement à leurs affaires.

Les pirates grecs continuent à piller tout ce qui n'est pas escorté par des navires de guerre; enfin c'est une crise qui frappe toutes les classes du peuple et paralyse les relations.

---

**LETTRE XXXI.**

---

Intervention armée des trois puissances par suite du traité du 6 juillet 1827.

Dgiaad-Abad, le 12 octobre 1827.

L'AMIRAL français, M. de Rigny, reçut des pouvoirs moins limités que ceux conférés jusqu'à présent à ses prédécesseurs. Ceux de M. Codrington, commodore envoyé par M. Canning, étaient toujours illimités et devaient se modifier selon les circonstances. Tels furent ceux de M. Hamilton et de tous ceux qui commandèrent en dernier lieu la station anglaise du Levant. M. Codrington, par rang d'ancienneté, fut élu commandant en chef des escadres réunies; ainsi les plus graves intérêts de l'Europe peuvent, en quelque sorte, dépendre de la manière de voir d'un officier de la marine anglaise.

Chacun eut sa tâche. Les Dardanelles, Hydra, Napoli de Romanie, Modon et Navarin, furent bloqués en même temps. Il fut signifié au gouvernement grec par M. de Rigny de faire cesser la piraterie, de réformer ces iniques tribunaux de prises, où les dépouilles du com-

merce européen étaient confisquées; il traça les lignes dans les quelles les Grecs devraient provisoirement concentrer leurs courses et leurs opérations maritimes. Plusieurs navires français avaient reçu l'ordre de prendre ou couler les bâtimens grecs isolés; plusieurs pirates furent détruits de cette manière; une de ces prises immortalisa l'enseigne Bisson, et sa fin héroïque est digne des plus belles actions des temps antiques et modernes.

M. Codrington contint l'escadre turco-égyptienne, réunie dans la baie de Navarin, et déclara à Ibrahim-Pacha, qui se disposait à faire appareiller sa flotte, qu'il avait l'ordre de ne laisser sortir aucun de ses bâtimens; une seule goëlette égyptienne obtint de porter des dépêches à Alexandrie, où elle arriva sous l'escorte du *Palinure*, commandé par le capitaine Kerdrain.

La question de la Grèce est changée. Le traité du 6 juillet la range parmi les puissances indépendantes de l'Europe. Le sultan ne peut plus aujourd'hui la qualifier de province insurgée, en parlant aux trois puissances coalisées; et, voyant l'orage inévitable, il a dû ordonner des levées dans tout l'empire. Les régences barbaresques, Marock, les provinces d'Asie sont

sommées de se préparer à défendre le Croissant attaqué par la chrétienté. « Si nous en venons là, lui fait-on dire, les chrétiens du Levant nous serviront d'otages. »

L'ambassadeur anglais répondit au divan, à cette occasion, que le sang de chaque Européen sacrifié dans cette lutte coûterait mille têtes musulmanes.

Les négociations étaient sur le point de se rompre ; le sultan rejetait au loin et avec un dédain plein de hauteur les significations du traité de Londres ; l'Autriche, avec son rôle de médiatrice, n'obtenait rien, quoique pouvant par sa neutralité parler de moyens conciliateurs. Les Turcs observaient, et c'était une opinion très populaire chez eux, qu'une des principales causes de l'intervention des puissances étant la gêne qu'éprouvait le commerce européen dans les mers du Levant ( véritables termes du traité ), cette gêne ne provenait que de l'apparition des pirates grecs dans l'Archipel, et que c'était sur eux que devait tomber la mauvaise humeur de l'Europe, et non sur les Ottomans, qui sont les véritables consommateurs des importations européennes dans le Levant.

Ibrahim, bloqué à Navarin, tenait toujours sa position. Il avait des ordres positifs de la Porte

de persister et de se défendre à outrance, s'il était attaqué. Mohamed-Aly, apprenant cette disposition de la Porte, dit à un de nos officiers de marine : « Eh bien ! mon fils se battra, ne lui restât-il qu'une planche ; je le connais. »

Les sombres couleurs de ces nouvelles continuent à inquiéter les Européens sur leur position. En Égypte on a assez de confiance dans le pouvoir du pacha pour accepter les garanties qu'il donne à chaque instant, et on peut dire qu'il n'y a rien craindre. Mais quand on jette les yeux sur les populations chrétiennes de la Syrie, sur les Francs des échelles de l'Asie mineure, sur ceux de Constantinople, et sur les Grecs qui sont encore soumis aux Turcs en Europe, on frémit de voir le bras du fanatisme outragé s'armer pour sa loi et son Dieu. Non, nous ne pouvons le penser, Monsieur, vos diplomates ne mettront point froidement dans la balance le sang de tant de chrétiens, victimes livrées sans défense à la vengeance et à la haine. Des déclarations préalables les mettront à même de réunir leur bien à la hâte et de pourvoir à leur sûreté ; nous ne croyons nullement à une guerre que l'on dit si prochaine et si inévitable ; cela est incompatible avec notre civilisation, nos mœurs et notre humanité.

---

## LETTRE XXXII.

Combat de Navarin — Protestation des Orientaux.

Alexandrie, 29 octobre 1827.

HIER 28 octobre, une corvette très endommagée, portant pavillon égyptien, entra dans le port d'Alexandrie. C'était le courrier des évènements de Navarin. Les flottes turco-égyptiennes sont anéanties. Les détails de ce combat ne nous sont pas encore connus; je vous donne la nouvelle telle qu'elle nous est apportée par le navire égyptien, et confirmée par plusieurs bâtimens arrivés depuis <sup>1</sup>.

(1) A cette nouvelle, un mouvement se manifesta dans la ville d'Alexandrie. Les Albanais demandaient vengeance, et n'attendaient qu'un signal pour se jeter dans le quartier franc. Les familles des marins victimes du combat de Navarin encombraient le palais de Mohamed-Aly; tout retentissait de leurs cris. Le vice-roi, dissimulant lui-même son chagrin, disait à M. Boghos: « Je m'y attendais, la Porte l'a voulu. »

Les Albanais et canonniers d'Alexandrie reçurent l'ordre de ne point sortir armés; les familles furent renvoyées dans leurs maisons; on employa la force envers les plus mutins. Les postes du quartier franc furent occupés par l'infanterie régulière et doubles, etc. Ces mesures furent suffisantes pour prévenir toute tentative sur les Européens.

Une circonstance remarquable, et qui pouvait agir puissamment sur ces têtes irritées contre nous, ce fut une éclipse de lune.

Le 20 octobre, les escadres anglaise, française et russe, étaient réunies devant Navarin, ou du moins leurs plus gros navires. Les vaisseaux turcs étaient à l'ancre, rangés autour de la baie, protégés par le canon de la ville et par celui de l'îlot qui est à l'entrée. Un brûlot turc était sur la passe. On envoya une embarcation anglaise pour le sommer de s'éloigner; il répondit par des coups de fusil; l'aspirant qui montait l'embarcation est atteint d'une balle. Une frégate égyptienne voisine de cette affaire fit une salve, et l'on vit que la flotte faisait ses dispositions pour appareiller et sortir. Aussitôt dix vaisseaux de haut bord et quelques frégates des trois puissances entrèrent à pleines voiles, et vinrent prendre parallèlement position au milieu de l'armée turque, qui formait un demi-cercle. L'amiral anglais tenait la tête de la colonne, et s'était engagé au centre avec le capitain Bey. Les vaisseaux français venaient ensuite et s'embossaient par le travers des navires égyptiens; M. de Rigny, à bord de la frégate la *Syrène*, s'était avancé dans les lignes vers la *Guerrière*, qui portait le pavillon amiral d'Égypte, et com-

Elle se manifesta hier à sept heures et demie du soir, et dura jusqu'à neuf heures et demie. Les Osmanlis, toujours frappés de l'idée d'une fin prochaine, pouvaient interpréter tant de présages sinistres au profit du fanatisme.

bâttait vaillamment contre des forces supérieures. L'amiral russe, Heyden, canonnait les forts et était aux prises avec les bâtimens les plus voisins des passes. Les bâtimens légers avaient été laissés dehors pour arrêter tout ce qui pourrait s'échapper. Le combat commença à une heure après midi. A trois heures, la plupart des vaisseaux turcs étaient en flammes, ou échoués, ou coulés bas. Lorsqu'après le fort du combat on put reconnaître le pavillon du vice-roi d'Égypte, on l'épargna; même plusieurs voiles passèrent. Huit à neuf mille Musulmans périrent dans cette affaire; une grande quantité de blessés s'étaient réfugiés sur des frégates démâtées, qui coulèrent dans la nuit ou le lendemain. Les alliés perdirent environ 400 hommes tués et 800 blessés. Le vaisseau français le *Scipion* fut accroché par un brûlot et faillit être incendié; on se rendit maître du feu. La *Syrène* fut criblée et eut ses mâts endommagés. Le plus grand mal vint des forts qui pointaient à coup sûr; les batteries des vaisseaux turcs tiraient en général très haut, et firent souffrir le grément. Aussi assure-t-on que la perte en hommes des alliés ne fut pas en proportion de la chaleur de l'action, ni des dégâts du bord. Quant à la résistance des Turcs, elle fut ce qu'elle pouvait être contre des vaisseaux de 74, montés

d'excellens équipages et commandés par les premiers officiers de la mer. Vous pensez bien que la confusion devint grande chez les Osmanlis, lorsque les premières bordées furent tirées et qu'ils se virent attaqués inopinément sur tous les points. Les Égyptiens se battirent avec acharnement ; on leur rendit cette justice.

On dit qu'Ibrahim-Pacha, au moment de cette affaire, était absent de Navarin. Les officiers français qui se trouvaient à bord des bâtimens égyptiens, sur l'avis de M. de Rigny, passèrent avant le combat à bord d'un brick autrichien qui s'éloigna. M. Letellier est resté en Morée.

Vous saurez d'ailleurs plus tôt, et bien mieux que nous, par les rapports officiels, les détails du combat de Navarin ; ainsi je n'y reviendrai pas. Mais ce que vous ne pourrez savoir mieux que par moi, ce sont les réflexions des Orientaux, que cette nouvelle exaspéra.

Ils commencent à reconnaître chez les puissances européennes un grand abus de force et de prépondérance. Ils prennent l'intervention des puissances pour un prétexte. Cette idée les abat et leur ôte le courage même de la vengeance. Ils voient que l'empire turc, dans la balance politique, n'est qu'un fantôme assis sur le trône du monde. Une convention unanime

à voulu que ce fantôme subsistât afin qu'aucune puissance ne le remplace.

Ils n'accordent donc pas aux grandes nations coalisées des vues bien intègres dans cette guerre de la croix, et on ne peut pas les raisonner à cet égard. Ils savent fort bien que l'Angleterre, avec des vues très libérales, ne délivrera pas de ses propres mains les îles Yoniennes, propriété du sol grec. Ils se souviennent de la vente de Parga, et ils entendent dire souvent aux voyageurs et aux pèlerins que les Indiens obéissent au joug de la Grande-Bretagne et sont exploités par elle. C'est ce qui paraît justifier à leurs yeux les droits de la Porte, à regarder la Grèce comme acquise à l'empire Ottoman par une possession de plusieurs siècles, et à la traiter aujourd'hui de province insurgée. Ils voient déjà les Anglais, s'accommodant du protectorat de la Grèce, et les Russes de celui de la Turquie d'Europe, s'étendre sur ces nouvelles provinces, protégeant tout ce qui se trouvera sur leur passage, et les Grecs changeant de maîtres ne pas changer de condition.

On trouve ici quelques hommes qui savent en gros (et souvent en prenant part à nos conversations) que l'Europe est remplie de ces luttes du pouvoir contre les libertés. Ils citent

même avec malignité l'Espagne, la Pologne, et s'étonnent que la sollicitude des grandes puissances ne se porte pas d'abord sur les objets les plus voisins de leur influence. On ne sait trop comment répondre à cela. On n'est guère moins embarrassé lorsqu'ils demandent : « Les grandes puissances ont donc des institutions bien libérales? »

Un Turc qui passe pour très éclairé disait : « Pour la France, elle dérogerait essentiellement à son système politique en rompant ouvertement avec nous. Qu'a-t-elle à gagner à ces démêlés en agissant de bonne foi? Elle n'y trouvera que le cher plaisir de la gloire militaire en échange de son influence commerciale, dès lors anéantie. Il nous reste donc à deviner les motifs d'une démonstration hostile, lorsqu'elle nous proteste de son dévouement dans nos divans par des chargés d'affaires, des consuls et des marins; lorsque ses chantiers nous sont ouverts à Marseille, et que des compagnies françaises traitent encore des récoltes du Nil. Elle a donc été entraînée par un mouvement forcé, qui n'appartient pas à ses combinaisons. »

Voilà, Monsieur, le raisonnement, la protestation des Égyptiens. Ont-ils quelque raison de se plaindre? C'est ce que je ne me permets

pas de décider. La Grèce a excité dans l'opinion un enthousiasme extraordinaire ; la même opinion a condamné aux flammes l'empire de Mahomet. L'impression pour l'un et l'autre parti peut bien s'être trop exaltée ; laissons au temps à dévoiler la sincérité des actes de l'Europe, les abus du pouvoir des Musulmans , et ce qui en résultera pour notre commerce et nos alliances.

---

## LETTRE XXXIII.

---

Expédition de la Mèke 1824, 1825, 1826, 1827.

Alexandrie, 30 octobre 1827.

J'AI préféré réunir dans une seule lettre tout ce que j'ai pu recueillir sur la guerre de l'Edjaz, et vous faire attendre jusqu'à présent. C'était le seul moyen de donner quelque suite à ces documens; car on ne crie pas ici des bulletins officiels; on ne connaît l'issue de la guerre, comme chez les Romains, qu'à la fin de la campagne; et encore reste-t-il à démêler la vérité au travers de mille contes absurdes, de mille versions contradictoires.

L'armée partit de Dgedda à la fin de 1824, avec 40 jours de vivres<sup>1</sup> se dirigeant sur la Mèke,

(1) Achmet-Pacha, *commandant en chef*.

Deuxième régiment d'infanterie (colonel Mohamed-Bey), fort de cinq bataillons.....	4000
Un bataillon isolé, Ibrahim-Aga.....	800
Deuxième compagnie de sapeurs.....	90
Cavalerie irrégulière.....	400
Artillerie.....	60
Et un corps de Bédouins.....	»
Combattans.....	5350

où elle s'arrêta 15 jours. Son camp était placé au nord de la ville, vers la route d'Arafat. L'occupation du pays par les Égyptiens avait depuis long-temps ravi au grand schérif de la Mèke le pouvoir temporel sur les villes principales de sa juridiction, telles que Médine, la Mèke, Yambo, Taïfa, Sada, Confuda, Hali, etc; on pouvait dire qu'elles étaient réunies de fait depuis douze ans au pachalic de Dgedda; et comme les schérifs, qui ne sont jamais imans, ont très peu d'influence sur le spirituel, ce haut personnage (alors Yahia, mulâtre) jouait le rôle de spectateur des événemens.

Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, ayant été nommé visir de la Mèke dans les précédentes guerres, c'est sous son influence que le schérif sera nommé à l'avenir. L'Edjaz est donc aujourd'hui une province acquise de droit à l'Égypte, disputée à cette puissance conquérante par les fameux sectaires de Waheb. Les Mèkains, paisibles spéculateurs des caravanes, ne pensent pas à s'unir aux Wahebis; ils perdraient trop à chasser les musulmans des saints lieux, et à conquérir leur liberté; aussi cette

Quelques pièces légères.

Deux ingénieurs géographes, Emin-Eff. et Rochvan-Eff.

Européens: MM. Daumergue, Vigoureux, Gand, médecin, Gelini, Gubernatis.

population est plutôt considérée comme exploitant l'argent des pèlerins, que comme attirée là par la dévotion.

Niebuhr, n'ayant jamais vu la Mèke, en donne une relation très bornée par les renseignemens qu'il s'est procurés à Dgedda. Aly-bey, ou autrement le chevalier Badia, nous a laissé des plans dont j'ai été à même de vérifier l'exactitude. Le haram, ou le temple de la Mèke, est très conforme aux dessins et plans que je m'en suis procurés. Quant au plan de la ville, il paraît avoir été levé à vue et sans instrumens. Les noms ne se trouvent pas conformes à ceux qui m'ont été transmis par des Arabes. Ces noms d'ailleurs ont pu varier; vous en jugerez, car j'aurai à cet égard de quoi vous satisfaire et suppléer aux conjectures établies jusqu'à présent. Je me suis procuré le plan topographique de la ville et de ses environs, et celui du temple. Ces travaux ont été exécutés à la planchette, sur les lieux, par les deux ingénieurs de l'armée égyptienne, élèves des nouvelles écoles du Caire. Ils sont d'une exactitude scrupuleuse, ces officiers n'ayant point été inquiétés ni gênés dans cette opération. Quoique ces documens n'intéressent qu'un petit nombre de personnes, je me ferai un plaisir de les faire graver, et de

mettre au jour des travaux ignorés, qui font tant d'honneur à ces jeunes officiers. Je possède aussi des cartes de l'intérieur de l'Yemen et de l'Edjaz, sur des échelles topographiques, mais ayant moi-même fait exécuter des travaux à l'état-major de l'armée sur des matériaux qui s'y rapportent, je crois de mon devoir de ne point publier ces cartes quelque intéressantes qu'elles soient, et je ne puis fournir que la carte itinéraire ci-jointe, réduite et rétablie sur le méridien de Paris, ce qui vous suffira pour l'intelligence des guerres contre les Wahebis<sup>1</sup>.

(1) Sans répéter ce que Niébuhr et Aly-Bey nous ont donné sur la description de la Mèke et sur le pèlerinage, je vous transmets quelques renseignemens qui présentent des différences, ou qui font suite à leurs intéressantes relations ainsi qu'à celle de Burckhardt.

#### TEMPLE.

On arrive aux portes du temple par dix-neuf petites rues irrégulières. Ces portes, au nombre de 41, sont :

Entrée du Prophète avec cette inscription :	
<i>A lui le salut</i> .....	2 portes.
Entrée du Salut.....	3 »
Entrée de Zariba.....	1 »
Entrée de l'école Sulcimanié.....	1 »
Entrée du Tribunal.....	1 »
Entrée El-Ziadé.....	3 »
Entrée El-Koutbi.....	1 »
Entrée Bassatié.....	1 »
Entrée de la Vieille-Porte.....	1 »
Entrée de la Vie.....	1 »
Entrée d'Ibrahim.....	1 »

---

16 portes.

La petite armée, ayant fait ses dispositions de départ, prit la route de Taïfa; à une journée et

*De l'autre part....* 16 port s.

Entrée de Ouidah.....	2	»
Entrée de Guebadé.....	2	»
Entrée Emtè-Ëni.....	2	»
Entrée du Schérif.....	2	»
Entrée de la Mule.....	2	»
Entrée du Bonheur.....	5	»
Entrée des Huilliers.....	2	»
Entrée El-Naouche.....	2	»
Entrée d'Aly.....	3	»
Entrée d'Abas.....	3	»

41 portes.

L'autel ou la caâba, placé au milieu du temple et sur lequel est déployé le tapis apporté chaque année du Caire, contient une chambre dans laquelle on pénètre par une seule fenêtre assez élevée au-dessus du sol; il faut une échelle pour y arriver. On y lit cette inscription :

*Quiconque y est entré était vrai croyant.*

Sur les murs intérieurs on remarque des versets du Koran. A l'est de l'autel, extérieurement, est scellée la célèbre pierre noire ( Hadjar el asoad ) qui a la vertu d'effacer les souillures de l'âme. Les fidèles la touchent de la main, lorsque la foule ne leur permet pas de la baiser, et se frottent ensuite le visage et le corps; elle est entourée d'une lame d'argent. L'angle nord est appelé Irac; de ce côté est la pierre d'Ismaël. L'angle ouest se nomme Châma (Syrie) et l'angle sud Yemen. Une colonnade de bronze décrivant un ovale imparfait, entoure la caâba à dix mètres de rayon, et soutient des lampes d'argent.

Les monumens qui l'entourent dans l'intérieur du temple sont :

- Au nord, Le Kanafi.
- A l'ouest, Le Malek.
- Au sud, Le Hanbalisebil.
- A l'est, Le Chafey et la porte de l'eau de Zemzem.
- Le monument d'Ibrahim.
- L'ancienne porte du Salut.

demie elle rencontra la crête escarpée de *Dgibal Kara*, et la franchit avec beaucoup de diffi-

La chaire du grand schérif.

La coupole d'Abas.

Le magasin d'huile.

La maison juive.

Le temple, carré long irrégulier, présentant sur ses faces intérieures quatre rangs de colonnes qui soutiennent des arcades en ogives surmontés de petites coupoles, a cent quatre-vingts mètres de long (ou 272 *mimari* dont le rapport est soixante-six centimètres) et cent vingt-cinq de large. La caaba a sept coudées de côté. Les portes du temple en ont trois.

#### LA VILLE.

La Mèke, bâtie sur peu de largeur, suit en faisant le coude le fond d'une vallée étroite. Les montagnes qui l'environnent sont stériles, rocailleuses et d'un aspect fort triste. On n'y voit que deux jardins, celui du schérif Sayd et celui de la place Amina. Il faut être sur la porte de la ville pour la découvrir; les maisons de la rue principale sont hautes et bien bâties.

Les malheureux pèlerins en guenilles (*hadfi*) qui viennent de tous les points de l'Afrique et de l'Asie se racheter, par une sorte de baptême, des péchés de la vie passée, arrivent souvent tout à point pour y mourir de fatigue et de misère. Une grande quantité succombent sur mer ou dans les déserts. Les environs fourmillent de ces malheureux, malades et mourans, abandonnés à eux mêmes. Lorsqu'ils se rendent à la caaba, dont les portes s'ouvrent à midi, il sont écrasés par la foule de ceux qui tiennent à honneur d'y entrer les premiers.

Les environs de la Mèke sont célèbres par des lieux que la superstition a consacrés à certaines dévotions, comme il arrive dans tous les pays du monde. Tel l'endroit où se fait l'expiation, appelé *Mena*, distant de deux heures : c'est un rocher divisé en plusieurs blocs, où Adam et Ève se trouvèrent pour la première fois. Tel le mont Arafat, pèlerinage obligé décrit par Aly-Bey. Ailleurs on montre l'empreinte du talon du prophète, et sur une dalle de marbre d'un carré long, celle des pieds de sa gazelle, fait qui est constaté par une histoire des plus absurdes; cette pierre est creusée de neuf trous d'un côté et de onze de l'autre.

On est bien persuadé en Orient qu'un chrétien qui verrait la

culté, à cause du train des bagages ; plusieurs chameaux et leurs conducteurs furent précipités dans ces pentes glissantes. L'artillerie fut portée pièce à pièce.

Le séjour de Taïfa dédommagea l'armée de ses fatigues : c'est un pays très fertile, abondant en fruits et denrées de toute espèce.

Voici les principaux lieux que l'on rencontra dans la direction de l'est, pays jusqu'alors inconnus :

Taïfa ,  
Ouadi Sya ,  
Fort de Kellakh, ou Koulack ,  
Medillila, village ,  
Puits de Kia ,  
Ouadi-el-Aboub ,  
Akaba Kenfedat ,  
Sou, village ,  
Akaba-el-Hayé ,  
Sil Torbé, ou Terrabè ,  
Hamdam, village ,  
El-Akik, village et torrent ,  
China, village ,  
El-Boukam, village ,

Même perdrait de suite la vue, et que s'il y entraît il mourrait subitement, à moins que la grace n'opère en lui et ne le conduise là que pour lui faire abjurer sa religion en faveur de l'islamisme.

Bakra , village ,

Ouadi Bicha ,

Dgibal Tatlit. (160 lieues en ligne droite  
de Dgedda , entre le 41°  
et 42° longitude, 20° lati-  
tude.)

Dans la direction du sud que l'armée prit  
alors :

Haïfa ,

Dgibal Bedour ,

Puits d'Oanan ,

Pays et montagnes d'El-Kâ ,

Kabéni Ouahab ,

El-Debaba ,

Midzedj ,

Seliba ,

Beni Dgiad ,

Tendaha ,

Sil Zebran.

Ce fut dans ce dernier lieu , prenant la di-  
rection de l'ouest , après 25 jours de marche ,  
après bien des fatigues et des privations , qu'on  
rencontra enfin l'ennemi. On remonta la droite  
du torrent de Zebran , et on prit position vis-à-  
vis les montagnes de Macheit , que l'ennemi  
couronnait au loin. Par leur droite , les Égyp-

tiens communiquaient à la route qu'ils avaient suivie, et pouvaient s'y retirer au besoin. Les balles des Wahebis arrivaient d'une distance énorme; autant qu'on pouvait en juger par les rassemblemens qui étaient sur les pentes, on s'accorda à évaluer leur nombre à 12,000 hommes. Ils avaient entendu parler de l'arrivée des nouvelles troupes, dans les foires où se rendent les Mèkains, et n'avaient pas une haute idée de la valeur de ces milices. Ils n'avaient jamais vu dans les armées ennemies que des musulmans richement vêtus, couverts d'armes de toute espèce, montés sur des chevaux fougueux, et dont la contenance belliqueuse en imposait. Ils avaient souri à la vue de quelques détachemens d'avant-garde vêtus de serge rouge, et marchant à la file l'un de l'autre comme des moutons. Ils plaisantaient sur leur minee armement, et sur le clou qu'ils portaient au bout du fusil. Ils changèrent bientôt d'avis, lorsque s'étant comme précipités de leurs positions poussant leurs cris de guerre, et pensant envelopper les Égyptiens, ils essayèrent le terrible feu de deux rangs. Étonnés de la durée de ces décharges, et du sifflement continu des balles, ils regagnèrent à la course le Macheit, où ils furent vivement poursuivis par les voltigeurs et grena-

diers des bataillons. Ces jeunes troupes s'élan-  
cèrent avec ardeur au milieu des rochers, dé-  
logèrent partout l'ennemi, qui, chassé de po-  
sition en position, céda le champ de bataille en  
se retirant sur Hedjlé. Achmét-Pacha et Moha-  
med-Bey, colonel, n'hésitèrent pas à se mettre  
sur ses traces; mais la connaissance des lieux  
et la légèreté du bagage mirent les Wahabis en  
mesure de gagner deux journées de marche et  
de se remettre de leur désastre. Ce fait d'ar-  
mes est le premier des troupes du Nizam d'É-  
gypte; à la nouvelle qui en arriva au Caire, Mo-  
hamed-Aly s'élança de son divan et sauta de  
joie. En rendant justice au courage de Moha-  
med-Bey, il faut aussi convenir que M. le ca-  
pitaine Daumergue surveilla les dispositions et  
paya de sa personne en se jetant avec les tirail-  
leurs au milieu des ravins. La cavalerie fut,  
comme presque dans toute la guerre, insigni-  
fiante; c'était bon pour le service d'estafette et  
comme garde du bagage. Si l'on eût pu attirer  
les Wahabis en plaine, ayant encore toute leur  
assurance, on les eût certainement anéantis dans  
une seule affaire.

Voici l'itinéraire des Égyptiens depuis la ren-  
contre de l'ennemi.

24<sup>e</sup> jour du départ de la Mèke à Sélila.

25° Sil Zebran, *bataille rangée.*

26° Macheit.

27° Hadjlé (au-dessous).

28° Au bas de Dgibal-Sarrek.

27° Hedjlé.

30 )

31 ) Melâha, 2° *bataille.*

32 )

33 ) Entre el Akas et le fort Tamis.

34 )

De là on se rendit ensuite à Confouda par

Tabab,

Karin,

Inensab,

Al Moussa,

Oadi el Ochar,

Hali,

Kouz,

Confouda.

Dans des affaires d'avant-postes, on avait fait des prisonniers de part et d'autre; on était plus instruit sur les forces engagées. Les Wahebis avaient repris courage, s'étaient habitués par des escarmouches à se mesurer avec les Égyptiens, et savaient à leur tour les attendre; ils se bornaient à la guerre de postes, aux embuscades; ils atteignaient de fort loin les éclaireurs des

bataillons avec de simples fusils à mèches. Ce fut vers Mehâla qu'ils combinèrent leurs efforts pour entourer un corps d'infanterie engagé dans une mauvaise position. Les officiers turcs, dit-on, manquèrent de présence d'esprit, et ne donnèrent point de commandemens. On se dirigea cependant sur une montagne qui fut enlevée à l'ennemi. Les Égyptiens renforcés alors reprirent l'avantage ; 800 Wahebis retranchés dans un village furent pressés vivement par l'infanterie et débusqués ; si la cavalerie eût voulu donner dans ce moment, tout le corps de l'ennemi eût été pris. M. Vigoureux, instructeur, eut beau courir au-devant du commandant et lui représenter la nécessité de charger, il ne voulut pas bouger ; alors, prenant avec lui un adjudant monté, et cinq cavaliers de bonne volonté, il partit lui-même au galop, au milieu du feu des deux partis, et coupa la retraite à une partie des fuyards qu'on fit prisonniers. Cette journée fut sanglante. Les Égyptiens eurent beaucoup de blessés. L'ennemi perdit dans ses diverses positions plus de 1,500 hommes, selon les rapports les plus modestes. Les Turcs font monter ce nombre jusqu'à l'exagération, surtout ces cavaliers fanfarons, qui se vantaient toujours d'avoir sabré et tué des milliers d'en-

nemis. Il y eut encore une affaire remarquable, d'où le colonel Mohamed-Bey se tira avec gloire; l'ennemi ne paraissant plus, on continua la route sur Confouda, et on établit le camp à une demi-lieue de cette ville, sur la route de Dgedda. L'armée campée garda cette position pendant un an.

La seconde campagne, entreprise en 1825, dura deux mois. L'ennemi avait encore remué dans les provinces de l'Yemen qui avoisinent l'Edjaz; trois bataillons partirent de Confouda en longeant la mer Rouge, vers le cap Dgezan, et restèrent quinze jours à Hachache, avant de passer dans l'intérieur de l'Yemen. L'armée s'avança ensuite à onze jours dans l'est, pénétra jusqu'à Menader et revint par sa gauche regagner le fort Tamis, où l'on avait passé l'année précédente.

L'ennemi fut encore dispersé, sans qu'on puisse parler d'un engagement vraiment sérieux, et les troupes regagnèrent Dgedda, moitié par mer et moitié par terre. Le camp fut établi définitivement, ainsi que le quartier général, entre Dgedda et la Mèke, à distance égale des deux villes. Quelques cafés et boutiques s'y élevèrent bientôt, et le soldat arabe, au milieu d'un désert aride, ne tarda pas à se retrouver entouré de ses jouissances favorites.

## ITINÉRAIRE DES TROUPES.

(DEUXIÈME CAMPAGNE.)

## DU CONFOUDA.

- 1<sup>er</sup> jour à Marsa-Kouz.  
 2<sup>o</sup> Hali.  
 3<sup>o</sup> Boudjma.  
 4<sup>o</sup> Marsa-Amek.  
 5<sup>o</sup> Dabsa.  
 6<sup>o</sup> Birkè.  
 7<sup>o</sup> Dahban.  
 8<sup>o</sup> Hamda.  
 9<sup>o</sup> Hachache , où l'on se reposa quinze jours.

## DE HACHACHE.

- 1<sup>er</sup> jour à *Id.*  
 2<sup>o</sup> El-Chikeike.  
 3<sup>o</sup> Ouadil-Deidri.  
 4<sup>o</sup> Torrent-de-Rim.  
 5<sup>o</sup> Puits (Byr).  
 6<sup>o</sup> Désert.  
 7<sup>o</sup> } *Id.*  
 8<sup>o</sup> }  
 9<sup>o</sup> Dgibal-El-Tor.  
 10<sup>o</sup> Station.

- 11° Ouada-Abha et Menâder.  
 12° }  
 13° } Serhan, El-Akas, El-Badla.  
 14° Fort-Tamis et jusqu'à Confouda.

Par la même route prise l'année précédente.

Tabal.

Karin.

Inensab.

El-Moussa.

Ouadi-El-Ochar.

Hali

et Kouz.

Dans cette guerre le fantassin égyptien et l'officier turc ont justifié de leur mérite : le premier, par sa constance et sa sobriété ; le second, par son impétuosité et souvent par le manque de tête. Ainsi cette brave infanterie, se passant souvent de ses officiers dans l'action, a su vaincre par sa seule valeur, rester unie au milieu du désordre des marches, des fautes du commandement, et dans le désordre des cadres. On entend citer des traits individuels de bravoure dignes des plus célèbres de nos annales. Un soldat nègre aperçoit un officier wahebis un étendard à la main, qui cherchait à rallier sa troupe ; il s'en approche, l'ajuste et le manque.

Jetant son fusil en bandouillère sur son épaule, il met le sabre à la main et se jette sur le wahabis, qui l'attendait de pied ferme et qui lui abattit la main d'un coup d'yatagan. Le noir désarmé, recevant un second coup, se jette tête baissée sur son adversaire, le serre entre ses bras, l'enlève sur ses épaules avec son drapeau, et court jeter son double trophée aux pieds du colonel. Ce soldat est aujourd'hui officier, à ce qu'on m'a assuré.

Un bataillon exposé dans les rochers à un feu dangereux, avec le désavantage du terrain, commençait à plier et se laissait poursuivre. Son porte-drapeau tombe frappé d'une balle. Un égyptien, fusilier, nommé Aly, harangue ses camarades et ses officiers, saisit le drapeau, retourne à l'ennemi, arrive au haut de la montagne, agite l'enseigne qu'une grêle de balles mettait en lambeaux, s'entoure bientôt des plus braves officiers, et le bataillon entier, entraîné par ce mouvement, revient à son poste et enlève la position à la baïonnette.

Le pacha Achmet qui commandait en chef, donnait une récompense pour chaque ennemi tué; ainsi on faisait peu de prisonniers. Le soldat par cet infâme encouragement était devenu impitoyable; il revenait du combat portant sur

sa baïonnette, une tête, des membres sanglans, et des parties génitales, qu'il déposait devant la tente du commandant en demandant le salaire.

Le chef des Wahebis se montra plus humain. Il donnait cinq thalers d'Espagne pour une tête d'Égyptien, et dix pour un ennemi vivant; de sorte que ceux dont l'avarice surpassait la haine ou le fanatisme, conservaient les prisonniers vifs. Les Européens m'ont assuré que plusieurs fois le chef des Wahebis avait renvoyé au camp du pacha les prisonniers de guerre après les avoir désarmés.

On s'est plaint beaucoup du manque de précaution des officiers chargés du détail pour l'économie des munitions de guerre. Les cartouches étaient jetées avec profusion, souvent même au milieu du feu le plus vif, qu'on laissait prolonger souvent en pure perte et pour faire du bruit. Un jour un bataillon resta en bataille devant un magasin à poudre auprès duquel une baraque de bois était en flammes. Toutes ces fautes sont des défauts de discipline et de prévoyance, écueil inévitable dans tout ce qu'on veut faire aux Orientaux.

On cite quelques stratagèmes des officiers supérieurs; celui d'Abdim, lieutenant-colonel, consistait à mettre souvent ses bataillons sur un

seul rang, dans une position découverte, afin d'en imposer à l'ennemi par le nombre apparent. Lorsque l'ennemi sut que par chaque drapeau il y avait un bataillon de 800 hommes, Abdim fit faire des drapeaux semblables à ceux des bataillons, et en donnait un par deux ou trois compagnies, qui de loin figuraient un bataillon complet.

Ce régiment revint en Égypte en novembre 1826. Le premier bataillon passa par Suez, et les autres par Cossair, et remontèrent le Nil. On lui donna une décoration d'argent; il eut la permission de porter sous le bonnet le petit châle de soie des Wahebis, ce qui le distingue des autres troupes. Abdim, lieutenant-colonel, fut nommé colonel du 12<sup>m</sup> régiment. Mohamed-Bey, colonel, reçut du pacha d'Égypte une femme de sa famille et une somme d'argent. Il y eut des promotions dans tous les grades, et enfin, pour récompenser ces braves gens et leur prouver sa confiance, Mohamed-Aly leur donna la garnison du Caire, où ils occupent militairement tous les postes <sup>4</sup>.

(1) Ce régiment est resté trois ans dans l'Edjaz. Avant la guerre il était, y compris le bataillon d'Ibrahim-Aga, de 4,800 hom m.

Son effectif est réduit à . . . . . 3,400

Perte. . . . . ! , . . . . . 1,400

dont moitié par le feu de l'ennemi et moitié par les maladies.

Le 9<sup>me</sup> régiment commandé par Mahamoud-Bey, colonel, alla relever le 2<sup>me</sup> à Dgedda. L'ennemi, enhardi par le départ de Mohamed-Bey, était revenu sur la Mèke, et avait mis dans son parti le schérif qui s'était réfugié dans ses rangs. On voyait même les Wahebis dans la Mèke comme au temps d'Abdalla-Saoud. Au commencement de 1827, un nouveau schérif fut nommé, et Mahamoud marcha aux ennemis qui avaient poussé des reconnaissances jusqu'à la gorge d'Ouadi-Fatmé. Le 2<sup>me</sup> bataillon qui était d'avant-garde, s'étant engagé témérairement dans un terrain qu'il n'avait pas fait éclairer, fut coupé et défait; on dit que pas un seul homme ne put regagner le régiment, qui lui-même fut pressé assez vivement. Mahamoud, presque acculé à la mer Rouge, se borna à couvrir Dgedda, et demanda en Égypte un secours de 4,000 hommes, contre des forces considérables qui se rassemblaient dans l'intérieur de l'Arabie. Mohamed-Aly, irrité de ce revers et ayant reçu un rapport à la charge du colonel, le rappela pour le faire juger. Néanmoins il ne laissa pas d'envoyer à l'armée de la Mèke au

Ainsi, prenant pour base l'expédition de ces troupes, on peut dire qu'un régiment en Edjaz ne peut durer que neuf ans et quelques mois; et s'il était continuellement à guerroyer dans l'intérieur, il ne durerait pas cinq ans.

prix des plus grands sacrifices, les secours demandés. Le colonel Abdim-Bey, avec cinq bataillons pris dans tous les régimens, partit pour Dgedda ; de sorte que cette division va se trouver maintenant forte d'environ 7,500 hommes de troupes régulières, ce qui semble suffire contre toute espèce d'agression nouvelle.

---

**LETTRE XXXIV.**

---

**DOCUMENTS SUR LA GUERRE DE MORÉE.****PREMIÈRE CAMPAGNE.**

Départ d'Alexandrie. — Jonction des flottes turque et égyptienne. — Avantage remporté par la marine grecque devant Samos. — Canaris. — Descente des Égyptiens en Morée. — Siège de Navarin. — Opérations en Codorognie. — Ibrahim bat Piétro Bey à Calamata, et Colocotroni à Léondaro. — Prise de Tripolizza. — Reconnaissance sur Napoli de Romanie. — Les Égyptiens recueillent la moisson. — Partisans grecs. — Colonne mobile des Albanais. — Reconnaissance sur Kritène ou Caritèna. — Quartiers d'hiver.

Alexandrie, 1<sup>er</sup> novembre 1827.

Je vous ai promis une relation sur la guerre de Morée : je vais vous donner tous les documens que j'ai pu réunir sur ces événemens, documens presque tous puisés dans la correspondance d'un officier d'Ibrahim-Pacha avec son ancien maître en Égypte. S'ils ne sont pas encore aussi complets que je l'aurais désiré, c'est que personne ici n'est à même de réunir les matériaux capables de composer l'ensemble

des événemens ; vous n'y trouverez aucun esprit de parti. J'ai dépouillé même le texte turc des formules fastueuses que les Orientaux emploient pour relever la gloire de leurs armes, celle de leurs princes, et pour invoquer le Tout-Puissant ; ce sera à vous de juger les choses à leur juste valeur, lorsque ma tâche sera remplie, et de rétablir des faits que nos publicistes mal informés ont transmis si souvent d'une manière inexacte.

Vous vous souvenez que la flotte d'Ibrahim-Pacha partit d'Alexandrie en juillet 1824, qu'elle se composait de 63 navires de guerre et de 100 transports ; qu'elle portait 17,000 hommes d'infanterie<sup>1</sup>, 800 chevaux, de l'artillerie de siège et de campagne, un approvisionnement complet, enfin tout le matériel nécessaire pour une longue campagne.

Il était à présumer que cette flotte ne donnerait pas le temps à l'ennemi de la reconnaître, qu'elle marcherait droit à Modon, place de la Morée occupée par les Turcs, et qu'elle n'exposerait pas une armée en transport à une longue navigation. Cependant Ibrahim-Pacha se dirigea

(1) Savoir, les 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> régimens d'infanterie.

Quatre compagnies de sapeurs.

Artillerie irrégulière turque.

Cavalerie irrégulière turque.

sur Rhodes, où il comptait faire sa jonction avec le capitain-pacha, commandant la flotte de Constantinople. L'idée de battre l'escadre grecque avant d'entrer en Morée, convenait au bouillant courage d'Ibrahim. Les probabilités étaient pour l'armée turque, ayant un nombre supérieur de navires, et des frégates assez bien équipées, contre lesquelles des bricks armés en guerre (seule force maritime des Grecs) devaient nécessairement céder.

L'île de Samos fut témoin des mauvais succès des Turcs, et du peu d'accord des deux chefs. Environ 50 voiles grecques parurent, et envoyèrent des brûlots montés par des gens intrépides. A l'approche de ces machines enflammées, dont les Turcs ne savaient pas alors se défendre, l'alarme devint générale. Plusieurs navires turcs, perdant toute contenance, allèrent échouer à la côte. Canaris engagea le beaupré de son brûlot dans les sabords de la frégate portant pavillon amiral; elle fut incendiée. D'autres bâtimens eurent le même sort. La flotte de Constantinople se retira, laissant Ibrahim au milieu du feu, soutenant presque seul les efforts de l'escadre des Hellènes. Ibrahim rassembla ses navires dans la rade de Boutron (golfe de Co), et revint à Rhodes. Après avoir fait des provisions,

il mit à la voile pour l'île de Candie , toucha à la Souta , et enfin jeta l'ancre dans la rade de Modon , le 26 février 1825. L'armée fut débarquée ; on avait laissé des malades à Rhodes , et beaucoup de chevaux avaient été jetés à la mer.

Pendant cette désastreuse et longue navigation , Soliman-Bey (M. Sève) eut une altercation avec Ibrahim-Pacha ; ce prince , dans sa mauvaise humeur , lui ayant attribué quelques fautes qu'il fallait rejeter sur l'impéritie générale. Il en advint que Soliman-Bey alla prendre le commandement passif de Rhodes pendant quelques jours , après quoi ils se raccommodèrent et arrivèrent ensemble en Morée.

L'amiral grec Miolis et toute sa flotte devaient s'opposer au débarquement des troupes égyptiennes en Morée ; mais comme les marins déclarèrent qu'ils ne se battraient pas s'ils n'étaient pas payés de l'arriéré de leur solde , il fallut revenir à Napoli de Romanie , perdre beaucoup de temps. On paya. Pendant ce temps, Ibrahim avait paisiblement jeté l'ancre dans le port de Modon.

L'amiral Ismaël-Gibelactar tomba malade à Rhodes , et mourut sur mer en retournant à Alexandrie. C'était un Turc assez instruit , connaissant plusieurs langues du nord , mais déjà

cassé par l'âge. Du reste, il ne passa jamais pour un bien bon marin ; ses équipages et le désordre de ses vaisseaux le prouvaient suffisamment.

## PREMIÈRE CAMPAGNE

### D'IBRAHIM PACHA EN MORÉE.

(1825.)

Le lendemain de son débarquement à Modon, Ibrahim, laissant à ses lieutenans le soin d'organiser les quartiers, les campemens et magasins, prit un détachement d'infanterie et de cavalerie, et fut en personne reconnaître la route et les approches de Navarin. Le même jour, 6 de la lune de Redgeb (27 février), il retourna à Modon, s'emparant de tous les bestiaux qui se trouvèrent sur sa route.

11 redgeb (2 mars). Ibrahim, à la tête de troupes d'élite, part de Modon pour secourir la place Corom, pressée par les Grecs. Les habitans qui firent résistance pour s'opposer à son passage, furent pris ou tués et leurs villages brûlés. Le troisième jour il arriva devant la forteresse, qui se mit en communication avec lui ; et les Grecs, levant le siège ou blocus, s'éloignèrent. Les troupes égyptiennes bivouaquèrent quel-

ques jours sous les remparts; elles furent attaquées à plusieurs reprises par les partisans Grecs; mais ceux-ci furent complètement battus et poursuivis au loin. Dans ces courses rapides, les Égyptiens s'emparèrent des vivres de l'ennemi, et des troupeaux qui se trouvaient de ce côté, ce qui servit à ravitailler Corom. Ibrahim, ayant pourvu à la défense de cette ville, y mit une garnison et retourna à Modon, où il ne s'arrêta pas une demi-journée; il repartit aussitôt pour reconnaître l'intérieur de la Morée et tâter l'ennemi sur tous les points. Dans ces diverses reconnaissances qui durèrent jusqu'au 2 de la lune de châban (22 mars), il brûla et ravagea le pays partout où il trouva de la résistance.

Le port de Navarin étant le meilleur de toute la péninsule, et Ibrahim ne voulant pas le laisser derrière lui entre les mains de l'ennemi, résolut de s'en emparer avant de commencer ses opérations dans l'intérieur. 3 châban (23 mars 1825). Ibrahim fit partir en conséquence les 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> régimens (Courchid-Bey et Hussein-Bey) avec l'équipage de siège. Ils y arrivèrent le même jour, et commencèrent l'investissement. Les Grecs de l'intérieur, informés de cette disposition, arrivèrent pour secourir la place; mais deux bataillons (Osman-

Aga et Yousouf-Aga), sans leur donner le temps de se reconnaître, les attaquèrent et les défirent à la première décharge. Les chefs des Grecs purent à peine se sauver avec une portion de leurs gens ; le reste fut pris ou tué. La garnison, pour seconder le mouvement, avait fait une sortie sur les troupes retranchées ; mais voyant le sort du corps de diversion, ils rentrèrent dans la place, laissant beaucoup de morts sur le lieu de l'attaque. Les assiégés furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusque sur le pont-levis.

5 châban (25 mars). Ibrahim-Pacha quitte Modon avec le reste de l'armée, et arrive le soir devant Navarin que défendait le capitaine grec Nicolas. Ayant appris qu'il y avait dans les environs quelques villages fortifiés de tours et de fossés, lesquels avaient reçu une grande quantité de Grecs armés, il part à la tête de trois bataillons (Moustapha-Aga, Osman-Aga, Akil-Soliman-Aga). A son arrivée devant ces villages, il apprend que le capitaine Yagni, avec 3,500 Grecs, venait à leurs secours ; il marche de suite à lui, le rompt et le disperse en très peu de temps, faisant bon nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva le capitaine Yagni.

Ibrahim-Pacha retourna à Navarin pour en

presser le siège. On s'approchait tous les jours des murs de la place. L'ennemi du dehors vint encore tenter de faire lever le blocus, tandis que les assiégés, agissant de concert, faisaient une sortie, ayant à leur tête le commandant de la place Nicolas ; mais ils échouèrent des deux côtés, laissant leur commandant prisonnier avec beaucoup d'autres officiers. Quelques nouvelles sorties ne réussirent pas mieux ; on leur fit des prisonniers et ils laissèrent des morts sur les tranchées. Les Égyptiens les repoussaient toujours jusqu'au pied des murailles, en demandant des échelles.

Un soldat arabe, poursuivant un ennemi, arriva avec lui jusqu'à la porte à moitié close, et lorsque le fuyard s'y précipitait pour sauver sa vie, le soldat le saisit par sa fustanelle, le tira dehors et lui abattit la tête. 1<sup>er</sup> ramazan (19 avril 1825). Ibrahim-Pacha ayant reçu l'avis que plus de 9,000 Grecs s'étaient rassemblés dans trois villages et sur quelques montagnes à trois heures du camp, marcha aussitôt à eux avec le colonel Hussein-Bey, du 4<sup>me</sup> régiment. Le lieutenant-colonel Yousouf-Aga, et les demi-bataillons de Hassan-Kurchid, Mussa, Omer, Tcheudjuk-Osman, Sari-Sélim, Yousouf et Sélim-Aga, le reste ayant été laissé sur

les lignes de Navarin avec les régimens. Ce détachement, composé de 3,000 fantassins et les 400 chevaux de Véli et Rochvan, étant à portée de l'ennemi, le pacha se mit à la tête de la cavalerie, et marcha droit sur deux montagnes, pendant que Omer-Aga y chargeait l'ennemi par un flanc et Tcheudjuk-Osman par l'autre, et que le reste attaquait les trois villages. L'ennemi, brusquement surpris et chargé de tous côtés en même temps, fut culbuté, tué ou pris. Parmi les prisonniers, il se trouva le commandant de la Morée, Vasili-Hakaramoviti, le capitaine Nicolas, pour la seconde fois, et Svango, capitaine de la Romélie. Après avoir rasé tous les retranchemens, le vainqueur retourna au camp de Navarin. 19 ramazan (7 mai 1825). Pour faciliter la prise du Nouveau-Navarin, Ibrahim-Pacha résolut de prendre d'abord le Vieux-Navarin. Il envoya en conséquence sa propre cavalerie par la terre ferme, un bataillon du 4<sup>me</sup> régiment avec le colonel Hussein-Bey du côté du lac, et un bataillon du 3<sup>me</sup> régiment du côté du port. Ces troupes, selon l'ordre qu'elles avaient reçu, pressèrent vivement la place. Les Grecs du Nouveau-Navarin, voyant le Vieux-Navarin sur le point d'être réduit en peu de temps, envoyèrent des soldats pris

dans les équipages de leur marine, qui passèrent sur un îlot appelé le rocher de Navarin, et y établirent de l'artillerie. De là ils inquiétaient les assiégeans occupés à construire les batteries de siège, et surveillaient la rade.

Ibrahim - Pacha vit bien qu'il était urgent, avant toutes choses, de s'emparer de cet îlot sur lequel était un fort; il envoya l'ordre à Soliman-Bey (Sève), colonel du 6<sup>m</sup> régiment, de s'embarquer de suite à Modon avec deux bataillons, et d'aller attaquer ce point par mer. Soliman-Bey fit à point ce qu'on lui avait ordonné. Il arriva devant l'îlot, débarqua de vive force, et marcha sur les redoutes et batteries de l'ennemi, qui furent enlevées. Les Grecs se jetèrent à l'eau, périrent sous la baïonnette, ou furent faits prisonniers. Environ cent personnes se sauvèrent en nageant à bord de huit bâtimens, grecs qui étaient dans le port, et qui, voyant la destruction de leurs équipages, coupèrent les cables, et prirent la fuite à la faveur de la nuit. Six de ces navires passèrent sans obstacle; mais les deux autres tombèrent au pouvoir de l'escadre turque qui retournait à Modon. A cette affaire, Soliman-Bey fut blessé d'un coup de sabre à la cuisse. Cependant Ibrahim-Pacha pressait toujours de plus en plus le siège du Vieux-Navarin.

24 ramazan (12 mai 1825). 3,000 Grecs arrivent du dehors à minuit, attaquent de surprise le camp des Arabes, qui ont le temps de se former, et au lieu de recevoir l'attaque, deviennent eux-mêmes les assaillans; ils dispersent et taillent en pièces tout ce qui ne prend pas la fuite à la faveur des ténèbres. Les assiégés désespérés, voulant tenter de se sauver par une trouée, profitent de cette occasion pour sortir des remparts, et se portent sans succès sur les avant-postes de Hussein-Bey et Hassan-Effendi qui se trouvaient sur le lac. Ils sont reçus par un feu si bien nourri que, perdant la tête et ne sachant plus où passer, une partie se jette dans le lac, et l'autre regagne en désordre la forteresse. La cavalerie poursuit les fuyards, en tue un bon nombre, et fait des prisonniers parmi lesquels Adjî-Kristo, un des commandans en chef de l'armée de Morée; l'archevêque de Modon, le fils de Papoglo, commandant le défilé de Tripolizza, et deux prêtres de distinction. Le lendemain au jour, on ramassa un grand nombre d'autres Grecs, cachés dans les environs du lac, qui furent tués ou pris.

25 ramazan (13 mai). Les assiégés du Vieux-Navarin, témoins de la scène de la dernière nuit, épouvantés et désespérés, se hâtèrent d'en-

voyer un de leurs notables pour supplier Ibrahim-Pacha de leur accorder le pardon. Il leur donna la vie. Ceux-ci, d'après les conditions de la capitulation, sortirent presque nus, laissant leurs armes, effets et munitions. Ibrahim-Pacha distribua le butin à ses soldats comme récompense de leur bravoure et de leur fidélité.

28 ramazan (16 mai). Les assiégés du Nouveau-Navarin, voyant la victoire des Égyptiens, furent contraints de demander à capituler aux mêmes conditions, ce que le général égyptien leur accorda, leur promettant de les envoyer, comme ceux du Vieux-Navarin, où ils désiraient. Enfin, ayant pris possession des forts et du rocher de Navarin, il retourna triomphant à Modon, où il resta plusieurs jours pour payer la solde des troupes, arriérée par les événemens de la guerre.

15 de scheval (2 juin 1825). Ayant appris que beaucoup de bandes grecques s'étaient rassemblées sur des montagnes de Condorognie à douze heures de marche de Modon, Ibrahim-Pacha partit aussitôt, et arriva le même jour au bourg de Scarmama; de là, sans attendre l'arrivée de toute l'armée, il se mit en marche avec une partie de sa cavalerie sous les ordres de Hussein-Bey, Mohamed-Ali-Aga et Rochvan-Aga, lais-

sant des ordres précis pour faire rejoindre le plus tôt possible les régimens à mesure qu'ils arriveraient. Étant parvenu au pied des montagnes, il reconnut que l'ennemi s'y était déjà retranché. Ibrahim, impatient d'en venir aux mains, monte aussitôt sur l'une d'elles du côté de l'orient, à la tête de l'escadron de Mohamed-Ali-Aga, et donne ordre aux deux autres escadrons d'agir par un mouvement simultané du côté du nord. Dans ce moment, arrivèrent les différens corps d'infanterie; Hussein-Bey, colonel du 4<sup>me</sup> régiment avec quatre bataillons; Sélim-Bey, colonel du 5<sup>me</sup> régiment, avec trois bataillons, se réunissent à Ibrahim; et Courchid-Bey, colonel du 3<sup>me</sup> régiment, avec ses cinq bataillons, à Hussein-Bey et Rochvan-Aga. La plus grande partie du 5<sup>me</sup> bataillon du 5<sup>me</sup> régiment, avec les 4<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> bataillons du 5<sup>me</sup> régiment, marchèrent sur une autre montagne impraticable à la cavalerie, et le restant du 5<sup>me</sup> bataillon du 4<sup>me</sup> régiment marcha sur une autre montagne moins garnie. L'ennemi, pressé de toutes parts et ne voyant aucun refuge, se retira sur celle appelée Magnachi, qui était la plus inaccessible et la plus fortifiée, mais pas assez pour pouvoir résister aux troupes égyptiennes, qui l'escaladèrent en un moment à travers le feu de la mousque-

terie et les difficultés naturelles et artificielles du terrain. Arrivés au sommet, elles entourèrent les retranchemens de telle manière que tout ce qui voulut résister fut tué ; la cavalerie joignit une partie des fuyards. Dans cette journée, le capitaine Athanasio-Mikali, gendre de Piétro-Bey, et un fameux pirate, Chefalo, avec neuf autres capitaines et cinq cents subalternes et soldats, restèrent sur le champ de bataille. Un simple soldat arabe, nommé Abdalla, après avoir tué six Grecs dans les retranchemens, rompit sa baïonnette, et se colletait avec le septième : l'Égyptien voulait le terrasser ; mais ils tombèrent ensemble, et roulèrent sans lâcher prise jusqu'au pied de la montagne, où Abdalla lui coupa la tête. Ibrahim-Pacha le nomma sergent sur le champ de bataille, rendant un juste hommage à la bravoure malheureuse du vaincu.

17 scheval (4 juin 1825). Le lendemain de cette affaire, Ibrahim-Pacha, laissant l'armée où elle était la veille, en partit avec sa cavalerie pour reconnaître en personne les défilés et passages difficiles de Condorognie, les bourgs, villages d'Arcadie et d'Andronsie. Les Grecs n'ayant pu s'opposer à sa marche, il fit sa reconnaissance, remassa quelques centaines de prisonniers des deux sexes, 10,000 têtes de bétail, et il retourna

au château de Nizia. Dans le même temps, Aly-Aga, Rochvan-Aga de la cavalerie, et Hussein-Bey de l'infanterie, gagnèrent la plaine de Lucas, dispersant et détruisant l'ennemi à mesure qu'il se formait, et conduisirent au camp 400 bœufs, 80 chevaux et 56 prisonniers.

Le 21 scheval (8 juin), Ibrahim-Pacha fait rentrer au camp les divers détachemens répandus dans les environs.

Le 25 scheval (12 juin), il fut informé que le prince de Magna, Piéto-Bey, uni à six autres capitaines, avait rassemblé plus de 4,000 Grecs, dans la ville de Calamata, à 3 heures distant de Nizia, et avait déjà mis cette ville en état de défense par un retranchement extérieur au mur de la place. Supposant que l'ennemi serait ferme dans cette position, il marcha à lui à la tête de trois régimens et d'un corps de cavalerie. Mais, à l'approche des Égyptiens, l'ennemi, par cette terreur panique dont il était toujours saisi et qui causait son désordre, lâcha pied, abandonna la ville, les retranchemens et s'enfuit au loin. Ibrahim-Pacha y entra sans rencontrer personne. Un détachement envoyé à la poursuite des fuyards, en tua 532. Ibrahim ne s'arrêta pas là : il marcha droit à Kétrit, résidence du prince de la Magna, qu'il brûla, ainsi

que les villages environnans, entre lesquels se trouvaient Janigni, Armoros, Mandinos, Aja, et rasa tous les châteaux, réduits et retranchemens qui s'y trouvaient; enfin, après avoir encore fait des prisonniers, il revint à Calamata.

26 scheval ( 15 juin ). Ayant appris que 2,000 Grecs s'étaient réunis dans le monastère de Vilandie, situé sur une montagne, il s'y porta aussitôt, détruisit le monastère, et passa au fil de l'épée la garnison qui s'y trouvait.

1<sup>er</sup> silcadé ( 18 juin ). Après toutes ces victoires, Ibrahim-Pacha donna l'ordre à l'armée de se porter sur Tripolitza par la meilleure des trois routes qui traversent les montagnes Sciaphas, et prenant avec lui Hussein et Soliman-Bey, de l'infanterie, et Rochvan-Aga, de la cavalerie, gravit les sommets des montagnes pour faire ses reconnaissances. Chemin faisant, il sacagea les villages de Calavia, Polacchi, et de là il marcha sur Léondaro. Mais Colocotroni et Petracco avaient déjà pris position sur le faite des hautes montagnes de Turchikhora, pour s'opposer à la marche des Égyptiens. Ibrahim-Pacha, connaissant leur intention, marcha aussitôt à eux, les mit en déroute, ruina leurs retranchemens, tua Petracco, leur chef, et 500 Grecs. Le gros de l'armée le rejoignit vers le soir.

2 silcadé (19 juin 1825). Ibrahim-Pacha partit de là en se dirigeant vers la plaine de Léondaro. Il apprit que l'ennemi avait une embuscade sur la route. Alors il envoya un détachement d'infanterie qui le débusqua, le chassa et le poursuivit dans des rochers inaccessibles, de l'autre côté de la vallée. Cependant deux bataillons attaquèrent de nouveau par les deux flancs, et tuèrent la moitié de ces partisans. La bande de Colocotroni, qui, un jour avant, avait failli être passée au fil de l'épée, retourna le même jour prendre position en arrière et dans un lieu encore plus inaccessible; mais voyant ceux qui étaient comme en première ligne défaits et presque anéantis, ces Grecs n'attendirent point le vainqueur. Ils n'eurent que le temps de se réfugier dans l'intérieur des montagnes. Depuis cette époque, les Grecs redoutaient les armes égyptiennes et cédaient sur tous les points. Ibrahim continua librement sa marche sur Tripolitza. Il n'en était plus qu'à six heures, lorsque les Grecs, dans leur désespoir, mirent le feu à la ville et prirent la fuite.

6 silcadé (23 juin). Ibrahim-Pacha fit son entrée triomphante dans Tripolitza.

8 silcadé (25 juin). Ibrahim, voulant faire en personne une reconnaissance jusqu'à Napoli

de Romanie , partit de ce côté avec un corps de son armée , laissant le reste à Tripolitza , et déboucha dans la plaine d'Argos , à droite des moulins de Napoli. Ce poste des moulins était fortifié et gardé par les troupes de Colocotroni , d'Ipsilanti , et par quelques Européens.

Le 11 silcadé (28 juin) , Ibrahim-Pacha arriva devant Napoli , poussa une reconnaissance autour de la place , et , pour imposer à l'ennemi , fit faire quelques manœuvres devant les murs de la ville. Après avoir brûlé les oliviers qui étaient dans la plaine , il alla brûler et ruiner Argos et les environs. Un vieil officier européen avait conseillé à Ibrahim-Pacha de ne point détruire la ville d'Argos , ni les villages voisins , lieux très nécessaires , lorsqu'on en serait au siège de Napoli de Romanie , pour les magasins , dépôts , et pour en tirer des ressources et matériaux pour les travaux du siège et des batteries ; mais il fut impitoyable. On assure que si Ibrahim-Pacha avait voulu profiter de la consternation des Grecs dans la forteresse , il s'en serait rendu maître en faisant escalader les murailles par l'infanterie : la citadelle alors n'était pas approvisionnée. Le 12 il partit pour retourner à Tripolitza ; l'ennemi , par un espoir mal conçu d'entamer Ibrahim-Pacha , dont le

mouvement pouvait être pris pour une retraite précipitée, s'était déjà emparé des passages de Partini et se trouvait embusqué sur les montagnes des deux côtés; mais dès qu'Ibrahim-Pacha s'en fut aperçu, il fit marcher par la droite de ce défilé le colonel Sélim-Bey, du 5<sup>m</sup>e régiment, avec trois bataillons, et par la gauche le lieutenant-colonel du 4<sup>m</sup>e régiment, Salih-Aga, avec quatre bataillons. Dans cette disposition il attaqua brusquement l'ennemi et le chassa des deux positions sur lesquelles restèrent plus de 450 Grecs. Il passa ensuite librement avec tous les prisonniers et le butin fait sur l'ennemi. On souffrit de la soif dans cette marche; plusieurs soldats expirèrent sur la route. Le lendemain 13 (30 juin), il arriva à Tripolitza, où il s'occupa à recueillir tous les grains non récoltés par les Grecs, pour les emmagasiner et faire la provision d'hiver dans cette capitale; si bien que chaque division de l'armée reçut l'ordre de battre le blé et de le transporter avec les propres chevaux de l'ennemi. Pour qu'on ne pût venir troubler les travailleurs dans les travaux de la moisson, Ibrahim-Pacha poussa des détachemens dans tous les sens, et se trouva souvent en personne aux postes avancés. Mais comme il n'y avait pas de moulins dans les environs pour

moudre les grains récoltés et transportés à Tripolitza, Ibrahim-Pacha partit de la capitale de la Morée, le 20 silcadé (7 juillet 1825), avec Soliman-Bey, colonel du 6<sup>m</sup>e régiment, et la cavalerie de Hussein-Bey, pour examiner et reconnaître les moulins distans de quelques lieues. Mais s'étant éloigné à une heure de Tripolitza, il reconnut 7 à 8,000 Grecs réunis sur la cime des montagnes. Les Grecs, apercevant les Égyptiens, se divisèrent en quatre corps, sur quatre montagnes, et se mirent à s'y retrancher. Les Égyptiens se formèrent aussitôt en colonnes, chargèrent l'ennemi à la baïonnette, emportèrent les retranchemens, et mirent en fuite ces quatre bandes qui laissèrent 387 hommes sur le champ de bataille; les Égyptiens ne perdirent que quatre soldats. Sur ces entrefaites arriva aux Grecs un renfort de 2,000 hommes qui débouchèrent derrière le village de Valla. Ibrahim-Pacha envoya contre eux un détachement d'infanterie et trente cavaliers; mais les Grecs, voyant leurs compatriotes en pleine déroute, se débandèrent sans regarder derrière. Ibrahim-Pacha n'ayant pu ce jour s'occuper des moulins, retourna à Tripolitza, et le lendemain matin repartit avec le même corps et arriva sur les lieux. Il s'y arrêta quelques jours

pour faire réparer les moulins qui avaient été en partie détruits par les Grecs; après cette opération il laissa Sélim-Bey et son régiment pour les garder, et lui, retourna à Tripolitza.

28 silcadé (15 juillet 1825). Tcheudjuk-Osman-Aga, commandant le 1<sup>er</sup> bataillon du 5<sup>me</sup> régiment, avec 150 hommes occupait un poste très avancé, lorsqu'un corps Grec dans lequel on remarqua des cavaliers de nouvelle formation tombe sur lui à l'improviste; mais le commandant, choisissant aussitôt une meilleure position, forme sa troupe, résiste courageusement à cette attaque disproportionnée et retourne en bon ordre aux moulins.

Ibrahim-Pacha, pour mettre fin à ces attaques partielles qui inquiétaient les travailleurs, fit partir une partie de l'infanterie albanaise venue récemment de Candie, avec un escadron, pour observer l'ennemi, qui à leur approche s'enfuit dans l'intérieur des montagnes. Mais cette espèce de colonne mobile ne voulut pas rentrer sans avoir combattu, et marcha huit jours à la recherche des ennemis, brûlant les villages et bourgs qui se trouvaient sur son passage. Elle retourna le 7 silcadé 1240 (juillet 1825) à Tripolitza, après avoir tué 513 ennemis, fait

prisonniers 395, et ayant pris 7,690 moutons, 700 chevaux et d'autre butin.

Le 29 silhiggi (16 juillet), Ibrahim-Pacha fit partir d'un côté toute l'infanterie de Candie, commandée par Hussein-Bey, et lui-même avec la troupe organisée et la cavalerie de Rochvan se porta d'un autre côté, visita les défilés de Critène et Sinan-Orasie. Cette expédition dura jusqu'au 27 de juillet, et ils retournèrent tous à Tripolitza avec une provision suffisante pour toute l'armée pendant huit mois.

Colocotroni ainsi que Piétro-Bey se bornèrent à couvrir Napoli de Romanie et Malvoisie, commandé par Jean Gabis, et à observer les mouvemens des Égyptiens, qui semblaient se reposer dans leurs quartiers. Argos n'existait plus. Corinthe était comme abandonnée, et les lignes de l'isthme détruites, de sorte que cette communication avec le continent était livrée à qui voudrait passer avec mille hommes.

L'île de Candie se trouvait dégarnie de troupes, les Grecs y firent une descente. Un équipage des leurs, habillé à la Turquie, se présenta au fort de Carabousa. On laissa pénétrer ces soldats travestis qui, ayant égorgé la garnison, s'emparèrent de ce poste important et presque inaccessible, et en firent un repaire de pi-

rates. Les partisans de l'intérieur se ranimèrent bientôt et la Canée fut menacée. Alors le pacha d'Égypte y fit passer le reste de ses Albanais avec la cavalerie de Hassan-Pacha et l'île rentra dans l'obéissance. Carabousa seul, rocher situé à la pointe occidentale de l'île, resta aux pirates jusqu'en 1828. C'est de là que partaient les mystics et les bombardes qui arrêtaient les navires européens dans le canal de Candie.

---

**LETTRE XXXV.**


---

**DEUXIÈME CAMPAGNE.**

( 1826. )

Siège et prise de Missolonghi. — Taktikos. — M. Fabvier. — M. Maillet. — M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely forme la cavalerie. — Esprit des milices grecques. — État des possessions grecques. — Gouras. — Fabvier à Athènes. — Le comte Poro. — Expédition de Négrepont. — Affaire de Karisto. — Retraite des Grecs. — Blocus d'Athènes par Kutai-Pacha. — Fabvier bat les Turcs à Gaidari. — Défaite des Grecs. — Retraite sur Salamine. — Gouras tué. — Fabvier entre de vive force dans l'Acropolis. — Mort du commandant Robert. — Entreprise malheureuse des généraux Church et Cochrane sur Athènes. — Capitulation de la place. — M. de Rigny. — Scio. — Ibrahim ravitaille Tripolitza. — Expédition sur Patras. — Les flottes turque et égyptienne réunies arrivent en Morée. — Blocus de Navarin par les puissances coalisées. — Destruction de la marine turque.

.....

**IBRAHIM** chercha à consolider ses avantages en Morée ; ils se bornaient à la possession des places maritimes de Modon , Coron et Navarin , et à celle de Tripolitza , capitale de la Morée.

Il ne pouvait pas dire qu'il possédait l'intérieur ; s'il était maître d'un point où il se trouvait en grande force, près de là les partisans Grecs n'attendaient que le moment de son départ pour y revenir. Il fallait donc faire la guerre de poste pour expulser les Grecs de la Morée ; mais Ibrahim n'avait pas un assez grand nombre de bons officiers pour conduire des attaques partielles, dans une guerre aussi savante ; il souffrit donc le voisinage des Grecs armés qu'il ne pouvait empêcher, bien décidé à ne point les laisser rassemblés sans les attaquer à outrance. Patras était aussi aux Turcs ; on pouvait se mettre en communication de Tripolitza avec Patras et Mondon, mais avec de très forts détachemens. Du reste les partisans ne tenaient plus devant les Arabes et se retiraient à leur approche ; mais par leurs détachemens ils inquiétaient sans cesse les camps et les convois d'Ibrahim, et tenaient ainsi son armée en échec.

Missolonghi, port de la Livadie à l'entrée du golfe de Lépante, était aux Grecs. Par sa position sur le continent, il tenait les Souliottes en armes, leur procurait par mer tous les moyens de faire la guerre, et était à portée des secours des comités philhelléniques d'Europe par les îles Ioniennes. Le général Égyptien, qui avait

pensé à assiéger Napoli de Romani, résolut, auparavant, de prendre Missolonghi afin de n'avoir point à se retourner plus tard sur une armée albanaise, et pour ne pas être exposé à lever un siège qui, d'après les renseignemens pris par lui-même, exigeait de grands préparatifs, de longs travaux et des sacrifices. On lui envoya d'Égypte pour ses nouvelles entreprises un renfort de 8,000 hommes d'infanterie, formant les 7<sup>m</sup> et 8<sup>m</sup> régimens, le premier commandé par Hassan-Bey et l'autre par Hussein-Bey; un matériel d'artillerie et un approvisionnement de siège et de montagne. L'expédition de Missolonghi fut combinée avec l'armée de Reschid, pacha de Roumélie, composée d'environ 15,000 hommes irréguliers. Ibrahim forma son corps des trois premiers bataillons de chaque régiment, en tout 18 bataillons formant 10,000 hommes au plus, et 500 chevaux. Les flottes d'Égypte et de Constantinople secondaient le mouvement et portaient à Patras le matériel et l'approvisionnement. Missolonghi fut bientôt investi par terre par toutes ces forces, qui étaient aussi disposées pour faire face aux Grecs de l'intérieur; mais comme les approches du côté de la mer sont des bas fonds continus, la place n'était pas bloquée

exactement et pouvait recevoir des secours ou des avis par les mystics Grecs.

Le reste de l'armée Égyptienne sous le commandement de Soliman-Bey (M. Sève), conserva les positions et les communications sur la ligne de Tripolitza. Des convois, venant tranquillement d'Alexandrie, pourvoyaient aux besoins des troupes.

Le 10 mars 1826, un premier avantage fut remporté par les Turcs devant Missolonghi. A cinq heures du soir on fit l'attaque d'Anatolico, petite place fortifiée dans un golfe formé par la mer et environné d'eau. Par sa position elle couvrait les approches par terre de Missolonghi, et inquiétait les travaux par ses feux de revers. Des radeaux ou bateaux plats avaient été construits exprès pour ce coup de main difficile. Deux bataillons des 7<sup>me</sup> et 8<sup>me</sup> régimens les montèrent, et, protégés par l'artillerie de la flotte, avancèrent jusqu'à portée de pistolet de la place. S'étant alors jetés à la mer, ils atteignirent les murailles, qu'ils escaladèrent avec des échelles. Cet assaut fut si vivement donné qu'on fit peu de pertes. La garnison devait subir les lois de la guerre et être passée au fil de l'épée. Elle demanda grace, Ibrahim l'accorda, fit désarmer

les hommes et les envoya avec leurs familles et tout ce qu'ils pouvaient emporter à Arta, lieu désigné pour leur résidence à l'avenir.

Le 14 mars le fort de Vassiladi, situé sur la langue de terre qui fermait l'entrée du golfe, tomba encore au pouvoir des Égyptiens <sup>1</sup>. Ces deux forts, qui protégeaient Missolonghi comme deux ouvrages de fortification extérieure, n'empêchèrent plus alors de cerner et de presser vivement la place. Elle ne pouvait plus rien recevoir par mer, ainsi cette colonne de l'édifice grec va croûler et entraîner les espérances de l'Albanie et de la Romélie.

Le 5 avril, les opérations du siège étaient très avancées, et dans leur irrégularité on pouvait dire qu'elles répondaient à l'achèvement de la seconde parallèle. Les vivres abondaient dans les deux camps Turc et Égyptien, et étaient à très bon compte. La place affamée fit la proposition de sortir avec armes et bagages, ce qui fut rejeté. Les travaux du siège se poursuivaient avec ardeur et les valeureux Missolonghiotes ne pensèrent plus, dans l'excès de leur désespoir, qu'à vendre chèrement leur vie, ou leur liberté.

(1) On a trouvé dans ces forts plusieurs canons de gros calibre, 1,000 bombes et 1,000 boulets, 13 barils de poudre et gargousses, 200 sacs à mitraille; 2 barques, 30 chaloupes, une goëlette portant des munitions de guerre et de bouche.

Une petite place voisine s'était aussi rendue aux mêmes conditions que celle d'Anatoliko, et avait reçu un mois de vivres <sup>1</sup>.

Pendant le siège de Missolonghi deux officiers Grecs et un prêtre sortent de la place avec leurs armes, se présentent à la tranchée et se font conduire à Ibrahim, en le priant de leur accorder le passage, craignant, disaient-ils, un malheur inévitable. Après les avoir interrogés sur l'état de la place, il leur dit : « Retournez à votre poste avec vos armes, je ne puis vous accorder votre demande ; allez dire à vos concitoyens que j'estime des gens qui se défendent si bien, et que lorsque je donnerai l'assaut de vos remparts je défendrai à mes soldats de tirer un seul coup de fusil. Je couronnerai vos murailles l'arme au bras. »

Un bâtiment de guerre anglais demanda à envoyer un canot dans la place pour prendre les Anglais compromis dans les rangs des Grecs.

(1) Ibrahim-Pacha, avec une âme altière et dure, a néanmoins des mouvemens de magnanimité. Dans sa guerre de l'Edjaz, il assiégeait une ville des Wahebis ; ceux-là réduits à la dernière extrémité parlaient de se rendre, après avoir fait des bravades outrées dans le commencement du siège. Ibrahim leur fit porter des vivres, de la poudre et des cartouches, en leur disant : « Défendez-vous. »

Il a souvent dit : « Je brûle de me rencontrer avec un capitaine tel que M. Fabvier. »

Ibrahim repondit : « Je ne connais point d'Anglais dans les rangs de mes ennemis, le canot ne passera pas. » On permit cependant plus tard à une embarcation française d'aller recueillir ceux des Européens qu'elle voudrait prendre. Ces braves refusèrent de sortir, et renvoyèrent le canot.

Ce fut le 16 du mois de ramazan (avril 1826), que la ville de Missolonghi tomba au pouvoir des Turcs. Ayant miné plusieurs édifices pour se faire sauter à la dernière extrémité, les Grecs résolurent de tenter le passage au travers des lignes de l'assiégeant. Ils se formèrent en trois colonnes, qui devaient se faire jour le sabre à la main. La première passa, n'ayant perdu que onze hommes ; la seconde passa aussi, laissant trente hommes morts. La troisième où se trouvaient plus de femmes et d'enfans que dans les autres étant plus embarrassée, ne put s'ouvrir un passage dans l'armée ennemie, qui commençait à se former et à arriver sur les lignes attaquées. Ces malheureux furent refoulés dans la ville. Les troupes Arabes y entrèrent en même temps, et le combat recommença par les fenêtres et derrière les murs, et dura encore quatre heures. Quelques Grecs avec leurs familles s'étaient retirés dans les maisons minées, et en sautant en

l'air avaient détruit beaucoup d'Égyptiens. Le reste fut pris; ceux qui avaient les armes à la main furent tués. Missolonghi avait essuyé deux assauts meurtriers; le feu, le boulet, les bombes et les explosions des mines avaient fait de cette ville un monceau de ruines fumantes, encombrées de cadavres sanglans et de lambeaux, tombeau d'un héroïsme malheureux.

Le trait suivant m'a été rapporté par un Italien qui en a été témoin. Dans la seconde colonne, un jeune Grec tombe de fatigue et de faim. Un cavalier Turc s'approchait et allait le prendre. La sœur de ce jeune homme, un mousquet à la main, accourt, ajuste le Turc et le tue. Elle place ensuite son frère sur le cheval de l'ennemi, saute en croupe et regagne le gros de la troupe, à la faveur de l'obscurité.

Pendant le siège de Missolonghi le gouvernement de Napoléon de Roumanie chargea de vivres 45 navires, sous les ordres de Miaulis, pour porter des secours aux Missolonghiotes. Miaulis part, et arrive dans le golfe de Lépante avec la moitié de ses bâtimens et ne peut faire passer une seule barque. Les autres s'étant détachés sans s'embarasser de leur mission, étaient allés en course sur les bâtimens européens qu'ils rencontraient. Voilà comme les plus grands con-

trastes ont signalé la guerre soutenue par la nation grecque.

Le gouvernement et plusieurs chefs comme Colocotroni, Gouras, parlaient des habitans de Missolonghi bloqués, comme d'une chose passée et sans remède ; on vantait leur résistance et personne ne pensait à les secourir. Miaulis partit, il est vrai, mais trop tard, quand même son escadre se fût tenue ralliée. Il fallait un effort par la terre ferme, en soulevant l'Attique et la Livadie. Ibrahim y comptait tellement, qu'il avait dans son armée assez de troupes pour détacher un corps considérable sans être obligé de lever le siège.

Le colonel Fabvier avait commencé l'organisation militaire des Grecs à Napoli de Romanie et ensuite à Athènes, mais il n'était pas en mesure de fournir alors une assez forte division pour faire la guerre aux Égyptiens. Il désirait, d'ailleurs, avant de conduire ses troupes contre Ibrahim, les bien exercer, les habituer à tenir campagne, et il projetait avec sagesse, pour ce dessein, une expédition plus rapprochée de la capitale, celle de l'Attique ou de Négrepont, contre des ennemis moins redoutables que l'infanterie arabe ; le recrutement des tactikos (réguliers),

avait été ordonné par le gouvernement. Les îles de l'intérieur devaient fournir tous les trois mois un homme sur cent. Beaucoup ne se soumirent point, et ceux qui exécutèrent les ordres n'envoyèrent que des recrues ou trop jeunes ou trop âgées. Le capitaine Maillet, sous la direction du colonel Fabvier, était le chef d'instruction de cette milice qui n'avait encore qu'un bataillon exercé.

Le président Conduriottis engagea avec instances M. le chef d'escadron Régnault de Saint-Jean-d'Angély, qui n'était en Grèce que comme voyageur, à se charger de la formation d'un corps de cavalerie. Il accepta, non sans entrevoir la difficulté de la tâche qu'il s'imposait. Il composa donc un escadron, et prit d'abord les officiers parmi les Européens philhellènes; plus tard les meilleurs cavaliers passèrent lieutenans ou sous-lieutenans. Dès qu'ils étaient officiers, ils se croyaient hors du contrôle des Européens, et montraient une insubordination fatale à l'esprit de la troupe. Ils se croyaient portés là par un mérite acquis, tandis que le seul but qu'on s'était proposé était de faire naître chez ces esprits peu traitables les sentimens d'émulation et de dignité qui conviennent à une nation en travail de liberté. On a cru de-

voir attacher aux noms nouveaux des chefs de bandes un souvenir de l'antiquité; c'était une bonne idée pour enflammer le parti européen, et peut-être même pour enflammer des gens tels que Miaulis, Canaris, Ypsilanty, et quelques autres bons patriotes; mais en exagérant leur valeur et leur mérite, on a fait de tout le reste des présomptueux avec peu d'énergie, et malheureusement beaucoup d'ingrats; parlez-en à ceux qui en viennent. Je ne les charge point, et je déchire de mon journal, en transcrivant ce passage, tout ce que j'ai recueilli sur leurs rapports avec les officiers européens; ce que je dis ici n'est que pour rappeler vos idées à l'état véritable des choses, qui d'ailleurs peut changer.

Le gouvernement est tellement habitué à recevoir des secours de l'Europe, qu'il les regarde comme une obligation; à tel point qu'il néglige les moyens d'industrie les plus simples qui pourraient servir à sa défense. Il y a beaucoup d'artillerie à Napoli de Romanie, et hors la batterie des capucins, il n'y a pas un seul affût en bon état. Les boulets sont pêle-mêle, sans ordre de calibres; on se croirait dans une place de la Caramanie; Palamyde est très bien fortifiée, mais qui saura défendre un front bastionné, si l'amour de l'étude et l'esprit de méthode ne se

manifeste pas dès à présent chez les Grecs. Ici ce ne sont point des reproches, mais des conseils qu'on aurait dû leur donner autrefois comme je le fais, au lieu de les comparer à Miltiade et à Léonidas.

Athènes, bloquée par Kutai-Pacha, était sur le point d'être forcée; la citadelle seule, où commandait Gouras, était en bon état de défense, approvisionnée pour deux ans; sa garnison pouvait aller à deux cents hommes.

Malvoisie, en mauvais état de défense, est un point fortifié par la nature, entouré d'eau, et sur un rocher à pic.

La citadelle de Corinthe (la ville étant détruite) avait trois cents hommes de garnison, et était démantelée.

L'île d'Hydra, comme je vous l'ai déjà dit, est le centre de la marine; elle est défendue par des batteries rasantes et par l'artillerie des bâtimens ancrés.

La population du continent, pour se soustraire aux dangers de la guerre, se réfugiait dans les îles d'Égine, de Salamine, d'Hydra, de Tynos, de Cyra et autres. Tandis que le Turc de Négrepont, de Saitouni, de Thessalie, parcourait les campagnes à moitié dépeuplées, s'abandonnant au pillage et à toute sorte d'infamies.

Dans cette position malheureuse, les divisions entre les Grecs et les Européens, et celles des Grecs entre eux, achevaient de rendre l'avenir très alarmant<sup>1</sup>. On accusait M. Fabvier de prétendre à l'autorité absolue, et de vouloir niveler le rang des plus notables. « Tous ceux, « disait un parent de Gouras<sup>2</sup>, qui ont versé « leurs sang pour leur patrie s'éloigneront par cette « raison des affaires et du système qu'apportent « ici les Européens. » C'est ainsi que le noble dévouement du brave colonel Fabvier fut souvent interprété par des esprits fermés aux inspirations désintéressées. Ceux qui comprennent la liberté de la Grèce savent bien qu'elle ne consiste pas à secouer le joug des musulmans pour leur succéder dans l'arbitraire, et voir la nation grecque asservie à un despotisme grec; elle doit désormais ne former qu'une grande famille. Les chefs seront pris parmi ceux dont les lumières, la probité et l'amour national donneront des garanties assez fortes. Après la

(1) Les palicariss (irréguliers) repoussaient avec dédain l'organisation des tactikos; et de là naissaient des mésintelligences éternelles. Les réguliers eux-mêmes se dégoûtaient; on peut faire de mauvais élèves comme on fait des ingrats.

(2) Anastassaki.

guerre, plus de chefs de bandes; le bras qui dépose le sabre doit prendre la bêche, et rendre à la terre sa fécondité; l'industrie devra mettre en œuvre les productions du sol, et c'est alors que l'Europe s'intéressera unanimement et avec discernement à une nation qui doit avoir des titres à prendre sa place parmi celles du monde civilisé.

Pendant le siège de Missolonghi, les tactikos et le colonel Fabvier étaient à Athènes, c'est-à-dire dans la ville. L'Acropolis, comme je vous l'ai dit plus haut, était occupée par Gouras et sa troupe, bien pourvue de vivres. L'île de Spezia étant menacée d'un débarquement, le gouvernement envoya l'ordre au colonel Fabvier de s'y rendre. Il emmena les troupes à pied qui étaient en état de servir, et laissa à Athènes la cavalerie et les recrues. M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély devint par intérim commandant. Pendant l'absence de Fabvier, les palicaris et les cavaliers réguliers eurent entre eux de violentes rixes. Quelques-uns de ces derniers furent arrêtés et conduits à l'Acropolis. Leurs camarades en armes, n'écoutant plus la voix des chefs, coururent à la citadelle pour les réclamer. La garnison crut ou feignit de croire qu'on voulait s'emparer du château, ferma les portes, et fit

feu. Un cavalier fut tué et plusieurs blessés. La générale battait ; on finit par réunir la troupe sur la place d'armes. Le commandant Regnault, dans cette position délicate, dans ce prélude de guerre civile, demanda les coupables. Plusieurs officiers descendirent du château, protestèrent de leur innocence, et assurèrent qu'on ne pouvait pas trouver les coupables. M. Regnault voulut d'abord les retenir, mais il les renvoya ensuite sur la parole de M. Anastassaki (beau-frère de Gouras), qu'au retour de ce dernier, qui était allé à Salone, toute satisfaction serait donnée. Un peu plus tard, on afficha une lettre de Gouras lui-même, dans laquelle il promettait un exemple terrible de justice. Malgré le calme apparent qui régna à l'arrivée de Fabvier, on accusait les chefs des palicarîs d'employer des moyens secrets pour désunir les réguliers et les attirer par la séduction. Gouras revint aussi ; on étouffa l'affaire ; peut-être fit-on bien. Il fit présent aux tactikos d'une pièce de canon et d'un mortier. Il mettait du zèle à la réconciliation générale, et venait voir manœuvrer les troupes.

L'instruction paraissant être arrivée à un point convenable, M. Fabvier médita une attaque contre les Turcs. Il fit part de son projet au gou-

vernement et aux premiers chefs résidans à Athènes. Les avis furent partagés sur le choix de l'expédition; les uns voulaient qu'il allât au secours de Missolonghi, les autres qu'il marchât sur Salonique. L'évêque d'Athènes l'engagea à faire une descente dans l'île de Négrepont, et l'assura qu'elle était très riche et pleine de ressources; qu'il y existait un parti grec très intéressant, et qu'elle était mal défendue par les garnisons turques. Le gouvernement consulté approuva ce dernier parti; il promit d'envoyer argent, vivres et munitions. L'occupation de Négrepont semblait convenir au colonel Fabvier pour achever son organisation militaire. Athènes pouvait être attaquée d'un moment à l'autre, et comme la citadelle ne pouvait pas servir de réduit à ses troupes, si elles étaient forcées dans cette faible enceinte, il était raisonnable de chercher un meilleur établissement. D'ailleurs on vivait au jour le jour; les subsistances venaient des îles et pouvaient manquer facilement. Une fois maîtres de l'île de Négrepont, il était difficile aux Turcs d'y rentrer par un débarquement. D'un autre côté il était peut-être nécessaire d'isoler les tactikos des influences malignes, de consolider leur institution loin des bruits de l'opinion, et de

les faire débiter dans la carrière de la guerre par des trophées faciles à saisir.

Après avoir pris toutes ses dispositions, le colonel Fabvier partit d'Athènes le 8 février 1826, laissant dans cette ville un dépôt de mille recrues sous la direction du capitaine Maillet<sup>1</sup>; un intendant militaire, le comte Poro, était chargé d'expédier à Négrepont tout ce qui serait demandé; et on nomma pour commandant de place M. Saunier. Ce dépôt devait rejoindre, lorsqu'on serait établi, et Gouras avait promis de soutenir de tous ses efforts le mouvement du colonel Fabvier.

L'expédition se composait de huit cents hommes d'infanterie, cent cinquante canoniers avec un matériel de six pièces de campagne portées à dos de mulet, deux escadrons de cavalerie formant un effectif de cent quatre-vingts hommes, dont moitié lanciers, et cent cinquante cavaliers non montés (cette cavalerie sous les ordres de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély). Dans le bagage se trouvaient les caisses de munitions de guerre, un léger tirail de campagne, des échelles, etc.

On se dirigea sur le fort de Carababa, qui

(1) M. Maillet s'était chargé de la pénible tâche d'instruire les troupes d'infanterie; ses travaux étaient couronnés de succès, et en sortant de ses mains on pouvait vraiment préjuger que ces milices avaient toute l'instruction nécessaire pour faire campagne.

défend le seul point par lequel on peut pénétrer du continent dans l'Eubée ; d'après les renseignemens, il paraissait facile à surprendre. Il en était autrement ; les renseignemens étaient faux. Le fort, au lieu d'être en plaine, était sur une hauteur, et les remparts beaucoup trop hauts pour les échelles qu'on avait faites. Ce coup de main fut donc jugé impraticable.

Le 12 au matin la colonne se mit en marche pour Marathon où elle arriva le 14 ; c'était le lieu où l'on devait s'embarquer. Les vents étaient contraires. On ne s'embarqua que le 4 mars, et on opéra le débarquement à Stoura. Le 5, un renfort de 300 hommes réguliers et 200 croisés ( capitaine Stefo ), avaient rejoint à Marathon. Différens chefs grecs conduisirent encore quelques centaines d'irréguliers ; de sorte que la division de Fabvier, réunie à Stoura, pouvait monter à 2,000 combattans avec deux jours de vivres. C'était à Porto Castro, port voisin de Karisto, que le gouvernement devait envoyer des vivres, de l'artillerie de siège et des munitions. Tout cet approvisionnement devait être là avant la fin de février. Une escadre devait protéger l'expédition, et s'opposer à toute entreprise de la part de la marine turque. On avait assuré que de Porto Castro à Karisto

il y avait plusieurs riches villages qui attendaient les Grecs pour se soulever et faire cause commune. Stoura, au grand étonnement de l'armée, n'était qu'un monceau de ruines; il n'avait pas été habité depuis quatre ans. On n'y trouva qu'un vieux prêtre grec qui servit de guide, et qui assura que les Turcs n'avaient aucune connaissance de l'approche des Grecs. M. Fabvier laissa deux compagnies d'infanterie, deux pièces de canon et un piquet de cavaliers à un défilé qu'il passa, afin d'observer les mouvemens qui pourraient se faire sur les routes de Négrepont et de Valeri, et couvrir sa marche sur Karisto. On sut par le vieux prêtre grec que les villages de la côte avaient été détruits par les Cleftis; mais que l'intérieur était riche en troupeaux; qu'on y trouvait toute espèce de productions, et que la seule plaine de Karisto donnait pâture à plus de huit mille moutons ou chèvres. Un détachement de cavalerie prit les devans par un défilé étroit, et après six heures de marche, déboucha dans la plaine. Au milieu d'une campagne bien cultivée, s'élève Karisto en amphithéâtre sur un rocher très ardu, mais commandé à portée de canon par des hauteurs considérables. Son enceinte est de forme triangulaire. C'est un mur flanqué de tours; la citadelle, sur le point le plus

élevé y est enveloppée; le faubourg est ouvert mais dominé par la ville. On voit de grands jardins d'orangers du côté des montagnes, et près de la mer un fort appelé Castro, masqué par un bosquet.

Les cavaliers aperçurent de nombreux troupeaux dans la plaine; mais on avait déjà l'éveil du débarquement, car des Turcs à cheval les poussaient du côté de la place. On partit au galop pour les couper; mais on ne put arriver à temps à cause de mille obstacles, comme fossés et ravins que les chevaux ne pouvaient franchir. Les cavaliers grecs prirent deux cents moutons sous le fort de Castro, qu'ils ne voyaient pas, et qui tira à mitraille. Dans ce moment l'infanterie grecque déboucha, et s'assura de tous les défilés et gorges. La ville étant bloquée, le colonel Fabvier, quoique n'ayant encore rien vu arriver par mer, se décida à attaquer de suite. Il forma sur les hauteurs deux batteries de trois alongé, et composa ainsi son ordre de bataille : à droite, le corps des irréguliers, appuyé de la compagnie de cavaliers non montés, sous les ordres du lieutenant Soli. A gauche, la moitié de l'infanterie régulière, commandée par le capitaine Barandier, et deux pièces d'artillerie dirigées par le lieutenant Gendre. Le centre, sous les ordres de Stefano

et de l'adjutant-major Robert, se composait du reste de l'infanterie. Les trois colonnes s'avancèrent vers la ville éclairées par les bandes de Stefo, et soutenues par les batteries de trois. La cavalerie, en bataille dans la plaine, était chargée de contenir la garnison de Castro, et de tomber sur les Turcs dans le cas d'une sortie. La ville basse, ou faubourg, fut attaquée avec ardeur ; on y pénétra, mais on ne put s'y maintenir. Les affûts des pièces de trois s'étant brisés à la première décharge, les batteries n'étaient plus d'aucun secours, et on se retira sur les hauteurs dans des bois de citronniers où l'on bivouaqua. On avait reçu le 11 deux pièces de douze et deux pièces de montagne ; deux batteries s'élevèrent de nouveau, et le 13, à la pointe du jour, on recommença l'attaque. Mais les Turcs avaient eu le temps de se fortifier et de se retrancher. Ils avaient élevé devant le faubourg un mur grossièrement assemblé avec des tambours en forme de redans ; les maisons étaient également disposées pour se soutenir mutuellement. Protégés par le feu des batteries, les Grecs attaquèrent et prirent quelques maisons sous un feu de mitraille qui partait de la place. L'artillerie grecque manqua encore son effet ; elle n'avait que vingt coups à tirer, après quoi on char-

gea les pièces de douze avec le calibre de trois, faute de mieux. Lorsque les Turcs s'en furent aperçu, ils concentrèrent tous leurs feux partagés sur l'attaque de la ville basse. L'infanterie grecque, étonnée de ce que l'artillerie des batteries ne jouait plus, abandonna ce qu'on avait eu tant de peine à prendre, et se retira. L'insubordination dura toute la soirée, et la confusion fut à son comble lorsqu'on apprit qu'Omer-Pacha, à la tête des Turcs de Valeri, arrivait au secours de Karisto, et sur les derrières. On fut obligé d'abandonner l'artillerie, les blessés, les malades, une partie des munitions, et dans la nuit du 13 au 14, on alla s'établir derrière des tambours de pierre, sur le bord de la mer en face de l'île Petalin. La cavalerie conserva sa position dans la plaine, et rejoignit la division dans la matinée. On n'avait ni subsistances ni fourrages. La cavalerie partit pour reconnaître une vallée à une heure et demie de là, et y faire des vivres; elle passa un défilé, et mit pied à terre. Le 15, entre cinq et six heures du matin, par la faute de la grand'garde qui dormait, elle se vit attaquée par un corps de cavalerie et d'infanterie turques d'environ 800 hommes. On n'eut que le temps de faire éveiller la grand'garde et de monter à cheval. M. Regnault fit former sa

troupe en bataille ; mais voyant de l'hésitation, il préféra , avant de prendre des mesures de défense , mettre le défilé entre l'ennemi et lui. Il n'en eut pas le temps. Une vingtaine de cavaliers turcs attaqua la queue. La terreur panique s'empara de la troupe dans son mouvement de retraite. Le commandant Regnault fit seul volte-face ; M. Sevin , lieutenant, Tito et Mirebergh , maréchaux-des-logis , imitèrent cet exemple , soutinrent bravement cette charge , et protégèrent la retraite jusqu'au camp de l'infanterie , où les Turcs arrivèrent aussitôt et prirent position. On faisait le coup de fusil depuis une heure , lorsqu'un Grec , nommé Démétri Kalergi , s'élança des rangs le sabre à la main en criant : *En avant*. Quelques Palicariss suivent ce brave et imprudent volontaire , ainsi que la cavalerie qui part au grand galop sur l'ennemi. M. Fabvier avait , dès l'arrivée des Turcs , envoyé quelques compagnies d'infanterie pour les prendre en flanc ; elles étaient alors aux prises , et commençaient à tirailler. Le moment était décisif ; l'infanterie turque pliait , lorsque la cavalerie parut et s'avança sur la cavalerie grecque qui se retira protégée par l'infanterie. On perdit le terrain. On recommença trois fois cette manœuvre , et trois fois on recula. Dans une de ces

charges, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély courut les plus grands dangers, emporté par son courage, et se donnant pour exemple à ses soldats. Les Turcs, qui n'avaient que la mission de faire entrer un convoi dans la ville assiégée, se retirèrent.

Le 16, Omer-Pacha arriva lui-même avec deux mille quatre cents hommes dont sept cents cavaliers. Cette troupe, à laquelle se joignit la garnison de Karisto avec du canon et la division arrivée le 15, vint présenter la bataille à l'armée grecque, qui était dans le plus grand dénuement. L'artillerie turque commença le feu, mais sans faire grand mal toutefois. La position devenait très difficile, par l'état de démoralisation du soldat et le manque de tout. Jusqu'au 27 on resta dans cette alternative; dès que les Turcs apercevaient un homme debout une grêle de balles tombait aussitôt sur le camp. On allait puiser de l'eau la nuit, en faisant une fausse attaque. Le 19, l'escadre turque parut dans le golfe; On pensait que tout espoir de salut était évanoui. Le 26 arrivèrent quelques vivres; et le 27 l'escadre grecque étant en vue et ayant écarté les bâtimens turcs, on s'embarqua dans la nuit sans que les Turcs inquiétassent cette retraite.

Le brave capitaine Barandier blessé d'un coup de feu au bras, se retira dans l'île de Zéa, et mourut entre les mains d'un misérable chirurgien grec qui lui coupa l'artère en débridant la plaie; cet officier s'était couvert de gloire, et fut pleuré de toute l'armée. Le lieutenant d'Herlach reçut une balle dans la cuisse.

Trois cents hommes tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille, et dans le faubourg de Karisto.

L'armée débarqua savoir : l'infanterie à Tinos, et la cavalerie à Marathon. Ce dernier corps s'était révolté; et ayant menacé les officiers, il s'était dirigé sur Athènes, dont les portes lui furent fermées.

A Tinos le corps d'infanterie de M. Fabvier n'était pas plus disposé à l'ordre. Le commandant Stephano est assassiné par les soldats de son bataillon. En un mot, la désertion devint telle que les tactikos furent en quelques mois réduits au tiers. Je pourrais vous fournir un récit suivi de toutes les tracasseries qui eurent lieu depuis l'affaire de Négrepont, mais je sais que vous voulez y rester étranger, et je me borne aux faits principaux.

Le général Roche, commissaire du comité grec d'Europe, recevait les subsidés et secours

qui pour un moment relevaient l'énergie abattue. Quant aux Européens, ils partaient les uns après les autres, abreuvés de dégoûts et de chagrins.

Les renseignemens que j'ai entre les mains pour continuer l'épisode de la guerre d'Attique cessent ici d'être aussi précis et aussi détaillés que ceux qui précèdent. Je me borne à vous présenter le sommaire de ces faits récents, et reviens ensuite à l'Égypte mon véritable sujet.

Quelque temps après les événemens de Négrepont, Kutai-Pacha bloqua Athènes. Pendant une absence de Gouras les bourgeois s'emparèrent de la citadelle et s'y établirent; et à l'instigation du gouvernement grec, ces Athéniens demandèrent Fabvier pour commandant. Des bruits se répandirent alors, qui paraissaient dévoiler les intentions de gens influens dans le pouvoir; une version très accréditée alors fut qu'on voulait se débarrasser du colonel Fabvier en le jetant dans une entreprise où le péril était imminent. Et comme toute action généreuse était sans calcul pour une ame telle que la sienne, on était assuré qu'il n'hésiterait pas.

Fabvier part de Methana avec Maillet, trouve à Eleusis le général Kara Iskaki, et ayant réuni leurs troupes, ils attaquent Kutai-Pacha dans

les jardins de Gaidari. Le champ de bataille resta aux Grecs. Cette affaire fut très honorable pour eux et pour leurs officiers. Si l'on eût poursuivi l'ennemi, on serait entré avec lui à Athènes; mais sur l'avis opiniâtre de Kara Iskaki, on coucha sur le champ de bataille; on se reposa encore le jour suivant, et le surlendemain à la pointe du jour, les Turcs renforcés des troupes d'Omer-Pacha, reprennent l'offensive; huit mille cavaliers turcs sont engagés et mettent en fuite l'infanterie irrégulière des Grecs. Les réguliers avaient formé le carré et se retiraient en ordre, lorsque le capitaine Livadi Petracchi, qui en commandait une des faces, prend la fuite et entraîne sa troupe. Les Turcs entrant alors dans les rangs font un carnage affreux de ce corps d'infanterie. Plusieurs Européens de la compagnie sacrée y perdent la vie ou y reçoivent des blessures. Fabvier après ce revers se retira dans l'île de Salamine.

Le 13 octobre, dans une sortie de nuit, Gouras est tué d'une balle à la tête. Krisioki et ses partisans entrent dans l'Acropolis.

Fabvier rétablit autant que possible la discipline de son corps d'infanterie. Le 17 octobre 1826, il se jeta sur les lignes de contrevallation de Kutai-Pacha et pénétra par ce coup

de main hardi, dans la citadelle d'Athènes; chacun de ses soldats portait un sac de poudre. En entrant dans l'Acropolis, Fabvier s'aperçoit que le commandant Robert manque; il renvoie un fort détachement pour le chercher. On trouva Robert dans le fossé des Turcs; il était percé de coups; on le rapporta dans la citadelle, mais ses blessures étaient mortelles; il expira le surlendemain. Cette perte fut vivement sentie par le colonel Fabvier et par toute l'armée. Fabvier examina les fortifications, fit faire une batterie sur un point accessible et se prépara à la plus vigoureuse résistance. En janvier, les bandes de Bourbaki, arrivées depuis peu avec quelques officiers européens, attaquèrent Kutai-Pacha dans les plaines d'Éleusis. Cette affaire fut malheureuse pour les Grecs. Bourbaki, Gibacier, Capitaine, de Gasc y furent tués.

La ville d'Athènes était au pouvoir des Turcs; tous les Grecs au nombre de 2,000, dont un quart organisé, étaient dans l'Acropolis. Pendant ce temps, lord Cochrane arriva en Grèce avec des secours, et pour un moment rendit l'espoir à la nation. Les Hydriotes et d'autres insulaires étaient prêts à passer en Attique pour faire lever le siège d'Athènes. Enfin le général Church et lord Cochrane débarquèrent au Pyrée

avec 3,000 insulaires, parmi lesquels se trouvait un bataillon de jeunes *taktikos*, commandé par Inglesi; c'était un dépôt que Fabvier avait laissé à Methana.

Le couvent du *Pyréa Saint-Spiridion*, futannonné par mer par le brick du lord. Sa garnison se composait de 250 Albanais turcs qui y firent la plus opiniâtre résistance; mais pressé de toute part le fort capitula. On stipula que la garnison, la vie sauve, sortifait avec armes et bagages; lorsqu'elle fut dehors, on ne put retenir les Grecs; elle fut massacrée.

On se porta de suite sur le camp de Kutai pacha. Mais la cavalerie turque s'étant montrée, les palicaris lâchèrent pied et laissèrent le champ de bataille aux Turcs; soldats, officiers et généraux regagnèrent les chaloupes à la nage. Karaiskaki fut tué au phalère. Le bataillon d'Inglesi, qu'on avait porté en avant, fût enveloppé par la cavalerie et pris avec son commandant. Les Albanais irrités du traitement fait à la garnison de Saint-Spiridion, usèrent de représailles. On fit mettre les prisonniers sur un rang et on les décapita. Un seul homme (ce même Demetri Calergi qui se distingua devant Karisto) fut épargné; il avait eu les deux jambes fracassées. Lorsqu'un albanais s'avança pour lui couper la tête;

il lui fit voir ses blessures, et lui promit 60,000 piastres s'il le laissait vivre. Celui-ci consentit, et le rendit ensuite pour le prix convenu par l'intervention d'un officier de la marine française; mais par un remords, ou par la crainte d'avoir à rendre compte de son prisonnier mort ou vif, il lui coupa une oreille et s'en alla.

Dans cette affaire la garnison d'Athènes se couvrit de gloire par une sortie combinée. Mille traits de bravoure la signalèrent et malheureusement aussi la mort de plusieurs braves officiers.

Enfin le gouvernement grec ne pouvant plus rien tenter contre le blocus d'Athènes, ni faire entrer aucun convoi dans la citadelle, les assiégés se trouvèrent bientôt affamés et sans munitions. Cette garnison ayant fait des prodiges de valeur, et s'étant souvent mesurée contre des forces sextuples dans les différentes sorties, pouvait dicter les articles d'une capitulation. Elle fut honorable, et le colonel sortit de la place avec ses troupes, emportant armes et bagages et ayant la faculté de se rendre où bon lui semblerait.

Dans cette circonstance, qui sauva le brave Fabvier d'inévitables malheurs, rendons hommage au zèle et à la sollicitude de M. l'amiral de Rigny. Kutâi-Pacha savâit bien que tôt ou

tard la garnison d'Athènes serait sa proie, mais il pensait qu'elle résisterait encore. On fit courir le bruit que 6,000 hommes réguliers arrivaient à grandes journées de Constantinople pour s'emparer de la citadelle d'Athènes; on envoya dire à Kutai-Pacha, acceptez la capitulation, ou ce poste important qui vous a coûté tant de sang et d'argent va revenir à vos frères de Constantinople, et vous serez spectateur de leur entrée à l'Acropolis; Kutai se rendit à ces raisons; et par la suite, ne voyant point arriver les réguliers du sultan, on dit qu'il soupira en pensant qu'il aurait pu avoir la tête de Fabvier, et qu'il s'écriait souvent : Oh ! Rigny, Rigny !

Le même jour il prit possession de l'Acropolis.

Fabvier, qu'aucun revers, aucune résistance ne peut rebuter, qui doit être le héros ou le martyr de la cause, rassembla encore les débris de ses milices, rétablit l'instruction; et en octobre 1827 il combattait encore à leur tête dans l'île de Scio; expédition malheureuse, peut-être intempestive. Il est retourné en Grèce, et n'a plus sous ses drapeaux que quelques centaines d'hommes. La nation grecque a besoin du secours et de l'exemple de l'Europe. Les grandes puissances font maintenant une diversion qui

la sauvera sans doute, et chacun s'attend à trouver les cabinets européens dans des dispositions conciliatrices, malgré les démonstrations hostiles de la Russie <sup>1</sup>.

Après la prise de Missolonghi, Ibrahim-Pacha ayant laissé une garnison dans cette place, repartit pour la Morée, et les flottes quittèrent Patras. Il retrouva les choses dans la même position. En novembre, il établit à Modon des hôpitaux militaires et un conseil de santé. Il fit deux divisions de son armée pour prendre les quartiers d'hiver; Celle de Modon, composée des 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> régimens; et celle de Coron, des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>. Tripolizza était toujours occupée par une garnison. Vers la fin de l'année 1826, l'armée commença à souffrir. Les provisions manquaient dans les magasins; les moulins avaient été détruits; on donnait au soldat la ration en blé, et au lieu de beurre, un peu de mauvaise huile. On attendait l'escadre égyptienne avec la plus vive impatience. Dans le mois de décembre, Ibrahim partit pour Tripolizza; arrivé au bourg

(1) Je ne ferai point l'apologie des Français qui ont puissamment coopéré par des efforts glorieux à l'émancipation de la Grèce; leur renommée est européenne; mais qu'il me soit permis de nommer encore ici M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, M. Fabvier, dont les services seraient encore précieux à l'indépendance de la Grèce.

de Nizia, il y laissa le gros de sa troupe, et avec un corps de cavalerie il se porta sur Enaina, où il surprit des bandes grecques établies dans plusieurs villages. Il fit des prisonniers, et ramassa onze mille moutons ou bœufs. Continuant ensuite sa route pour la capitale, il l'approvisionna, et changea la garnison sans rencontrer d'obstacles.

### 3<sup>e</sup> Campagne, 1827.

Au commencement de 1827, ayant appris que Patras était menacé par les Grecs, il fit une expédition sur ce point. Il prit avec lui trois bataillons de chaque régiment, et côtoya la rive occidentale de la Morée. Plusieurs villages des montagnes étaient en insurrection, ou l'avaient été; il s'y rendit et les détruisit. Il se porta ensuite sur Tchifout-Calesi (forteresse des juifs), aussi en rébellion ouverte, y entra l'épée à la main, massacra tout ce qui portait les armes, et emmena les femmes et les enfans. Cette expédition n'est remarquable que par le sang qui a été répandu, sans qu'on puisse parler d'un engagement ou d'une résistance sérieuse.

Pendant ce temps, 300 Grecs tentèrent de surprendre les portes de Coron. La garnison sortit, poursuivit le détachement grec dans les

montagnes, lui tua quelques hommes et en perdit trois.

Au mois d'août, Ibrahim vit entrer dans les ports de la Morée les deux flottes réunies d'Égypte et de Constantinople, et un renfort de 4,000 hommes d'infanterie (le 10<sup>e</sup> régiment, commandé par Achmet-Bey).

Ce fut alors que les escadres française, anglaise et russe intervinrent pour faire exécuter le traité de Londres du 6 juillet. Il fut signifié à Ibrahim; mais il répondit, comme il l'avait fait à sir Adams antérieurement : « Qu'il était là  
« par ordre du sultan son maître, et qu'il ne  
« pouvait prendre aucune détermination sans  
« un firman de Constantinople. » Sa marine parut dès lors condamnée à une destruction prochaine; le 20 octobre eut lieu le combat de Navarin.

## QUELQUES ANECDOTES.

### I.

Un soldat arabe prêt à partir pour l'expédition de la Meke fut adressé par son camarade à un derviche mendiant, qui donnait ou plutôt vendait des talismans. Ces talismans consistaient en un petit triangle de plomb qu'il fallait se

mettre sur la tête, et qui alors devait préserver de l'atteinte des balles. Ayant payé le derviche, il rapporta au camp son talisman et fit part de cette découverte à un officier français, qui se moqua de lui. Un peu ébranlé dans sa croyance, il ne trouva rien de mieux que de faire l'essai de la précieuse amulette. Un chien errant passait, il le saisit, lui attache le talisman à la tête, et lui appuyant le bout de son fusil sur le crâne, il l'étendit roide mort. Plein de colère, il retourne au mendiant, lui jette sa relique au visage et redemande son argent. Sans se déconcerter, le derviche sourit, et lui demanda comment il avait pensé que le talisman pût préserver un animal immonde. « Il ne sauve que les croyans », ajouta-t-il. L'Arabe aussitôt déclara qu'il allait en faire l'essai sur un croyant, et se mettait en devoir d'attacher le talisman au turban du derviche, lorsque celui-ci se hâta de tirer un morceau de linge de sa ceinture et d'en dérouler l'argent du soldat.

## II.

Lors du départ de ces mêmes troupes, le major général Osman-Bey ayant accompagné le commandant de ce corps jusqu'au bord du désert, revenait seul au camp. A la lueur du flam-

beau que portait son says, il aperçut un soldat le sac sur le dos, tenant un enfant dans ses bras et l'embrassant étroitement ; une femme était appuyée sur son épaule et tenait son fusil. Il demanda au soldat pourquoi il se trouvait en arrière. Celui-ci répondit qu'il faisait ses adieux à son fils et à sa femme ; que s'il s'était arrêté, c'était par la douleur de se séparer de deux êtres qui n'avaient que lui pour soutien ; et que s'il était sûr que ces malheureux pussent exister sans lui, il partirait content et sans regret. Osman lui dit : Hé bien, je prends ta femme sous ma protection, je lui ferai compter une double solde, et ton fils jouira d'une ration de soldat. L'Arabe remet l'enfant sur le sein de sa mère en pleurs, saisit son fusil, et disparaît comme un éclair.

### III.

Le même Osman, après une absence du camp d'instruction, trouva à son retour dans les écoles de Dgiaad-Abad du relâchement dans les études et dans la soumission aux ordres du service. Il rassembla les jeunes officiers, et leur parla pendant une heure avec une énergie telle qu'ils en étaient atterés ; il finit ainsi : « Vous oubliez donc qui vous êtes ; les serviteurs, comme moi, de Mahamed-Aly ? Avez-vous oublié ses ordres et

méconnu nos lois; voulez-vous renoncer à devenir dignes des grades que vous portez? Où les avez-vous gagnés? Vous les tenez de la grace du vice-roi et non de votre mérite. C'est en vous instruisant que vous deviendrez des hommes, que vous vous trouverez à la hauteur de vos emplois, et non en vous abandonnant à vos anciennes habitudes, en vous vouant à l'oisiveté, à l'entêtement et à la nullité de votre race. Les choses sont changées, je vous le déclare; il ne sera pas plus étonnant à l'avenir de voir un lieutenant passer promptement colonel qu'un colonel descendre au grade de lieutenant. Qu'aucun de vous n'espère se soustraire, même par le déshonneur, à nos travaux militaires. On vous dégradera selon le degré de votre apathie; si vous persistez, on vous traitera comme la brute, et vous périrez sous le bâton. »

## IV.

Mohamed-Bey, ministre de la guerre, passait devant le 10<sup>e</sup> régiment au moment où l'on rompait les rangs. Les soldats, sur les rations desquels les employés des vivres avaient spéculé, coururent aux cuisines, et, apportant leurs marmites, l'un d'eux lui cria en riant que « c'était juste ce qu'il fallait pour entrer à Abou-

zabel<sup>(1)</sup>. » Le cheval du bey était comme porté par la foule ; il défendit à sa suite de la repousser, adressa des paroles amicales aux soldats, les engageant à l'avenir à faire leurs plaintes à leurs officiers, et il fit examiner de suite leur réclamation, quoique faite un peu brusquement.

## V.

En 1825, des bâtimens grecs s'étant montrés devant le port d'Alexandrie, y lancèrent un brûlot que les bâtimens européens firent échouer à la côte. Le vice-roi d'Égypte, qui voyait cet événement de son palais du cap Figuiers, monta à bord d'une corvette et donna lui-même la chasse aux bâtimens grecs : il fut dix jours absent. On vit bien à la mortelle inquiétude de toutes les classes, à part celle de ses débiteurs, que les intérêts des unes et la sûreté des autres sont attachés à sa destinée. Enfin il reparut, et, je puis le dire, la confiance reparut avec lui. Il n'avait pu joindre l'ennemi. Il aborda à l'île de Castel-Rosso, près de Rhodes, et descendit sur un rivage désert. On lui amena un paysan qu'il interrogea sur les affaires de l'île et sur l'activité du commerce. Le

(1) L'hôpital.

paysan lui dit ensuite, après avoir répondu à toutes ses questions, et le prenant pour un capitaine marchand : « Je crois que vous êtes un bon négociant, car vous raisonnez bien votre partie. » Et comme le pacha lui donnait en riant une poignée de sequins, il ajouta : « Et il paraît que vous avez fait de bonnes affaires, car vous ne comptez pas ce que vous donnez. »

## VI.

Le 30 octobre 1826, quatre officiers de l'école d'infanterie désertèrent. On sut qu'ils s'étaient dirigés sur Belbaïs pour gagner la Syrie par El-Arich. Le sous-chef d'état-major Sélim envoya dans plusieurs directions plusieurs officiers d'état-major de l'école de Dgiaad Abad, pour les chercher et les ramener. Kalil-Effendi, jeune capitaine connu par son courage et son intelligence, était du nombre des officiers commandés pour ce service. Arrivé à Belbaïs avec un seul domestique à pied, il prit des informations avec tant de zèle, qu'il découvrit la marche des déserteurs, et poussa son cheval de ce côté, bien certain qu'il les ferait rentrer dans le devoir par la persuasion. Les ayant at-

teint près d'un marais formé par des restes d'inondation, il leur cria de rendre leurs armes. Alors ils se séparèrent comme des gens qui se sauvent. L'un d'eux, Adgi Mahamet, connu par sa mauvaise réputation, se jeta dans le marais. Kalil voulut lui barrer le passage, lança son cheval, qui, s'enfonçant dans la vase, y resta pris. Ce déserteur, enhardi par la position de Kalil, tira son sabre, s'avança, et lui en asséna plusieurs coups. Kalil Effendi para avec son bras gauche qu'il avait enveloppé de son manteau. Deux des trois autres revenaient aussi sur leurs pas : le danger devenait pressant; il s'élança alors par-dessus la tête de son cheval, met le sabre à la main, et désarma Mahamet Adgi en le blessant à la main droite. Il criait en même temps à son domestique qui se tenait à l'écart, d'appeler ses camarades comme s'ils se trouvaient dans le voisinage. Enfin, sa contenance et sa ruse lui réussirent. Les trois déserteurs rendirent leurs armes, et se laissèrent lier avec les courroies qui servaient au cheval. Un seul échappa; les autres furent reconduits au camp, bien étonnés de ne pas voir arriver les camarades de Kalil. Ce jeune officier a plus d'un genre de mérite; il s'est distingué dans

l'étude de l'artillerie et dans la pratique de l'infanterie, au point de devenir dans ces deux armes un exemple de zèle et d'aptitude.

## VII.

Mahamet-Aly, s'entretenant avec le consul anglais Salt de ses projets d'amélioration, témoignait par ses discours un vif désir de la paix, seul moyen de les réaliser. Il ajouta dans sa bonne humeur : « Quand mes armées seront  
« rentrées, et mon pays administré, je pren-  
« drai deux frégates et deux corvettes, et j'irai  
« en partie de plaisir visiter toutes les côtes  
« d'Afrique; arrivé à Gibraltar, je passerai en  
« France et peut-être en Italie. J'ai ici des ar-  
« tistes et des ingénieurs; je les emmènerai  
« pour explorer les lieux que je visiterai et  
« pour donner à cette course un but utile. »

Un jour le vice-roi était attendu par toute sa cour à son château de plaisance de Schoubra, sur le Nil; il venait d'Alexandrie. Soit par système, soit par un de ces caprices qui vont toujours bien aux souverains, il aimait à tromper son monde. Il passa donc avec sa conge devant Schoubra sans être aperçu (c'était le soir), et alla débarquer à Boulac, près du Caire. Il était seul; ne trouvant plus de monture de louage,

il appela un manoeuvre qui poussait devant lui un mauvais âne sans selle, dont le destin était sans doute de porter du plâtre toute sa vie. Il saute sur le maigre animal, dont les jambes mal assurées ployaient sous un fardeau inaccoutumé. Le jeune Arabe demandait où il allait ainsi. C'est moi qui te conduis, disait le pacha ; en effet, ils arrivèrent ainsi au milieu de la cour du palais de l'Esbekié, au Caire. Au mouvement qu'occasionna cette équipée, le jeune garçon reconnut enfin le pacha et fut bien payé de son dérangement.

## IX.

On parla au vice-roi du tableau de M. Horace Vernet, représentant le massacre des Mamelouks dans la citadelle du Caire. « Le peintre pourra  
« trouver un pendant à son tableau, dit-il ; qu'il  
« représente le massacre des Mamelouks de Bo-  
« naparte à Marseille.

Un Turc vint se plaindre au divan qu'un Grec habitant du Caire avait eu un commerce secret avec une de ses parentes, et qu'elle était enceinte. La loi punit de mort cet adultère ; mais comme il convenait dans ce temps de malheur pour la nation grecque de montrer de la bienveillance, le Grec fut sauvé par ce raison-

nement : « Que résultera-t-il de ce commerce, « dit le pacha ? un fidèle de plus ; car celui « qui naît d'un ventre musulman est musulman. « Bénissons donc les décrets de Dieu , et chas- « sez cet infidèle de mes états. »

## X.

Lors de la crue du Nil en 1825, comme les eaux n'étaient point arrivées à leur hauteur ordinaire, le souverain ordonna des prières dans toutes les mosquées ; il engagea aussi les chefs des autres religions à faire prier pour ce bienfait commun. « De tant de religions, disait-il, « il serait bien malheureux qu'il n'en soit pas « une seule bonne. »

## XI.

M. Z... dînait dernièrement chez Abdin-Bey, homme éclairé et ami du système de régénération. M. le docteur X... s'y trouvait aussi, et laissa échapper dans le cours de la conversation le mot *barbares*, en voulant désigner les peuples de l'empire ottoman.

LE BEY, en riant.

Qu'entendez-vous par *barbares*, M. le docteur ? Entendez-vous que nous sommes des

hommes sanguinaires, ennemis du bien, ou seulement des hommes hors de la civilisation?

x.

On est quelquefois embarrassé du choix, et pour me prononcer là-dessus, il faudrait savoir si vos osmanlis tiennent plus à être regardés comme sanguinaires et ennemis du bien, que comme des gens ne participant pas aux lumières du monde civilisé. Ainsi je ne me prononce pas, et je n'ai pas voulu d'ailleurs donner à ce mot toute la rigueur de son acception.

z.

Sans doute, le docteur a voulu désigner les hommes de ce continent, en se servant du mot général qu'employaient les Romains pour nommer ce qui n'était pas de Rome. Toute cette côte portera long-temps le nom de Barbarie, fût-elle encore civilisée.

LE BEY.

Très bien; mais je ne suis pas entièrement convaincu. Ainsi supposons qu'en Europe on nous traite de buveurs de sang, d'hommes sans lumières et sans moyens; cela est passé en proverbe. Vous rendrez justice cependant à

beaucoup de nos institutions barbares pour vous , qui ne pourraient être que mal remplacées par les meilleures de vos lois; il faut se reporter à l'ignorance du peuple que nous gouvernons, à nos mœurs et à nos dogmes religieux. Dites-moi dans quel pays la justice est aussi prompte, le crime plutôt convaincu, la police plus active et plus éclairée, sans qu'elle paraisse vexatoire pour le peuple comme chez vos nations. Dites dans quel pays l'étranger a plus de liberté? Dès qu'il met le pied sur le sol de l'empire, il se trouve affranchi de toute formalité; il peut même renoncer à son consul s'il aime mieux vivre sous notre protection. Voyager sans passeport, porter des armes, le chapeau, le turban, enfin vivre comme bon lui semble, personne ne s'en inquiète. Dans quel gouvernement la tolérance des religions est-elle portée à un si haut degré? Nous permettons ici l'église catholique et grecque, la synagogue; en Europe, on n'admet point l'exercice du culte de Mahomet. Ces religions existent toutes chez nous avec l'exercice public de leur culte. Votre commerce est libre sur toutes nos côtes; vos marchandises d'importation ne paient qu'un faible droit de trois pour cent, et encore sur une simple déclaration, toujours irrégulière;

nous n'avons pour ainsi dire aucune prohibition. Vous êtes venus en foule creuser notre sol pour en arracher des monumens que le temps et nous avons respectés; vous semez le désert des dépouilles des tombeaux. Nous avons cru à votre admiration pour ces reliques antiques; mais vous en faites un trafic sous nos yeux. On vous tolère des esclaves des deux sexes, contre nos lois; vous les vendez quand vous n'en voulez plus, tandis que nous, les ayant achetés, nous les regardons comme nos enfans.

## X.

Mais pourquoi les musulmans affectent-ils ce mépris pour nos personnes, cet éloignement de nos mœurs, cette dérision de nos costumes?

## LE BEY.

Tout cela vient des usages et de notre éducation religieuse. Nos usages, nos formes, sont invariables, éternels, parce qu'ils tiennent toute leur essence, ainsi que nos lois, de la nature du climat. Nous sommes graves et recueillis dans notre vie paresseuse, vous êtes légers, actifs, inquiets; de sorte que pour ceux qui ne connaissent pas l'Europe et qui ne vous appro-

fondissent pas, vous êtes des hommes inconséquens, agissant sans but, et inférieurs en raison. Par un effet bizarre, toutes vos manières sont diamétralement opposées aux nôtres; nous devons donc y trouver de quoi dire : Vous ne tenez pas comme nous aux mœurs dans lesquelles vous êtes nés, parce qu'elles ne viennent pas ordinairement d'un principe religieux, ou de la nature des lieux, mais plus souvent des modes, chez vous en éternelle révolution. Vous adoptez facilement les mœurs orientales, et nous ne pouvons jamais les oublier. Votre costume étroit nous amuse, vous admirez le nôtre; et puis, nos bons osmanlis n'ont pas vu vos pays si admirablement civilisés, et ne pouvant pas apprécier d'ailleurs vos connaissances, il est impossible qu'ils puissent se former un autre jugement. C'est donc à vous à nous donner des preuves d'une supériorité qui puisse triompher de nos préjugés, et donner des exemples profitables à notre morale, à notre politique et au développement de nos lumières; car ceux qui tiennent strictement aux principes du Coran se croient profanés par votre seule vue. Un renégat n'est même jamais considéré comme un vrai croyant.

Nous avons une constitution écrite, bien rai-

sonnée, qui classe les personnes et les biens hors de l'arbitraire. Mais malheureusement elle n'est pas mise en pratique.

Z.

Qui en empêche l'usage?

LE BEY.

Les fréquentes révolutions; l'influence des corporations, comme les janissaires, etc.

Z.

Il y a d'autres raisons; vous avez eu des règnes calmes. Mais vos souverains ont trop soif du pouvoir absolu; le type du gouvernement despotique a toujours été le trône de Constantinople. Vos gouvernans convoitent les biens du peuple, toujours maintenu dans les principes stationnaires du fatalisme; comment consentir à ce qu'il devienne fort de son droit?

LE BEY.

Cela peut être vrai; mais nous y remédierons sans doute. Nos armées ne sont déjà plus sous le joug de l'arbitraire; les lois règlent les droits et devoirs de chacun. C'est de là que nous partirons pour faire accepter au peuple un contrat

social, et j'espère que Mahamet-Aly vivra assez long-temps pour voir s'achever cette révolution.

### AUTRE ENTRETIEN.

---

M. Z. UN BEY.

LE BEY.

Avez-vous lu les nouvelles de Constantinople?

Z.

Oui; le sultan déploie la plus grande activité pour remettre en vigueur les plans de Sélim III. Il y rattache la défense du trône, et s'il est attaqué par l'Europe, il veut combattre avec les mêmes armes qu'elle.

LE BEY.

Croyez-vous qu'il ait si grand tort? Que l'on conteste à votre roi sa couronne, à celui-ci sa maison, à cet autre sa maîtresse, chacun s'arme le mieux qu'il peut pour faire face au danger.

Z.

Oui; mais si nos compatriotes prennent fait

et cause contre la Turquie, notre devoir nous rappelle, sous peine d'être accusés de vous donner une tactique militaire dont l'effet vous procure un avantage dans cette lutte ; tandis que notre but ici n'est en principe que de fonder des institutions utiles au progrès de votre civilisation.

LE BEY.

Je suis toujours dans la conviction qu'il n'y aura point de guerre, tant elle me paraît contenir d'éléments de malheurs pour tous. Vos cours le sentiront bien. Quant à vous, continuez tranquillement vos travaux ; s'ils nous donnent une tactique militaire, ils doivent, sous un autre point de vue, nous porter des secours plus importants, nous affranchir de notre indolence, nous indiquer les routes précieuses des connaissances humaines.

Z.

Sans contredit ; mais que penser de l'opposition de la masse ; de ces Turcs que l'âge et l'entêtement tiennent plongés dans leurs mœurs d'origine ? Ces hommes, dont l'humeur est montée, nous seront toujours contraires. Croyez-vous qu'ils deviennent dangereux ?

Le Bey ne répondait pas à cette question délicate : Ils entendront raison , dit-il enfin , lorsqu'ils nous verront mettre en pratique des systèmes qui nous rendront plus forts qu'eux. J'y persévérerai certainement , et quand j'aurai tout fait pour le bien , sans aucun reproche , j'aurai rempli la tâche honorable dont m'a chargé le vice-roi. Et comment ne pas s'enflammer de zèle sous l'influence d'un tel homme ! Ses ordres sont des avis ; car il n'emploie jamais avec nous que des paroles pleines de douceur où l'encouragement se trouve compris. Ne croyez pas que ce soit mes dignités qui me fassent tenir ce langage ; je ne m'en embarrasse guère ; je sais bien que si le vice-roi m'a distingué , ce n'est pas parce que j'étais encore digne de ce poste , je ne me fais point de ces illusions. Ce qui produit chez moi cet enthousiasme , c'est de me trouver lié aux actions de ce souverain philanthrope , et de devenir un de ses apôtres. J'ai commencé l'œuvre , je la finirai , ou bien j'y périrai.

Si vous approchiez aussi habituellement que moi ce maître incomparable , ajouta-t-il , vous seriez bientôt émerveillé de ce tact naturel , de cette connaissance judicieuse de vos intérêts politiques et de vos débats ; de cette mémoire des faits , vraiment unique , de ces idées grandes

et généreuses peu connues des cerveaux orientaux. Allez, son génie lui tient lieu de toute éducation, et de tout froid calcul. Il voit en beau; c'est tout ce qu'on peut lui reprocher. Malheureusement bien des considérations le mettent en échec; ici, ce sont les vieux principes, qu'on ne peut heurter dans l'aristocratie religieuse; là, d'anciens amis dont l'amour-propre souffre de la fortune des hommes nouveaux; que vous dirai-je? Enfin il marche à son but; toutes les routes lui sont bonnes, mais elles ne sont pas toutes bien faciles<sup>1</sup>.

Nos frères de Constantinople, jaloux de notre gloire, honteux de nous voir des armées vaillantes en Afrique, en Asie et en Europe, vont aussi marcher sur nos traces. Car qu'ont-ils fait dans la guerre de la Turquie d'Europe? com-

(1) Le voyageur Aly-Bey, vit Mahamet-Aly en 1807. Voilà le portrait qu'il nous en donne :

Ce prince, encore jeune, est d'une taille mince; il est marqué de petite vérole. Il a beaucoup de bravoure; les yeux très vifs, et un certain air de méfiance; avec du bon sens et de l'esprit, il manque d'instruction et se trouve fort souvent embarrassé.

Mahamet-Aly, qui doit son élévation au courage de ses troupes, tolère leurs excès, et ne sait pas s'en rendre indépendant. Le soldat tyrannise; le bas peuple souffre, mais les grands ne s'en ressentent nullement, et la machine marche comme elle peut. Le gouvernement de Constantinople, sans énergie, n'y a qu'une sorte de suzeraineté; le petit nombre de Mamelucks qui restent sont relégués dans la Haute Egypte où Mahamet-Aly ne peut étendre sa domination. (Tom. II. 256.)

promis leurs armées, sans ordre, sans discipline, sans commandement, contre des poignées de partisans. Vous n'avez pas d'idée de ces guerres de bandits, de ces opérations dont le but politique est ce qui est le moins considéré; le vagabondage et le butin, voilà les grands mobiles; tenez, je vais vous en faire le tableau :

Je suppose l'ennemi aux pyramides. Moi partant du Kaire pour l'attaquer et lui disputer le passage du Nil. J'arrive au vieux Kaire. La ville est en un moment dévalisée, la population en fuite; je fais des vivres. Je passe le Nil de nuit; j'entre dans Giseh, poste essentiel, pour couvrir le passage du Nil. Un détachement ennemi s'y trouvait endormi, il est éborgné. J'envoie des cavaliers pour reconnaître la position de l'armée opposée. On pratique quelques barricades aux issues des rues de Giseh, et des créneaux aux maisons. Les barques sont aussitôt renvoyées de l'autre côté du Nil; afin que mes soldats ne puissent concevoir les moyens d'une retraite facile; mais je donne l'ordre secrètement de les tenir assemblées sur l'autre rive, et de les envoyer à un signal convenu. On passe deux jours à fumer, sans savoir qui attaquera et sans changer de position. Enfin je me crois le plus fort et je me décide à l'attaque. Je fais

tandis que l'ennemi s'est arrêté au milieu de sa victoire et n'en profite pas. Nous voilà enfermés dans Giseh que l'ennemi attaque le lendemain. Mais ici nous sommes forts ; derrière des murailles notre infanterie se défend bien. Les vainqueurs enhardis tentent un coup de main sur toute l'enceinte ; mais les balles pleuvent partout sur un terrain découvert. Ils se retirent confus, et courent se réfugier dans les villages du Fayoum ; où nous les poursuivons. Notez bien que dans toutes ces actions, où l'on a brûlé beaucoup de poudre, peut-être se sera-t-il trouvé soixante hommes hors de combat de chaque côté.

Cela vous fait pitié n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà de quelle classe d'hommes sortit Mahamet-Aly à un âge avancé. Il apprit à lire à près de cinquante ans, et à cinquante-cinq conçut un plan de réforme et de civilisation pour l'Égypte ; comme s'il avait été préparé à ces combinaisons par des études exactes et une connaissance intime des progrès du siècle.

Le bey revenait toujours à l'éloge de son souverain ; ses paroles sortaient avec chaleur ; et plus il était animé plus il arrivait à l'expression propre ; il ajouta :

« Quoique notre régime dominateur existe encore et pèse sur le peuple , on peut pressentir l'heure où des institutions plus dignes de l'homme lui seront livrées ; le but en est marqué. Répétez - moi , je vous prie , ce que vous me citiez l'autre jour de Montesquieu sur les trois modes de gouvernement.

z.

« Le gouvernement républicain subsiste par les lois et la vertu. Le gouvernement monarchique par l'honneur. Le despotique par la crainte.

LE BEY.

« Certes le gouvernement républicain est le plus beau , le plus digne de la grandeur de l'homme ; mais , nous le savons par expérience , il n'est pas en combinaison parfaite avec nos passions , surtout dans les grandes sociétés. Les Romains ont brillé comme république , leur force s'est perdue sur une trop grande surface. »

Il s'étendit longuement sur les gouvernements anciens et modernes , voir même la république de Saint-Marino , et finit par manifester du penchant pour les institutions constitutionnelles monarchiques.

Z.

Mais ce mot de *monarque* entraîne une noblesse qui est son soutien, et cette noblesse doit être anti-constitutionnelle, demandant les hauts emplois et des privilèges.

LE BEY.

J'aurais pour nobles des soldats défenseurs des lois, des biens, citoyens eux-mêmes.

Z.

Des soldats sont trop forts pour défendre les lois; ils pourraient aussi les renverser. Mais supposons que vous soyez un Titus, guidé par une force de raison particulière fonderiez-vous une dynastie sur cette base, et vos successeurs pourront-ils essayer la même couronne? Arrivant sans influence populaire, la loi les terrasserait, ou bien les partis déchireraient la loi.

LE BEY.

Ainsi vous n'admettez pas un gouvernement mixte? vous pensez que son équilibre ne pourra durer? Eh bien! me trouvant assez sûr de ma sagesse, il serait mieux de gouverner despotiquement et d'user de mon pouvoir pour faire le

• •

bien ; mais après moi , tout est encore exposé à une révolution. L'Angleterre n'a-t-elle pas un roi et pourtant des constitutions très libérales ?

Z.

Alors vous serez comme le roi Georges.

LE BEY.

Le bey répond par un éclat de rire ; comme le roi Georges !

Z.

Je vois bien où vous voulez en venir. Vous êtes pénétré des idées du siècle , vous voulez des lois libérales pour le bonheur et la dignité du peuple ; mais vous voulez veiller en sultan à l'exécution des lois.

LE BEY.

Oh ! vous allez trop loin. Je voudrais être le roi de la France avec sa constitution. Je commencerais par rendre à votre pays son influence politique dans la balance de l'Europe ; car je ne le vois pas encore au rang qu'il doit occuper. Je voudrais qu'il devînt l'égal de la première puissance du monde. Pour y parvenir je me servais de moyens lents , mais suivis. J'entrerais

dans les grandes négociations ; je mettrais à la tête des affaires les mérites les plus distingués ; car, ne vous y trompez pas, si l'on veut qu'un plan réussisse, les frères les plus tendres, les amis les plus dévoués ne valent pas cette tête inconnue qui travaille dans l'obscurité. Tandis que mes diplomates parcourraient le monde, mon armée se formerait sur un pied de guerre imposant ; des vaisseaux couvriraient mes chantiers de l'Océan et de la Méditerranée. Mes alliés naturels se réchaufferaient ; je retrouverais bientôt cette confédération allemande, boulevard de mes états. Des puissances de second ordre fonderaient leur espoir en nous. Un congrès me demanderait compte de mes forces ; j'éluderais jusqu'à ce que, me trouvant déjà en état de résister, je répondrais : je suis maître chez moi ; veillez sur vous. Une guerre se disposerait sans doute ; je me jeterais sur mes limites naturelles et je m'y défendrais. Les Français, qui ont conquis l'Europe, sauraient défendre la France..... ( Puis il s'arrête en se frottant le front comme un homme qui se laisse entraîner par ses idées.) Voilà pourtant, continua-t-il, dans quels espaces erre jour et nuit mon imagination ; d'où vient cela ? c'est incroyable. Vous souriez, oh ! je vous l'assure, la source n'en est

pas coupable, ou je ne me connais pas moi-même. Mais toutes mes vues tendent au bien ; si je me trompe, c'est que je suis homme ; si je m'égaré, c'est que les routes du bien sont difficiles à tenir.

Z.

Penserez-vous aux esclaves dans votre réforme ?

LE BEY.

Vous parlez d'esclavage ; il n'est pas aussi réel qu'on le fait ; vous le savez bien vous-même. C'est une forme de servitude bien exagérée en Europe.

Il est vrai que nous achetons des hommes, et que nous faisons notre propriété particulière de nos prisonniers de guerre. Ces esclaves nous servent dans nos maisons à un rang au-dessus de nos domestiques libres. Car dès qu'ils ont acquis notre confiance, ils deviennent notre garde ; nous suivent aux armées, deviennent inséparables de nous ; ils sont de la famille. Ces hommes que vous voyez si honorés, briller aux premiers rangs, dans le gouvernement, que croyez-vous qu'ils étaient, sinon des esclaves ? Qu'un Turc meure sans enfans, quels sont ses

héritiers ? ses esclaves , devenus libres eux-mêmes. Les femmes que nous achetons partagent notre couche , nous donnent des enfans , deviennent nos épouses. Si elles sont enfermées , c'est un usage en Orient qui s'étend à tout le sexe en général. Si un esclave est maltraité par son maître , il peut exiger d'être vendu sur-le-champ ; la loi le protège donc , et son existence est assurée. Où est l'esclavage ?

Qu'a donc de libre un domestique d'Europe , dont l'âme dégradée par la vénalité se vend au mois au premier venu ? Il ne porte aucun attachement à son maître ; on ne met en lui aucune confiance intime. Il est obligé de porter un livret sur lequel le maître qu'il vient de quitter atteste son contentement. Et s'il ne plaît pas à ce maître d'en rendre un témoignage favorable , où ira-t-il présenter son service ? qui le recevra ? Le voilà errant , repoussé partout , suivi par la police , bientôt dans la misère et dans le vice. Voilà l'esclave véritable. Tout ce que j'en dis n'est pas pour justifier le principe ; j'en connais la fausseté ; mais j'ai voulu vous faire voir que l'inconvénient de l'esclavage peut nous paraître tolérable par la manière dont on en use en Orient.

---

Dans un entretien que le major général eut avec le jeune Abos-Pacha, celui-ci parlait du haut commandement comme d'une prérogative de naissance très facile à exercer, et disait, avec toute l'inconséquence d'un enfant, qu'il commanderait bientôt une grande manœuvre. « Mon Prince, lui dit le major général, vous êtes fils du souverain et nous vous considérons comme notre maître après votre père. Si vous voulez des titres, de l'or, des hommages, tout cela vous est dû et vous l'aurez sans peine. Mais songez que vous n'avez pas encore l'honneur d'être officier dans l'armée ; car je ne pense pas qu'un prince tel que vous veuille porter des grades militaires, sans avoir l'instruction nécessaire pour les remplir dignement. Si vous travaillez avec courage, nous vous honorerons, non-seulement par votre naissance, mais encore par votre mérite ; et c'est alors seulement que vous pourrez compter sur la confiance de votre armée. » Le prince se retira dans son cabinet et pleura long-temps.

C'est ainsi que Osman a su s'affranchir des tournures d'adulation employées ordinairement avec les princes d'Orient. Il ne craint pas de leur déplaire en disant la vérité, parce qu'il leur

fait sentir en même temps que le mobile de sa conduite est l'intérêt de l'État.

---

La *Hellas*, frégate grecque construite par les Américains, était en vue des côtes de Morée. Ibrahim-Pacha fit aussitôt appeler les capitaines de deux corvettes, l'une de Constantinople et l'autre de Tunis, qui se trouvaient là, et leur dit en présence de son état-major: « Si vous êtes des lâches, restez dans le port; sous la protection de mon canon, vous ne risquez rien. Si vous êtes des braves, allez à la rencontre de cette frégate, et abordez-la. Mais alors, souvenez-vous que je vous observe, et que si vous reculez, je vous fais fusiller. » Les deux corvettes appareillent aussitôt; tout le monde sait la suite de cette affaire.

---

*Traduction de l'Arabe, d'une chanson de soldat.*

Je suis natif de Galioub, et, depuis l'heure de ma naissance, j'avais déjà vu seize fois le Nil couvrir nos champs.

Et j'avais un voisin nommé Cheik-Abdelhaï, qui avait une fille dont le visage n'était connu

que de moi seul. Rien n'égalait Fatma en souplesse et en beauté ; ses yeux étaient grands comme des *findgian* <sup>1</sup>. Sa chair avait la fermeté et la force de la jeunesse. Nous n'avions qu'un cœur ; sans rivaux. Et l'on s'apprêtait à nous unir, lorsque le cachef, que Dieu damne, me fit lier les deux mains et m'attachant par le cou avec cinquante autres, on me conduisit au camp. Comme j'étais pauvre, et mon voisin aussi, rien ne put attendrir le cachef, que Dieu damne.

Les tambours, les trompettes, les fifres, m'étourdirent tellement, que j'oubliai bientôt ma cabane, mes chèvres et mon chadouf<sup>2</sup> ; mais je ne pouvais oublier le soleil de ma vie, la lumière de ma pensée, la pauvre Fatma.

Et on me fit cadeau d'un fusil, d'un habit de nizam, d'une giberne ; puis il fallait tourner la tête à droite, à gauche, se tenir un pied en l'air ; en garçon adroit j'appris bientôt<sup>3</sup> *divan dour ! salem dour !* et beaucoup d'autres belles choses.

Et me voilà parti avec mon régiment pour la Mecke. Je verrai donc la Caaba. Nous nous bat-

(1) Tasse à café.

(2) Machine à élever les eaux du Nil.

(3) L'arme au bras ! Présentez arme !

tîmes dans les déserts, dans les rochers, dans les montagnes; nous tuâmes les ennemis du prophète; et j'entrai enfin *adgi*<sup>1</sup> à la Mecke tant désirée, Dieu soit loué.

Et on me fait caporal; et après trois années de guerre, on nous entasse dans des vaisseaux, et nous retournons dans le pays du fleuve béni. Me voilà au camp; tout troublé d'être si près de Calioub et de ma Fatma; je n'osais y aller de peur d'y trouver les choses changées.

Et aussitôt la fièvre s'empare de moi, et l'on me conduit au grand hôpital d'Abouzabel; et les médecins<sup>2</sup> Frandgi, plus insupportables que mon mal, m'empêchaient de manger, pour vendre ma ration; Dieu les damne!

Et je devenais chaque jour plus faible et plus triste. J'allais mourir. Un matin les médecins m'apportent une drogue dont l'odeur m'épouvantait et me rendait plus malade encore. J'avais la tasse sur les lèvres, lorsque du dehors une voix qui me perce jusqu'à l'ame, m'appelle: *Hassan! Hassan! iâ enni*<sup>3</sup>.

Et je jette la tasse au nez de l'infirmier; la force me revient et coule dans mon sang; je

(1) Pèlerin baptisé.

(2) D'Europe.

(3) Hassan! Hassan! mes yeux!

me lève guéri ; et ces sots médecins s'imaginaient que c'était leur remède qui avait opéré. Mon billet de sortie, demandai-je, et on me donne mon billet de sortie.

Et me voilà dans les bras de Fatma, qui m'attendait toute tremblante. Et après nos embrassemens, elle me raconta comment elle avait su mon retour, et comment elle était venue au camp.

Et, disait-elle, comme elle y voulait entrer, un nègre lui présentant sa baïonnette, lui cria : *dour*<sup>1</sup>. Et comme elle ne savait pas ce que voulait dire ce *dour*, elle ne répondait pas ; et le noir criait encore plus fort et s'avancait sur elle, quand l'officier turc arriva et lui demanda ce qu'elle voulait.

Et elle lui dit : Je veux mon Hassan, mon amoureux, que je n'ai pas vu depuis trois ans. Et l'officier, lui tournant le dos, lui dit : Je m'en . . . . La pauvre enfant se retira confuse. Enfin, elle rencontra la sœur d'un sergent qui lui dit :

Ton amoureux est à l'hôpital, malade de ne point te voir. Et plus leste que la gazelle, cette chère lumière de ma vie s'est approchée de la

(1) Halte-là.

fenêtre de l'hôpital et s'est écrié : *Hassan! Hassan! ià enni.*

Et plein de joie je la porte en triomphe dans mon camp. Je la montre comme un fou à mon colonel, à mon adjudant.

( Suivent tous les grades. )

Et ayant obtenu une permission nous allons nous marier à Galioub, où le vieil Abdelhai nous attendait pour nous bénir. Dieu soit loué!

Dieu est grand! etc.

*Composition et organisation de l'armée Égyptienne, et sa situation au 1<sup>er</sup> janvier 1828.*

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL ( *Ridgial* ).

- 1 Généralissime, Ibrahim-Pacha (Morée).
- 1 Ministre de la guerre, Mahamet-Bey (mort).  
( Aujourd'hui Mahamoud-Bey ) ( Kaire ).
- 1 Major-général ( lieutenant-général ), Osman-Bey-Nureddin ( Dgiaad Abad ).
- 1 Général de brigade, Hassan-Bey Couproslé ( mort ).

( Dans l'organisation il n'y a pas encore de généraux de division ni de brigade, les colonels faisant les fonctions de ce dernier grade, et Ibrahim-Pacha se trouvant seul dans le cas du premier. )

- 1 Colonel d'état-major. Selim-Bey. (Dgiaad Abad).
- 2 Chefs de bataillon.
- 6 Adjudans-majors.
- 6 Sous-adjudans-majors.
- 38 Capitaines.
- 10 Lieutenans.
- 8 Sous-lieutenans.

(Ces officiers réunis au camp d'instruction de Dgiaad Abad, où ils ont leur école.)

#### ARTILLERIE (*Toppian*).

- 1 Colonel directeur des arsenaux, Hussein-Bey (citadelle du Kaire).
- 1 Colonel commandant l'artillerie et les travaux du matériel, Athem-Bey.
- 1 Lieutenant-colonel, Achmet-Effendi.
- 3 Chefs de bataillons.
- 3 Bataillons d'artillerie à pied en formation. 1800 h.
- (Devant être de 2400).
- 30 Officiers élèves, à la suite.
- 24 Compagnies du train à 31 h., devant former 744

- |  |        |
|--|--------|
| 1 Compagnie d'artificiers en formation ,       | 100 h. |
| Artillerie turque ancienne (dans les places) , | 800    |

**DÉPENDANCES DE L'ARTILLERIE (au Kaire).**

- 1 Manufacture d'armes. On y fabrique le fusil, modèle français; donne peu de résultats. Elle occupe 4 à 500 ouvriers.
- 1 Arsenal militaire. On y coule les pièces de tous calibres. On fait le matériel de la guerre sur les modèles français. Les fers coulés n'ont pas encore réussi.

Les magasins à poudre et la poudrière de Roda. Les salpêtreries d'Achmounin, du vieux Kaire, de Bédriehen, etc.

Ateliers de réparations d'armes et d'artifices de guerre.

*Nota.* Il y a aussi un arsenal civil, mais qui dépend de l'intérieur.

**GÉNIE (Méhendès).**

- |   |         |
|---|---------|
| 12 Compagnies de sapeurs ( <i>Baltadgi</i> ), avec leurs cadres d'officiers, une par régiment d'infanterie et le suivant à la guerre, ci. | 1200 h. |
|---|---------|

1 Compag. de pontonniers (*Keu-  
prudgi*) en formation, 100 h.

(Les officiers du corps du génie ne sont pas encore nommés, on les prendra parmi les meilleurs élèves des écoles actuellement en activité.)

On parlait de former des compagnies de mineurs.

#### PONTS-ET-CHAUSSEES (civil) (*Méhendès*).

1 Directeur ingénieur du vice-roi, M. Coste.  
60 Élèves ingénieurs, dont plusieurs en état de faire seuls des opérations sur le terrain.  
1 Ingénieur des bâtimens, Emin-Effendi.

#### DÉPOT (*Nakhilè*).

OU ÉCOLE DES SOUS-LIEUTENANS D'INFANTERIE.

500 Élèves officiers d'infanterie, campés comme un bataillon d'infanterie à Dgiaad Abad. On en tire les sous-lieutenans pour les régimens.

#### INFANTERIE (*Péadé*).

12 Régimens (*Alay*), à 5 bataillons (*Horta*), de 800 h. 48,000 h.

(d'organisation.)

2 Bataillons sans numéro. 1,600

2 Compagnies de gendarmes, environ. 150

Infanterie turque, albanaise, maugrobine très difficile à évaluer, environ.	6,000
Musiciens, élèves arabes.	120

( Soriano directeur ).

Tambours, fifres et clairons, élèves.	200
---------------------------------------	-----

2 Musiques complètes aux régiments de guerre.	60
---	----

( Les compagnies d'infanterie sont basées sur l'organisation française pour les cadres et le petit état-major. )

Le grand état-major se compose ainsi qu'il suit pour un régiment :

- 1 Colonel ( *emir alay* ).
- 1 Lieutenant-colonel ( *kaimakan* ).
- 1 Chirurgien major ( *akim bachi* ).
- 5 Aides ou sous-aides ( *akim* ).
- 5 Adjudans-majors ( *sâg col agasi* ).
- 5 Sous-adjudans-majors ( *sal col agasi* ).

( Point d'adjudans sous-officiers ).

- 4 Chefs de bataillons ( *bin bachi* ).

( Le 5<sup>e</sup> bataillon, ou bataillon de dépôt, est commandé par l'adjudant-major. )

5 Écrivains coptes (*mallem*).

1 Iman ou prêtre.

COMPAGNIES (*buluk*).

1 Capitaine (*ius bachi*).

1 Lieutenant (*mulasem evel*).

1 Sous-lieutenant (*mulasem*).

Par bataillon il y a 6 compagnies de fusiliers, une compagnie de grenadiers et une compagnie de voltigeurs.

SOUS - OFFICIERS D'UNE COMPAGNIE

(*sat zabitan*).

1 Sergent-major (*chaous bachi*).

4 Sergens (*chaous*).

8 Caporaux (*on bachi*).

1 Fourrier (*emin buluk*).

2 Tambours (*tremmeta*).

1 Fifre (*doudouk*).

80 Soldats (*asker*) ou *tufingdgi*.

SOLDE. Officiers <sup>1</sup>.

	piast. d'Égypt.	en francs.
1 Colonel. (par mois) . . .	8,000 »	2,666 »
1 Lieutenant-colonel . . . .	4,000 »	1,333 »
1 Chef de bataillon . . . . .	2,000 »	666 $\frac{1}{2}$
1 Adjudant-major. . . . .	1,500 »	500 »
1 Sous-adjudant-major . . . .	1,000 »	333 »
1 Capitaine . . . . .	500 »	166 $\frac{1}{2}$
1 Lieutenant . . . . .	350 »	116 $\frac{1}{3}$
1 Sous-lieutenant . . . . .	250 »	85 $\frac{1}{3}$

(Les officiers d'état-major touchent  $\frac{1}{5}$  en sus.)

La solde de l'artillerie est la même que celle de l'infanterie.

## TROUPE.

Les sous-officiers de 1 à 2 piastres par jour.

Le soldat  $\frac{1}{2}$  piastre par jour.

## RATION DU SOLDAT PAR JOUR.

Huile à manger,	5	dragmes.
Idem à brûler	2	
Savon	1	
Sel.	6	
Pain.	500	
Viande.	75	
Riz.	20	
Lentilles.	40	

(1) Évaluant le franc à 3 piastres d'Égypte.

Bois.	400
Fèves.	60

420 dragmes font 3 liv. poids de table.

#### HABILLEMENT.

- 2 habits par an.
- 2 Bonnets (*tarbouche*).
- 2 Paires de souliers.
- 2 Chemises.
- 2 Caleçons.

Armement et petit équipement. Durée non fixée jusqu'à présent.

Les officiers ont des rations en nature proportionnellement à leurs grades. Deux habits par an; un sabre une fois donné. Les officiers supérieurs, des chevaux et leurs rations.

Ces vivres se touchent en temps de paix comme en temps de guerre.

La solde est arriérée souvent de quinze mois, mais les officiers reçoivent quelques à-comptes. Ils peuvent aussi prendre des habits et du linge, sur le compte de leur solde, dans des magasins établis par les soins du gouvernement.

L'uniforme des officiers est en drap ponceau. Il consiste en une veste juste, un pantalon bouffant jusqu'au jarret et collant à la jambe jusqu'à la cheville; une ceinture de cachemire

ou de soie par-dessus, un tarbouche sans turban, et des pantoufles rouges. Ils ont conservé le sabre à la mameluk. Les grades se distinguent par des brandebourgs et broderies d'or dont ces habits sont surchargés, et par des décorations d'argent, d'or et de diamans, représentant des étoiles et des croissans, appliqués sur la poitrine.

Le soldat est vêtu de même, mais en grosse serge rouge; en été en toile de coton blanche ou bleu de ciel. Il n'a point de broderie; mais des paremens et des petits collets de drap d'une couleur tranchante avec un passepoil. Il porte le fusil français modèle de 91, la giberne, et le baudrier, qui n'est jamais blanchi, un havresac de peau noire, une bouteille de cuir. Sa capote de gros drap, ou couverture à capuchon, se roule sur le sac.

Les sous-officiers sont habillés en drap depuis 1827, et ont des brandebourgs d'or faux pour marques distinctives.

Chaque escouade forme une cuisine au camp.

La comptabilité des compagnies n'est pas encore adoptée.

Cependant ils en ont un simulacre, qui leur sert tant bien que mal, et à leur manière.

CAVALERIE (*Atleu*).

Elle est toujours irrégulière. Elle était répartie dans toutes les possessions du vice-roi d'Égypte par cachef de quarante cavaliers. Ces chefs étaient de vrais entrepreneurs spéculant sur la solde et les rations, et n'ayant à subir aucune inspection ni revue.

Aujourd'hui toute la cavalerie doit être réunie au camp de Djaffarich, dans le Delta. On dit que le pacha a l'intention de la diviser par brigades de 1,000 sabres, commandées par des beys. On peut l'évaluer sans trop s'écarter de la vérité, de 7 à 8,000 hommes montés.

Les bédouins, à la solde du pacha, varient en nombre selon le besoin. Ils servent de gendarmerie, de gardes de nuit, etc.

Le principal chef de la cavalerie était le def-tardar-bey, gendre du pacha.

(*Divan*)..... COMMISSION D'INSTRUCTION  
et du service de l'armée au 1<sup>er</sup> août 1827.

Le ministre de la guerre, président.

Osman-Bey, major-général.

Les colonels des régimens présens.

Le colonel d'état-major.

M. Gaudin, colonel directeur de l'instruction de l'infanterie.

M. Wogt, lieutenant-colonel.

M. Delforte, id.

M. Planat, secrétaire.

Plusieurs instructeurs des bataillons.

On y discutait les améliorations et les propositions dans le système de l'instruction.

SERVICE DE SANTÉ (*Akim*).

	{	MM.
1 Conseil de santé au Kaire.		Bosari, médecin du pacha.
		Carakouki, inspecteur.
		Martini, Inspecteur.
	Clot, médecin en chef.	

1 Médecin en chef, inspecteur et directeur des hôpitaux, M. Clot (*à Abouzabel*).

1 Pharmacien en chef à la citadelle du Kaire, M. Alexandre.

12 Chirurgiens-majors pour les régimens.

1 *Idem.* Artillerie, M. Cavalier.

1 *Id.* État-major, M. Chedufau.

1 *Id.* Citadelle du Kaire, M. Dibadgi.

1 *Id.* Hôpital d'Alexandrie, M. Cervelli.

1 Pharmacien-major à Abouzabel, M. Mile.

4 Chirurgiens-majors professeurs à Abouzabel.

Aides et sous-aides, 1 par bataillon.  
 Infirmiers ou drogmans, 1 par bataillon,  
 et aux hôpitaux selon le besoin.  
 Pharmaciens répartis dans les hôpitaux et  
 régimens de guerre.

Tous ces employés sont Européens.

110 Élèves de l'école de médecine. (*Arabes.*)

L'hôpital d'Abouzabel (*Spédalia ou Guéschlei*), construit et organisé par les soins du docteur Clot, est un des plus beaux et des plus intéressans établissemens de l'Égypte. C'est un carré parfait qui termine une vaste cour, au milieu de laquelle sont les bains, les cuisines, la pharmacie, l'amphithéâtre, etc. Il peut contenir 1,200 lits et plus.

On suit les réglemens français dans toutes les parties de ce service.

#### TRAITEMENT DES OFFICIERS DE SANTÉ.

	EN PIAST. D'ÉGYPT.		Total en francs.
	Solde par mois.	Taux par mois ou table.	
Médecin en chef.....	2,000	800	933 »
Chirurg.-major ou pharmac.-major.	1,000	150	383 »
Aid. z major.....	750	150	300 »
Sous-aides.....	500	150	216 »
Aide-major pharmacien.....	500	150	216 »
Sous-aide pharmacien.....	350	75	140 »
Infirmiers, environ.....	»	»	100 »

Les professeurs ont une haute-paie de 500 piastres par mois.

Ils ont tous en outre 2 habillemens; et ceux attachés aux régimens, un cheval et sa ration.

Les chirurgiens comptent dans l'organisation des corps connus en France et concourent pour l'avancement.

Ils suivent les régimens en campagne.

#### ÉCOLE DE MÉDECINE A L'HOPITAL.

( 110 Élèves arabes ) d'*Abouzabel*.

Pathologie et clinique. M. Clot, directeur, fondateur.

Anatomie, M. Gaëtan.

Histoire des médicamens et chimie, M. Barthélemy.

Opérations et pansemens, M. Clot.

Botanique, M. Figari.

Hygiène, M. Bernard.

Langue française, M. Ucelli.

Les élèves font aussi le service d'Infirmiers.

## INSTRUCTION MILITAIRE.

## INFANTERIE.

*Camp d'instruction de Dgiaad Abad.*

	EN PIAST. D'ÉGYP.		En francs.
	Solde par mois.	Taim ou table.	
Directeur (col. Gaudin) (M. Sève, fondateur).....	4,000	800	1,600
Il dirige et surveille l'ensemble de l'instruction, tient le contrôle des instructeurs, porte leurs réclamations au divan.			
1 Instructeur par bataillon ( <i>tatmgî</i> ). Ils conservent l'égalité pour le rang, mais ils sont de 4 classes d'émolumens, savoir :			
1 <sup>re</sup> Classe par mois. ...	1,000	150	385
2 <sup>e</sup> Id. id.....	750	150	300
3 <sup>e</sup> Id. id.....	500	150	216 $\frac{2}{3}$
4 <sup>e</sup> Id. id.....	350	75	140
De plus ils touchent 2 habillemens par an ou 1,000 piastres.			
Ils ont droit à un cheval et sa ration.			
Un sabre une fois donné.			
Un harnachement une fois donné.			
Une gratification d'un mois à peu près chaque année.			
Les instructeurs qui ont fait campagne ont des soldes extraordinaires de .....			
	2,000		666

Les instructeurs doivent suivre les bataillons à l'armée ; mais on ne tient pas la main à cette exigence. Ces choix se font à l'amiable.

Malades, ils jouissent de leur solde.

Ils n'ont point d'autorité militaire hors des cas de l'instruction. Ils ne concourent pas aux grades. Ils doivent habiter le camp.

Dans chaque régiment partant pour l'armée, on nomme un instructeur en chef (*Talemgi-Bachi*).

Ils sont responsables de l'instruction des bataillons auxquels ils sont attachés.

Ils démontrent, aidés par les anciens officiers et sous-officiers, les 3 écoles du soldat, de peloton et de bataillon, et les évolutions de ligne, d'après l'ordonnance de 91. Ils font la théorie aux officiers.

On suit en outre le service intérieur de place et le service de campagne.

Les théories françaises sont traduites et imprimées en langue turque.

---

### ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE

DE CAZER - EL - AIN, au Kaire.

*Achmet-Effendi, directeur (a été changé depuis). Osman Nureddin, fondateur.*

5 à 600 Élèves turcs et arabes, de l'âge de 12 à 16 ans.

Langues. { Arabe.  
Turque.  
Italienne. Ratazzi.

Dessin.	}	Dom Carlos.
Arithmétique.		
Géométrie.		
École d'infanterie.	}	MM. Daumergue et Acerbo.
Protes d'imprimerie.		

De cette école les élèves passent à l'école des ponts-et-chaussées, à l'école d'état-major, à l'école de marine, et dans l'administration. On fera des sous-officiers des sujets médecins.

---

## ÉCOLE DES OFFICIERS D'INFANTERIE.

Voyez plus haut (dépot-Nakhilè).

---

## ÉCOLE DE DGIAAD-ABAD,

ET DES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.

*Cours spéciaux.*

M. Planat, directeur-fondateur.

71 Officiers de tous grades.

	MM.
Arithmétique démontrée en arabe.	Cheik Hassan.
Géométrie démontrée en turc.	Arif-Effendi.
Trigonométrie, <i>id.</i> non commencée.	<i>Id.</i>
Géodésie, levés militaires et reconnaissances.	Planat.
Notions d'artillerie.	<i>Id.</i>
Fortification passagère et permanente.	<i>Id.</i>

Infanterie, théorie et pratique.	Wogt.
Langue française, 1 <sup>re</sup> division.	Pachot.
<i>Id.</i> 2 <sup>e</sup> division.	Kœnig.
Persan.	
Arabe.	
Physique.	Abbé Céléstia.

Aujourd'hui les élèves doivent entrer sous-lieutenans à cette école.

Il y a 3 divisions ou 3 années ainsi distribuées pour les cours.

#### 1<sup>re</sup> ANNÉE.

Arithmétique.  
 Dessin, figure et topographie.  
 Langue française.  
 Notion d'artillerie.  
 École du soldat et de peloton.

#### 2<sup>e</sup> ANNÉE.

Géométrie.  
 Fortification passagère.  
 Topographie.  
 Levers militaires.  
 Langue française.  
 Castramétation.  
 École de bataillon.

#### 3<sup>e</sup> ANNÉE.

Trigonométrie rect. et sphér.  
 Fortification permanente.

Application sur le terrain.

Reconnaisances militaires.

Cartes.

Langue française.

Évolutions de ligne.

*Une 4<sup>e</sup> année projetée devait comprendre :*

La physique et la chimie.

Mathématiques transcendantes.

Géographie.

Histoire.

### STRATÉGIE.

Les officiers font aussi le service d'état-major, d'après Thibault.

Il n'y avait encore que trois bureaux organisés.

1<sup>o</sup> Service du camp et police. Le sous-chef d'état-major.

2<sup>o</sup> Correspondance générale, ordres, etc. Le major général.

3<sup>o</sup> Archives en langue française. M. Tarlé (Paulin).

L'état-major, les maisons des grands-officiers de l'armée et l'école forment aujourd'hui le bourg de Dgiaad Abad, qui a l'aspect d'un grand village d'Europe. Les maisons bâties en briques crues sont blanchies, et vitrées à l'européenne. On y a fait des plantations régulières, des jardins, et l'aspect en est nouveau pour un Égyptien. Les femmes n'y sont point admises.

Les officiers sortant de cette école recevront une destination à l'état-major, au génie, à l'artillerie, aux mines, aux ingénieurs géographes, et même à l'administration naissante tant civile que militaire ;

## EFFECTIF ET SITUATION

DE L'ARMÉE ÉGYPTIENNE AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1828.

Corps.	Commandans.	Positions.	A l'époq. de form.	Effer. au jourd'hui
1 <sup>er</sup> Rég. Infant.	RUSTEM-BEY.	{ Sennar 3 bataillons. } Cordofan 2 <i>Idem.</i> . . . . .	4000	2500
2 <sup>e</sup> . . . . .	MAHAMED col.	Garnison du Kaire (a fait 3 ans la guerre dans la Meke) . . . . .	4000	3200
3 <sup>e</sup> . . . . .	— — —	} Armée de { Ibrahim - Pacha gé- néralissime commande cette armée. Elle a perdu à peu près la moitié de son personnel sauf le 10 <sup>e</sup> régiment, dernier arrivé qui doit être encore au grand complet.	28000	16000
4 <sup>e</sup> . . . . .	— — —			
5 <sup>e</sup> . . . . .	— — —			
6 <sup>e</sup> . . . . .	SEVE (Soliman).			
7 <sup>e</sup> . . . . .	HASSAN-BEY.			
8 <sup>e</sup> . . . . .	HUSSEIN-BEY.			
10 <sup>e</sup> . . . . .	Achmet-BEY.	} Armée de { Achmet-Pacha, gé- néral. Ces deux reg. sont presque complets.	8000	7000
9 <sup>e</sup> . . . . .	MARAMOUD-BEY.			
12 <sup>e</sup> . . . . .	ABDIN-BEY.	} la Meke.		
11 <sup>e</sup> . . . . .	SELM-BEY.	} Dgiaad-Abad. Il reçoit et forme les recrues. Son effectif varie, on peut le porter au grand complet aujourd'hui . . . . .	4000	4000
2 Bataillons sans numéro.	— — —	Alexandrie. . . . .	1600	1400
3 Bataillons d'ar- tillerie.	ATHEN-BEY.	Dgiaad-Abad. — En formation.	2400	1800
Train 24 comp.	— — —	<i>Idem</i> <i>Idem</i> . . . . .	744	300
2 Comp. de gend.	MUSTAPHA.	<i>Idem</i> <i>Idem</i> . . . . .	200	150
Artill. turque.	— — —	Répartie dans les places d'Égypt.		800
12 Comp. de sap.	— — —	Une avec chaque régiment.	1200	700
1 Comp. d'artific.	— — —	Alexandrie. . . . .	100	80
1 Comp. de pont.	— — —	<i>Idem</i> . . . . .	100	80
Dépôt d'officiers.	— — —	Dgiaad-Abad . . . . .	800	500
Écoles.	— — —	Environ . . . . .		1000
Infant. albanaise.	— — —	2000 en Morée, le reste en Égypte et en Candie . . . . .		6000
Cavalerie turque non organisée.	— — —	Répartie en Égypte, en Morée, en Arabie. . . . .		6000
			55,144	54,510

NOUVELLE DIVISION  
DE LA BASSE ÉGYPTE

EN 16 DÉPARTEMENTS;

SOUS MAHAMET-ALY, L'AN DE L'HÉGIRE, 1242.

(De notre ère, 1826.)

(Travail exécuté par M. Coste et les ingénieurs civils égyptiens depuis 1818  
Jusqu'en 1827.)

Provinces.	Départemens.	Arrondissemens.	Cantons.
MASR . . . . .	KAÏRE I. . . . .	Le Kaire. . . . .	Embabeh. Tércéh. Oucin.
		Boulac. . . . .	
		Vieux Kaire. . . . .	
GYZEH. . . . .	GIZER II. . . . .	Gizeh . . . . .	Oumo-Dinar. Bédrechem. Dachour. Mathéneh. Kélyoub. Ballax. Choubra. Châabieh. Bennah-Lassal. Talleh. Mit. Kénaneh. Chiben el Kanater. Naïh. Tânan. Belbeïs, Ouâdyh. Zancaloum. Abou-Kébir. Sengah. Salhyeh. Coufour-Négoum.
		Bédrechem . . . . .	
		Kélyoub. . . . .	
KÉLIOUBYEH.	KÉLIOU- BYEH III. . . . .	Bennah-Lassal. . . . .	
		Tânan . . . . .	
		Belbeïs . . . . .	
CHARKYEH. . . . .	BELBEÏS IV. . . . .	Abou-Kébir. . . . .	
		Coufour-Négoum. . . . .	
		Chibeh. . . . .	
	CHIBEH V. . . . .	Azazieh. . . . .	Talaouyh. Kanayat. Bourdem. Azazieh. Sanafen. Gaffaryeh. Sennaoueh. Hyeh. Lavouasyh. Zagazik.
		Hyeh. . . . .	
		Hych. . . . .	

Provinces.	Départemens.	Arrondissemens.	Cantons.
MANSOURE.	MIT. GAMAR VI.	Mit-Gamar. . . . .	Coûm el. nour. Sarrag. Doundeh. Bayoum. Semboulouven.
		Semboulouven. . . . .	Damas. Dibig. Abou-Daoud. Salakeh.
	MANSOURE VII.	Mansoure. . . . .	Mencheyeh. el. âcrouh. Minieh-Samdoup. Hamakad. Telbanyh. Cbouah.
		Mahaled - Damaneh.	Dékermés. Mit-Néssareh. Tanah. Damiette.
		Damiette. . . . .	
DAMIETTE.	DAMIETTE VIII.	Fareskour. . . . .	Fareskour. Cheribin.
		Menzaleh. . . . .	Menzaleh.
MÉNOUFYEH.	ESCHMOUN IX.	Samadoun. . . . .	Cheïchah. Faraonyeh. Eschmoun. Boâch. Menouf.
		Menouf. . . . .	Cércéh. Bagour. Chanavouan.
	CHIBEN X.	Chibin. . . . .	Chibin. Millik. Défréh. Batanoun. Biâr.
		Daragin. . . . .	Mahaled-Marroun. Bischeh. Kars-Bourdatt.

Provinces.	Départemens.	Arrondissemens.	Cantons.	
GHARBYEH.	TANTAH XI.	Tantah . . . . .	Tantah. Chapchir. Coutameh. Bession. Jaffaryeh. Hourim.	
		Jaffaryeh . . . . .	Mit. avoueh. Chirchabeh. Zifteh. Ebna.	
		Zifteh . . . . .	Kouesme. Mit-Bréh. Maheled el. Kébir.	
	MAHALED EL KÉBIR XII.	Mahaled-Kébir. . . . .	Samanout. Choubra-Bâbeh. Métendyeh.	
		Nabaro . . . . .	Nabaro. Talkrah. Bialleh. Bichbich.	
	KAFFRE-MA- JAR XIII.	Kaffre-Cheyk . . . . .	Kaffre-Cheyk. Dagatt. Eramoun.	
		Kaffre-Majar . . . . .	Kaffre-Majar. Chabas-Chouâdeh. Gallin.	
	BAHYEH.	Fouah.	Fouah. . . . .	Fouah. Sédyoun. Bérymbal.
			Néguilleh . . . . .	Terraneh. Néguilleh. Chabour. Krébètteh. Chébrékrett.
		Chébrékrett. . . . .	Nékleh. Manyeh. Nébyreh.	
DAMAHOOUR XV.		Damahour. . . . .	Damahour. Birket ghytas. Hoche-Hyassah. Deyrout.	
		Rahmanyeh. . . . .	Rahmanyeh. Charnoup. Tarabambeh. Samoukratt.	
ALEXANDRIE XVI.	Alexandrie . . . . .	Alexandrie . . . . .		





*Lith de Engelmann, rue de l'É. Montmartre, 6.*

*nes.*

*Hof. de Desmadril*

*Lith. de Engelmann.*



**Bourg de Kangha.**  
*Capitaines d'Etat-major.*

Désert  
 قوئق

Santerrie.



9<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup>  
 رژی الدی

Dépôt  
 کتبه کردی

Artillerie  
 توپخانه

Inondation  
 کور

Deind-abad

**KANGHA**

جهان آباد ولایت خانی

Poudrière  
 بیضه



Mosquee  
 مسجد

Chemin du Kaire  
 راه کوه



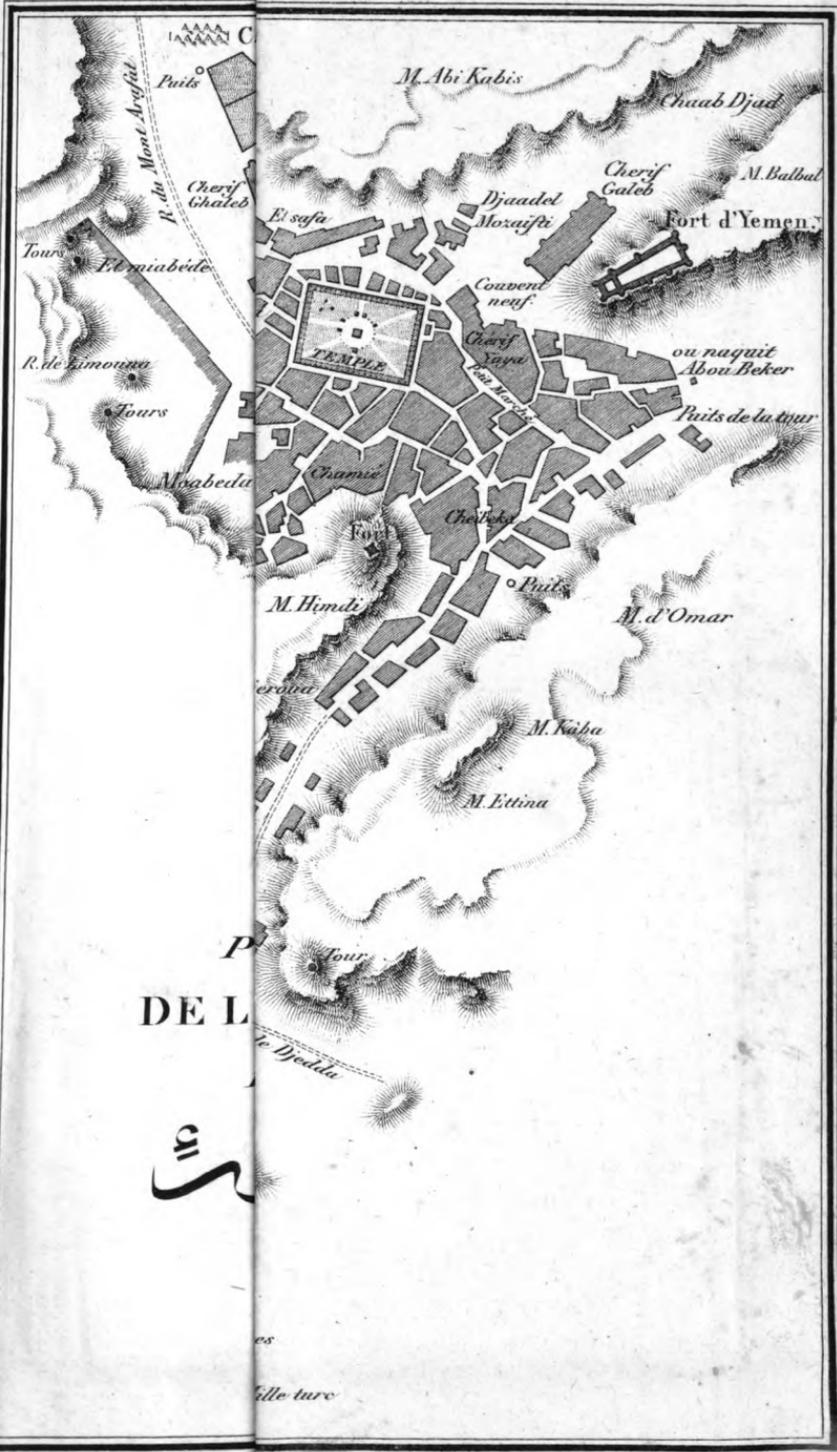
a Lignes de la troupe campée  
 b Tentes des Officiers.  
 c Familles des Soldats.

2000 Mètres

de Dasmadryl

Lith. de Engelmann.





P  
 DE L

S  
 C

0 00

Shanghai, 1912

Shanghai, 1912

an de

123

e

12



---

# TABLE

## DES MATIÈRES.

Institutions de Sélim III. — Projets de Mohamed-Aly. — Guerre en Edjaz contre les Wahebis. — Ibrahim-Pacha. — Expédition de Sennar. — Ismail-Pacha. — Le Deftardar-Bey. — Mort d'Ismail.	Pag.	1
Le Nizam. — M. Drovetti. — M. Sève. — Gonnon et Jumel. — Fabriques. — École fondée par Osman Nureddin. — Camps. — Ibrahim à la tête de l'armée. — Mohamed, bey.		25
Composition de l'armée naissante. — Les Européens. — Dispositions et préparatifs de campagne.		39
Expédition du 1 <sup>er</sup> régiment au Sennar et au Cordofan. — Révolution de la haute Égypte. — Occupation du Sennar et du Cordofan.		43
Expédition du 2 <sup>me</sup> régiment dans l'Edjaz (Mèke).		49
Révolte d'Abdalla, pacha de Saint-Jean-d'Acre. — Il soutient un siège contre tous les pachas de Syrie. — Intervention du pacha d'Égypte.		52
Grandes manœuvres. — M. Sève embrasse l'islamisme. — Exécution du major Aly-Effendi.		57
Départ pour la Morée. — Camp de Kangha.		62

Le général Boyer. — Le général Livron. — Disposition des esprits. — Les castes turque et arabe. Fondations d'hôpitaux. — Écoles.	Pag.	67
Conscription. — Abus.		75
Le major-général.—Fondation du corps d'état-major et de son école. — Arsenal. — Nouvel envoi de troupes en Morée. — Lenteurs. — Colonel Rey. — Destitution du ministre de l'intérieur.		82
Commission de la guerre. — Officiers d'état-major. — Préjugés. — Les drapeaux. — Établissement d'Abouzabel.		92
Une séance de la commission.—Raisonnement des Turcs sur la politique des Russes. — École d'infanterie. — Hiérarchie.		98
Administration. — Les Grecs en vue d'Alexandrie. — Invalides. — Attentat commis sur le colonel Rey. — Musique. — Poudrière.		108
Massacre des Janissaires.		118
Insurrection de quelques villages.		125
Mort de Toussoun-Bey. — Démission du général Boyer.		126
Les Grecs. — Lord Cochrane.		134
Esprit des troupes égyptiennes. — Résistances religieuses.		141
Arrivée du corps d'armée de la Mèke. — École spéciale de Dgiaad-Abad. — École de médecine d'Abouzabel. — École de Cazerlain. — Artillerie. — Politique du vulgaire.		151

DES MATIÈRES.	373
Police turque. — Mœurs.	Pag. 162
Marine égyptienne.	168
Visite du vice-roi au camp de Dgiaad-Abad.	174
État politique de l'Égypte. — Position du Sen- nar et du Cordofan.	182
Abaz-Pacha, fils de Toussoun.	197
Marine. — Code pénal traduit. — Flotte de Constantinople. — Le pacha de Candie.	202
Marine grecque. — Marine égyptienne.	210
Apparition de la flotte grecque. — Brûlots dans le port d'Alexandrie.	215
Départ des flottes réunies. — Mort de Mohamed- Bey. — Mahamoud-Bey nommé ministre de la guerre.	216
Position politique. — M. Gradock. — Inquié- tudes du commerce.	222
Intervention armée des trois puissances par suite du traité du 6 juillet 1827.	227
Combat de Navarin. — Protestation des Orien- taux.	251
Expédition de la Mèke 1824, 1825, 1826, 1827.	258
Départ d'Alexandrie. — Jonction des flottes tur- que et égyptienne. — Avantage remporté par la marine grecque devant Samos. — Canaris. — Des- cente des Égyptiens en Moréc. — Siège de Na- varin. — Opérations en Codorognie. — Ibrahim bat Piéto Bey à Calamata, et Colocotroni à	

Léondaro. — Prise de Tripolizza. — Reconnaissance sur Napoli de Romanie. — Les Egyptiens recueillent la moisson. — Partisans grecs. — Colonne mobile des Albanais. — Reconnaissance sur Kritène ou Caritèna. — Quartiers d'hiver. Pag. 258

Siège et prise de Missolonghi. — Taktikos. — M. Fabvier. — M. Maillet. — M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély forme la cavalerie. — Esprit des milices grecques. — État des possessions grecques. — Gouras. — Fabvier à Athènes. — Le comte Poro. — Expédition de Négrepont. — Affaire de Karisto. — Retraite des Grecs. — Blocus d'Athènes par Koutai-Pacha. — Fabvier bat les Turcs à Gaidari. — Défaite des Grecs. — Retraite sur Salamine. — Gouras tué. — Fabvier entre de vive force dans l'Acropolis. — Mort du commandant Robert. — Entreprise malheureuse des généraux Church et Cochrane sur Athènes. — Capitulation de la place. — M. de Rigny. — Scio. — Ibrahim ravitaille Tripolizza. — Expédition sur Patras. — Les flottes turque et égyptienne réunies arrivent en Morée. — Blocus de Navarin par les puissances coalisées. — Destruction de la marine turque.

281

FIN.







